

Distribution Agreement

In presenting this thesis or dissertation as a partial fulfillment of the requirements for an advanced degree from Emory University, I hereby grant to Emory University and its agents the non-exclusive license to archive, make accessible, and display my thesis or dissertation in whole or in part in all forms of media, now or hereafter known, including display on the world wide web. I understand that I may select some access restrictions as part of the online submission of this thesis or dissertation. I retain all ownership rights to the copyright of the thesis or dissertation. I also retain the right to use in future works (such as articles or books) all or part of this thesis or dissertation.

Signature:

Thomas Dupuis

Date

Littérature et Masturbation

By

Thomas Dupuis

Doctor of Philosophy

French

Philippe Bonnefis
Advisor

Geoffrey Bennington
Committee Member

Claire Nouvet
Committee Member

Jonathan Strauss
Committee Member

Accepted:

Lisa A. Tedesco, Ph.D.
Dean of the James T. Laney School of Graduate Studies

Date

Littérature et Masturbation

By

Thomas Dupuis

B. A., Paris X 1993

Advisor: Philippe Bonnefis

An abstract of

A dissertation submitted to the Faculty of the James T. Laney School of Graduate Studies
of Emory University in partial fulfillment of the requirements for the degree of

Doctor of Philosophy

in French

2012

Abstract

Littérature et Masturbation By Thomas Dupuis

The incompleteness of the French novelist Roger Martin du Gard's magnum opus, *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, has been ascribed to the scale and complexity of the project. After the publication of the last volume of his huge epic *Les Thibault* at the onset of the Second World War, Martin du Gard worked for the last two decades of his life on the fictional memoirs of an old colonel secluded in his estate during the war.

One of the literary stakes involved in this introspective endeavor was to address the topic of sexuality, especially that of masturbation, as a key for psychological insight. However the failure to complete the novel suggests a question: is it possible for a literary text to address masturbation as a topic and not as a metaphor?

Martin du Gard's previous works give a partial answer. He had already shown his interest for the issue with the first two novels of the Thibault saga, which are centered around adolescent characters. The theme, although central, is treated in an oblique and discrete way, thanks to the ubiquitous figure of the masturbator.

What arises from Maumort's attempt to write an autobiographical account is quite different. The paradox of carefree sexual reminiscences layered with confessional discourse cannot be escaped. The return of pervasive childhood memories as masturbatory fantasies alludes to the impossible origination of memory and imagination.

How can a novel avoid questioning the relationship between literary creation and masturbatory fantasy? That question is simply silenced in *Maumort* because its character never leaves adolescence, thus revealing that solitary pleasure is never a thing of the past, but an ever-present metaphor at the core of writing and reading.

Littérature et Masturbation

By

Thomas Dupuis

B. A., Paris X 1993

Advisor : Philippe Bonnefis

A dissertation submitted to the Faculty of the James T. Laney School of Graduate Studies
of Emory University in partial fulfillment of the requirements for the degree of
Doctor of Philosophy
in French
2012

Prologue : «... un crâne en tous points semblable... »	1
I. Les Allusions des Thibault	7
II. Les Rêves de Charles Chevry	33
III. S'évader	53
IV. Une vieille obsession	70
V. La Route de Menneville	99
VI. Guérir !	126
VII. La Mare de la honte	156
Épilogue : « Nulla vox secuta est ! »	181
Bibliographie	185

Prologue

« Beau développement de la voûte du crâne (théosophie, bienveillance) ; point de saillies exagérées dans les régions temporales (point de férocité) ; point de saillies exagérées derrière et au-dessus des oreilles (point de combativité — organes si développés dans le crâne de du Guesclin) ; cervelet de dimensions modérées, point de distance exagérée d'une apophyse mastoïde à l'autre (point d'excès dans l'amour physique) » écrivait le docteur Louis-Joseph Ramon en reprenant des observations faites à la Maison de santé de Charenton dont il avait été le chirurgien-adjoint. Il n'avait plus le crâne, peut-être perdu en Amérique par un de ses amis phrénologues, qui avait été assez indélicat pour mourir sans prendre la peine de lui renvoyer le crâne et les moulages promis. Mais ses notes étaient claires : ce crâne était un emblème de la modération et du savoir, la parfaite tête d'un sage, et le médecin concluait sa scrupuleuse observation en ces termes : « crâne en tous points semblable à celui d'un Père de l'Église ».

Il ne faut pas se fier aux apparences, même lorsque celles-ci s'inscrivent très osseusement dans l'écaille, le rocher, la mastoïde. Ce crâne est celui d'un libertin, celui d'un père de cette Église-là et de nulle autre : « En un mot, si rien ne me faisait deviner dans de Sade se promenant gravement, et je dirai presque : patriarcalement, l'auteur de *Justine et de Juliette*, l'inspection de sa tête me l'eût fait absoudre de l'inculpation de pareilles œuvres ; son crâne était en tous points semblable à celui d'un Père de

l'Église¹. » On a toujours beaucoup à apprendre de la phrénologie, par exemple que rien ne ressemble plus au crâne d'un libertin que celui d'un saint. Affaire qu'avait fort bien comprise l'oncle de Sade, abbé, certes de commande, que le commissaire Hubert Mutel surprit « charnellement jusqu'à parfaite copulation » avec Dieu en 1762 — c'était le doux nom auquel répondait la prostituée qui allait dans le monde sous le nom de Léonore, mais s'appelait Marie-Françoise Thérèse Dieu ! Le même commissaire qui arrêtera Sade un an plus tard pour sa première affaire, scellant ainsi son sort de prisonnier et de figure tutélaire de la littérature. Le neveu, il faut en convenir, niait l'existence de Dieu avec assez de véhémence en l'invitant à se manifester lors de ses orgies : il s'était non seulement masturbé pendant deux heures dans un calice avant d'y perdre son foutre, mais avait même fourré d'hosties le sexe d'une fille, sans que Dieu ne se manifestât malgré ses exhortations.

Louis-Joseph Ramon laissa malheureusement le crâne à son ami Spurzheim, qui insistait pour l'emporter. « Il est mort au bout de peu de temps, et jamais je n'ai revu le crâne » déplora-t-il². Si le crâne entré en possession de Spurzheim est probablement perdu, un moulage en a été retrouvé par Thibault de Sade dans les collections du musée de l'Homme portant sur le côté l'inscription « Marquis de Sade. Coll. Dumoutier n°

¹ Gilbert Lély reprend dans sa *Vie de Sade* les «Notes sur M. de Sade» de L.-J. Ramon, manuscrit autographe de 4 feuillets rédigées en décembre 1867, à la demande d'Alfred Bégis, dont les «Mémoires sur le marquis de Sade», achevés en 1875, ne furent jamais publiés. Le docteur Louis-Joseph Ramon (1791-1871), étudiant en médecine nommé premier élève interne de la maison royale de Charenton, commença son service le 11 novembre 1814, quelques semaines avant la mort de Sade le 2 décembre.

² Johann Caspar Spurzheim, né en 1776, fut l'élève et le collaborateur de Gall, avant de se brouiller avec lui. Il répandit le système de Gall dans les pays anglo-saxons, notamment avec les *Observations on the Deranged Manifestations of the Mind or Insanity*, publiées à Londres en 1817. Spurzheim mourut à Boston en 1832.

529³ ». Dumoutier, ancien préparateur des cours de Spurzheim, avait conservé un moulage pour le musée de la société phrénologique de Paris. La phrénologie assignant une origine organique aux pathologies mentales, ses adeptes couraient après les crânes de personnages célèbres qui étaient exposés lors de conférences publiques⁴.

Le moulage, classé parmi les aliénés et non parmi les personnages célèbres ou les criminels, était accompagné de la note suivante probablement écrite par Dumoutier : « L'organisation cérébrale du marquis de Sade, considérée dans ses rapports avec la phrénologie, est un de ces exemples fréquents dans lesquels on trouve les contrastes les plus disparates. Le développement excessif de quelques organes dont les facultés ont un but extrêmement différent permet de croire qu'elles avaient acquis le plus haut degré d'activité possible et qu'elles devraient produire les traits les plus brillants du caractère de cet homme bizarre. Sous l'influence d'une volonté sage et éclairée, il en serait résulté les effets des passions les plus nobles et les plus généreuses. Mais au contraire : l'harmonie qui préside aux combinaisons sublimes des facultés intellectuelles et des sentiments humains avait cessé d'exister chez lui. »

Ce qu'on lit ici est le procès d'un excès d'imagination. Sade ne peut échapper à l'image rassurante d'envers noir des Lumières, aux délires d'un embastillé. Pourtant,

³ Cf. Maurice Lever, *Donatien Alphonse François, marquis de Sade*, p. 659.

⁴ Comme le rappelle Marc Renneville («Un musée d'anthropologie oublié : le cabinet phrénologique de Dumoutier», *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 1998, 10, 3, p. 477-484), l'âge d'or de la discipline en France se situe sous la première décennie du régime orléaniste. On ne compte pas moins de trois collections : le musée de la société phrénologique de Paris, ouvert en 1836, dont Pierre-Marie-Alexandre Dumoutier (1797-1871) était à l'origine, abritait dès sa première année les moulages de 600 bustes, 300 crânes, 200 cerveaux, sans compter momies et animaux. Il sera enrichi ultérieurement par les expéditions de Dumont d'Urville. Au Muséum d'histoire naturelle, le cabinet d'anatomie comparée exposait la collection de Gall dans une salle très visitée. Enfin, la Faculté de médecine possédait elle aussi son cabinet d'anatomie comparée.

Jean-Jacques Pauvert effectue dans sa biographie, *Sade vivant*, un calcul fascinant, probablement approximatif, mais qui s'aperçoit bien des mythes : Sade écrivait peu. Vingt minutes par jour tout au plus. Le plus clair de son temps était dévolu à la lecture, comme en témoignent les demandes incessantes qu'il fait à sa femme de lui acheminer des livres, à une époque où ils sont fort coûteux et difficiles à obtenir. Parfois, il faut compter avec la censure : « Vous avez échauffé ma tête, vous m'avez fait former des fantômes qu'il faudra que je réalise. » S'il le pouvait, il s'adresserait à ses geôliers qui viennent de lui interdire les *Confessions*, lecture édifiante pour lui — « Jean-Jacques est à mon égard ce qu'est pour vous une *Imitation de Jésus-Christ*⁵ ». L'autre partie de son temps était consacrée à la masturbation dans le théâtre de sa cellule : c'est le décompte fastidieux des milliers et milliers de prestiges, où le tableau comptable tient lieu de confession. La tête d'un sage, d'un Père de l'Église...

Le crâne de Sade est un emblème, celui de l'imaginaire pur, une tradition qui sera notamment récupérée par les surréalistes. Vu sous le seul angle de la masturbation, le mythe de l'écrivain solitaire, formant ses fantômes, est écorné. L'écriture ne remplace pas l'auto-érotisme, c'est plutôt la parente pauvre de l'imagination. C'est proche, mais ce n'est pas équivalent. C'est une question difficile à débrouiller. Cette oscillation se joue entre la métaphore glorieuse de la masturbation intellectuelle et de la création — c'est le principe des encriers communicants : « Mais, misérable, écrit Flaubert à Ernest Feydeau, si tu répands ainsi toujours ton foutre, il ne t'en restera plus pour mettre dans ton encrier⁶ », et l'embarras, l'angoisse même qui suinte de cette métaphore, ce qu'on a vu ou

⁵ Sade à sa femme [juin ou juillet 1783]. *Œuvres complètes*, XII, p. 396.

⁶ Flaubert, *Correspondance*, III, p. 33.

compris mais dont on ne veut ou ne peut parler. Ici, ce sera un personnage dévoré par son imaginaire qui portera cette angoisse comme un fardeau : c'est l'onaniste, figure inexistante chez Sade (c'est le lecteur qui est amené à se poser la question, en particulier à ces rares moments où les libertins des *Cent vingt journées*, échauffés par toutes ces histoires, s'isolent pour libérer leurs fantômes). Un personnage reconnaissable qui a été créé par des médecins et autres charlatans inventifs.

Il est possible que le romancier Roger Martin du Gard n'échappe pas à cette curieuse méfiance envers les excès de l'imagination par celui même qui l'utilise dans sa part excessive et créative. Il faut avoir une imagination suffisamment dérégulée pour pouvoir écrire. Dans son dernier roman, *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, qu'il commence en 1941, l'écrivain caressait l'espoir d'y placer tout ce qu'il tenait à dire au sujet de la masturbation. Pari tenu en apparence : le narrateur se souvient de son adolescence et livre avec une assez grande crudité quelques scènes de cours et de dortoir de ses deux années de lycée. Pourtant, le roman reste inachevé.

Pas assez d'encre répandue... une scène du roman évoque précisément un encrier renversé, l'obstination avec laquelle le narrateur tente d'effacer la tache, et son soulagement marqué par une autre tache, masturbatoire, plus facile celle-là. Comme si la tache du masturbateur permettait de recouvrir celle de l'écriture, comme s'il était plus facile de mettre en scène l'un que de dévoiler l'autre. Ce sont les mouchoirs tachés d'encre qu'il faut courir jeter à la rivière, et pas les mouchoirs tachés de foutre ! Au lieu de revendiquer sa plume, Maumort prend le parti contraire. Il ne cesse de dire qu'il est normal de se masturber mais que les autres se masturbent bien plus (discours général), qu'il faut faire attention aux excès (conseils pédagogiques), qu'il est entraîné par les

autres (plaidoyer pro domo), que le lecteur n'a qu'à bien se rappeler (*captatio benevolentiae*), que c'est un substitut d'une expérience qu'il n'a pas encore faite (philosophie de la masturbation), que l'imagination débridée de son jeune cousin l'a conduit au tombeau (hygiène de la masturbation), ou encore qu'il brode ses fantasmes sexuels sur la trame de ses souvenirs (exemption de tout fantasme originaire). Dénégations possibles quand on se trompe sur l'essence du souvenir d'enfance. Mais, enfermé dans son cabinet de travail, à moitié prisonnier des Allemands qui ont envahi son château, Maumort doit se poser cette question toute simple de l'écriture.

L'encre, c'est assez embêtant, est indélébile. L'adolescent Maumort a beau frotter avec l'énergie du désespoir, il restera toujours un halo sous le vernis de la table de travail qu'il occupera quelques mois. S'il y a une tache, il y a une clé — c'est la logique inversée d'un conte de Perrault. Et s'il y a une clé, c'est que l'on doit aller voir de plus près.

I. Les Allusions des Thibault

S'il était un genre littéraire dont l'objet particulier serait la masturbation, nul doute que les premières pages du *Cahier gris* de Roger Martin du Gard feraient figure parmi les plus remarquables exemples. Dès les premières pages de la fresque romanesque des *Thibault* apparaissent de façon évidente différents éléments qui ressortissent à l'univers de la masturbation. Le premier tome s'ouvre sur la fugue du jeune Jacques Thibault et de son camarade Daniel de Fontanin, disparition qui se lit immédiatement à travers le regard d'une institution suspicieuse.

Le soupçon

Ainsi, lors de la scène qui réunit l'institution et la famille, l'abbé Binot, supérieur de l'établissement scolaire, baisse-t-il les yeux et rougit-il avant d'informer le père d'agissements regrettables de son fils. Ces « deux petites taches roses » qui colorent les joues de l'ecclésiastique dénotent le caractère honteux de ce qui va être raconté, à demi-mot :

— « Permettez », fit-il, en baissant les yeux.

Le lustre éclairait son front à demi mangé par une frange noire, et son visage chafouin, qui s'amincissait en triangle jusqu'au menton. Deux taches roses parurent sur ses joues.

— « Nous hésitions à vous mettre, dès ce soir, au courant d'une histoire de votre garçon — toute récente d'ailleurs — et bien regrettable... Mais, après tout, nous estimons qu'il peut y avoir là quelques indices... et si vous avez un instant, Monsieur... »

L'accent picard alourdissait ses hésitations. M. Thibault, sans répondre, revint vers sa chaise et s'assit lourdement, les yeux clos.

— « Nous avons eu, Monsieur », poursuivit l'abbé, « à relever ces jours derniers contre votre garçon des fautes d'un caractère particulier... des fautes particulièrement graves... nous l'avions même menacé de renvoi. Oh, pour l'effrayer, bien entendu. Il ne vous a parlé de rien ? »

— « Est-ce que vous ne savez pas combien il est hypocrite ? Il était silencieux comme d'habitude ! »

— « Le cher garçon, malgré de sérieux défauts, n'est pas foncièrement mauvais », rectifia l'abbé. « Et nous estimons qu'en cette dernière occasion, c'est surtout par faiblesse, par entraînement, qu'il a péché : l'influence d'un camarade dangereux, comme il y en a tant, hélas, dans les lycées de l'État... » M. Thibault coula vers le prêtre un coup d'œil inquiet¹.

Plusieurs éléments sont ici réunis dont la convergence permet d'étayer le soupçon d'une activité onaniste. La nature assez vague de la faute d'abord, qu'on peine à caractériser, renseigne suffisamment sans toutefois nommer spécifiquement. Ensuite, le comportement fourbe et hypocrite de l'adolescent laisse croire qu'il a quelque chose à dissimuler ; or la duplicité est une caractéristique prêtée à celui qui s'adonne la masturbation puisqu'elle ne peut se concevoir autrement que d'être une pratique honteuse et donc inavouable. Enfin le caractère rémissible du péché tel qu'il se dénote dans la mention d'une bonne nature en proie à des influences néfastes illustre un lieu commun du discours de l'époque sur la sexualité adolescente, à savoir ce passage périlleux de l'enfance à l'adolescence qui voit les âmes délicates souillées par la sexualité naissante. Les premières éditions parlaient d'ailleurs de manière plus explicite de « l'influence d'un camarade dangereux, comme il

¹ *Le Cahier gris*, OC, I, p. 583.

y en a tant à Paris, d'un de ces malheureux garçons perversis²...»: Martin du Gard a voulu donner un tour plus vague dans ce passage, en masquant une analyse des préjugés moraux sous la querelle entre l'enseignement laïque et l'enseignement confessionnel — le camarade en question, Daniel de Fontanin, étant protestant et de ce fait scolarisé dans un établissement public³. Le passage, pour allusif qu'il soit, ne s'arrête cependant pas en si bon chemin et relate les circonstances dans lesquelles la faute a été découverte :

— « Voici les faits, Monsieur, dans l'ordre : c'est jeudi dernier... » Il se recueillit une seconde, et reprit sur un ton presque joyeux : « Non, pardon, c'est avant-hier, vendredi, oui, vendredi matin pendant la grande étude. Un peu avant midi, nous sommes entrés dans la salle, rapidement comme nous faisons toujours... » Il cligna de l'œil du côté d'Antoine : « Nous tournons le bouton sans que la porte bouge, et nous ouvrons d'un seul coup.

« Donc, en entrant, nos yeux tombent sur l'ami Jacquot, que nous avons précisément placé bien en face de notre porte. Nous allons à lui, nous déplaçons son dictionnaire. Pincé ! Nous saisissons le volume suspect : un roman traduit de l'italien, d'un auteur dont nous avons oublié le nom : *Les Vierges aux rochers*. »

— « C'est du propre ! » cria M. Thibault.

— « L'air gêné du garçon semblait cacher autre chose : nous avons l'habitude. L'heure du repas approchait. À l'appel de la cloche, nous prions le maître d'étude de conduire les élèves au réfectoire, et, resté seul, nous levons le pupitre de Jacques : deux autres volumes : *Les Confessions* de J.-J. Rousseau ; et, ce qui est plus déshonnête encore, excusez-nous, Monsieur, un ignoble roman de Zola : *La Faute de l'abbé Mouret*. »

² *Le Cahier gris*, Paris, Gallimard, 1922, p. 16.

³ Cette question de l'institution scolaire laïque ou religieuse se retrouvera à nouveau dans la genèse du *Lieutenant-colonel de Maumort*, lorsque Martin du Gard devra choisir le type d'établissement dans lequel son héros fera une partie de ses études (cf. le début du volume XIX du manuscrit).

— « Ah, le vaurien ! »

— « Nous allions refermer le pupitre, quand l'idée nous vint de passer la main par derrière la rangée des livres de classe ; et nous ramenons un cahier de toile grise, qui, au premier abord, nous devons le dire, n'avait aucun caractère clandestin. Nous l'ouvrons, nous parcourons les premières pages... » L'abbé regarda les deux hommes de ses yeux vifs et sans douceur : « Nous étions édifiés. Aussitôt nous avons mis notre butin en sûreté, et, pendant la récréation de midi, nous avons pu l'inventorier à loisir. Les livres, soigneusement reliés, portaient au dos, en bas, une initiale : F. Quant au cahier gris, la pièce capitale — la pièce à conviction — c'était une sorte de carnet de correspondance ; deux écritures très différentes : celle de Jacques, avec sa signature : J. ; et une autre, que nous ne connaissions pas, dont la signature était un D majuscule. » Il fit une pause et baissa la voix : « Le ton, la teneur des lettres, ne laissaient, hélas, aucun doute sur la nature de cette amitié. À ce point, monsieur, que nous avons pris un instant cette écriture ferme et allongée pour celle d'une jeune fille ou, pour mieux dire, d'une femme... Enfin, en analysant les textes, nous avons compris que cette graphie inconnue était celle d'un condisciple de Jacques, non pas d'un élève de notre maison, grâce à Dieu, mais d'un gamin que Jacques rencontrait sans doute au lycée⁴. »

La scène qui vient d'être longuement décrite est tout à fait coutumière des établissements scolaires. Mais l'habitude qui consiste à surprendre l'élève est jugée sévèrement par le narrateur : du ton « presque joyeux » de l'ecclésiastique, de son clin d'œil empreint de connivence à Antoine, le frère adulte, de la conduite assurée du récit se dégage le sentiment que le récit prend de la distance par rapport à une mécanique répressive parfaitement huilée. Or, il s'agit d'un peu plus ici que du seul problème de l'institution scolaire, d'un peu plus que l'exemple de l'autorité d'un chef d'établissement,

⁴ *Le Cahier gris*, OC, I, pp. 583-585.

d'un peu plus que d'une réflexion limitée à la pédagogie et à la discipline, et d'un peu plus que la simple violation de l'intimité d'un journal. Alors que l'on pourrait croire dans cet exemple que le religieux ne s'applique qu'à piéger et surprendre un élève dissipé, il faut garder à l'esprit que tout collégien ou lycéen est potentiellement suspect d'un mal plus grand que la simple indiscipline, et qui est la grande affaire de l'institution pédagogique. Une doctrine que résume parfaitement le Père Debreyne, ce médecin au destin emblématique, devenu prêtre, puis trappiste, en une sentence nette et précise : « Pour découvrir la mauvaise habitude, il ne faut jamais paraître en douter⁵. »

On peut naturellement trouver des traces de cette peur répandue de façon diffuse dans la littérature à visée pédagogique et morale, comme celle des romans de pensionnats, un genre qui se développe avec l'essor de l'instruction publique sous la III^{ème} République. D'une certaine manière, la grande préoccupation que représente la masturbation enveloppe la plupart des peurs concernant la sexualité, et le thème est volontiers combiné à celui d'une destinée malheureuse. Par exemple, au dernier chapitre des *Pervertis, roman d'un potache* (1905) de Ferri-Pisani, le personnage de l'arriviste Alberti, alors qu'il a finalement son bac en poche, vient de publier son premier roman, et a pris pour maîtresse une romancière d'âge mur, est confronté à une « idée troublante » qui s'explique par le passage au lycée : « la semence des instincts insexuels, puisée dans le lycée, allait enfin germer sous le souffle des désillusions féminines ⁶ ». Dans ce roman, le passage le plus direct ayant trait à la masturbation intervient après une série d'allusions

⁵ Cité dans Léo Taxil, *Les Livres secrets des confesseurs dévoilés aux pères de famille*. Pierre Debreyne (1786-1867) est également l'auteur de la célèbre formule d'« onanisme conjugal » qui désigne le coït interrompu.

⁶ Camille Ferri-Pisani, *Les Pervertis, roman d'un potache*, Paris, Librairie universelle, 1905.

aux déviations : couples de garçons dans le lycée, fréquentation des prostituées, ou encore mœurs sexuelles des professeurs et directeurs. Là encore, on voit que le doute est omniprésent, mais la question n'est pas adressée de manière directe : le mot n'est pas prononcé, la punition sera arbitraire et sans objet. La façon avec laquelle l'économiste évoque comme en passant le sujet avec le proviseur de l'établissement scolaire exemplifie le régime allusif du thème, alors même que l'objet du roman semble assez explicite :

[...] Je voudrais encore vous entretenir de différentes questions : les poches des pantalons sont plus percées que jamais ; j'ai noté les noms suivants ; Domagne, Jacquet, Casalle, Ducrot...

— Ah ! oui, je comprends... mais n'ébruitez pas ces choses, mieux vaut fermer les yeux... Pourtant, comme ils donnent un surcroît de besogne au tailleur, je les consignerai... Barrez Jacquet, c'est un bon élève, qui nous rend quelques services en dénonçant les mauvais sujets⁷.

La crainte que la lecture d'exemples ne devienne contagieuse et ne soit suivie des effets contraires à ceux espérés explique qu'on ne puisse parler clairement du fléau. C'est, finalement, la prise de conscience d'une situation ironique, peu de choses séparant la littérature grivoise des manuels de vertu. Comme le rappelle un traité de *L'Impureté*, dédié « aux jeunes gens isolés » et « aux pères qui ont des fils » à propos de la difficile tâche de l'instruction sexuelle et de « la nécessité d'écrire des livres spéciaux — scientifiques ou moraux » : « On ne les compose pas sans tristesse ; et quand on triomphe de ses scrupules, c'est qu'on s'est aperçu que les pornographes n'en ont aucun⁸. » C'est le paradoxe de la plupart de la littérature tournant autour de la masturbation — à

⁷ *Les Pervertis, roman d'un potache*, p. 119.

⁸ Benjamin Arbousset, *L'Impureté*, Bichsel et Robert, Lyon et Genève, 1909, p. 12.

l'exception du rayon érotique : le désir de ne pas en parler, sinon par des signes équivoques.

Les mauvaises lectures

Le Cahier gris propose une scène inaugurale à bien des égards, dans laquelle on ne saurait manquer un des plus importants éléments de l'univers onaniste tel qu'on peut le parcourir dans la littérature médicale et pédagogique. Il s'agit du livre, dont la seule présence est lourde de suspensions. On peut bien sûr tenter de circonscrire la menace, en séparant les bons des mauvais livres, par exemple à l'aide d'un critère efficace : « On appelle roman, en général, une histoire obscène formant un tissu d'aventures illicites invraisemblables et propres à exciter en nous les feux de la luxure⁹. » Mais cela ne saurait suffire, car la lecture, dont la nature même est d'échapper à tout contrôle, constitue une menace permanente, tapie comme un ennemi intime au cœur de l'établissement scolaire. Là réside tout le paradoxe du livre, nécessaire outil de formation, en même temps que possible incitation à la débauche. Il n'est presque pas besoin de connaître le titre ou le contenu du livre, car à l'aune de l'imagination toute œuvre peut se révéler néfaste.

Quels sont ici les ouvrages saisis ? D'Annunzio, évoqué par préterition, a composé avec *Les Vierges aux Rochers*, une « œuvre curieuse pour une classe spéciale de délicats » au dire même de son auteur¹⁰. L'ouvrage, publié dans la traduction française de Georges Hérelle dans les quatre livraisons de septembre et octobre 1896 de la *Revue des*

⁹ Définition tirée du « Compendium Abrégé Alphabétique contenant la Solution des Principaux Cas de Conscience suivant la Doctrine des Conciles et la Décision des Papes » recueilli par Léo Taxil, *op. cit.*

¹⁰ Ce sont les termes mêmes employés dans une lettre à Brunetière, alors directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, citée par Jean-Paul Goujon (*Histoires littéraires* n° 1, 2000, Paris, pp. 110-112). Martin du Gard mentionne l'ouvrage dans sa correspondance comme une référence connue (cf. lettre à Marcel de Coppet, 6 juillet 1907, *Journal*, I, p. 220, ou encore lettre à Gustave Valmont, 6 décembre 1909, *Journal*, I, p. 280).

Deux Mondes, peut être tenu pour un bon représentant d'une littérature symboliste, dont la sensualité fait fortement appel à l'imagination, comme l'évoque Vogüé : « Une symphonie de visions, un passage de belles formes dans un rêve, des figures, des attitudes, des paysages, des idées incarnées, dessins lumineux et précis de l'irréel, qui font penser à une suite de gravures de Burne-Jones¹¹. » Quant à la figure incarnée par Rousseau, c'est celle de l'émancipation des Lumières, mais plus particulièrement celle du pédagogue. Si l'on compare en effet les discours successifs que l'Église a tenus sur le philosophe au cours du XIXe siècle, il y a un infléchissement dans la critique de Rousseau, qui est moins perçu comme un penseur de l'égalité sociale et l'inspirateur de la Révolution française que comme un éducateur aux théories pédagogiques subversives et l'auteur de *l'Émile*¹². Plus particulièrement, pour ce qui concerne les *Confessions*, l'ouvrage saisi dans le casier de Jacques Thibault, elles semblent d'autant plus dangereuses que l'on prête au texte de Rousseau une séduction sur les imaginations faibles. Elles posent un problème à une époque où l'enseignement de la littérature fait partie de l'instruction morale : c'est une œuvre qui, si elle évite le thème de la politique, ne permet pas d'échapper aux questions de la sexualité, de la morale, ou de la religion, à moins d'user du stratagème qui consiste à découper soigneusement des extraits ou de ne

¹¹ Eugène-Melchior de Vogüé, « La Renaissance latine : G. d'Annunzio », *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1895, pp. 187-206.

¹² On pense ici à un ouvrage influent comme le traité *De l'Éducation*, publié en 1850 par Mgr Dupanloup. Cf. Raymond Trousson, « Jean-Jacques et les évêques : de Mgr Lamourette à Mgr Dupanloup », *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, tome LXI, n° 3-4, 1983, pp. 278-303.

les utiliser que pour établir la biographie de Rousseau¹³. Enfin, toute mesure semble atteinte avec la découverte de *La Faute de l'abbé Mouret*, roman finalement que sa charge anticléricale rend peut-être moins dangereux que le foisonnement de l'imagination du jeune prêtre dans l'environnement luxurieux du Paradou. Car, si Zola et Rousseau jouent bien comme deux noms diaboliques — ce que souligne Martin du Gard en faisant oublier par l'ecclésiastique le nom d'Annunzio, il s'agit en l'occurrence d'œuvres où apparaît l'imagination exaltée d'un jeune adulte.

Cette entrée en matière évoque de manière implicite la relation entre le lecteur et le livre qu'il a entre les mains. Car si ces livres-là sont dangereux, celui qu'on est en train de lire l'est *a fortiori* tout autant. Il y a là une sorte de dangereux présumé : tout lecteur sait garder son imagination froide, tout autant que l'auteur. C'est ce qui distingue le lecteur masculin adulte du lecteur adolescent. Les femmes sont exemptes de cette distinction : la lectrice ne peut pas maîtriser son imagination — idée que le roman naissant a immédiatement thématifiée¹⁴. D'où peut-être l'absence d'enjeu qui constituerait une des raisons faisant que le masturbateur est avant tout un jeune homme.

La vocation poétique

¹³ Rousseau est enseigné dans les établissements jésuites, mais uniquement parce qu'il est inscrit au programme officiel dès la création en 1866 de l'enseignement secondaire spécial, qui en 1891 deviendra « moderne ». Roger Fayolle dans son article sur « Les Confessions dans les manuels scolaires de 1890 à nos jours » (*Œuvres et Critiques*, III, 1, 1978) montre avec minutie quels extraits ont été isolés au fil des éditions successives de manuels scolaires utilisés dans les établissements publics et les établissements religieux.

¹⁴ Sandrine Aragon, *Des liseuses en péril : Les Images de lectrices dans les textes de fiction de « La Prétieuse » de l'abbé de Pure à « Madame Bovary » de Flaubert 1656 – 1856*, recense de façon exhaustive les héroïnes lectrices au XVIIIe et au XIXe.

Dans le butin saisi par les ecclésiastiques figure également un cahier de lycéen, dont le contenu constitue à lui seul le sixième chapitre du *Cahier gris*. Ce n'est qu'alors que le lecteur prendra connaissance de ce fameux cahier. C'est l'élément clé de l'intrigue : la saisie par l'abbé Binot de cette « pièce à conviction » a provoqué une véritable crise de colère de Jacques et conduit à la fugue des deux adolescents. Le lecteur va être placé dans la même attitude que les ecclésiastiques en lisant ce cahier, attitude à laquelle s'oppose celle de Mme de Fontanin, la mère de Daniel qui, alors qu'elle est invitée par l'abbé à jeter un œil dessus, refuse de « pénétrer les secrets de cet enfant, en public, à son insu¹⁵ ». Le personnage représente une conception moderne de l'éducation, et le rapport à son fils marque une distance respectueuse, que Martin du Gard en revanche interdit à son lecteur en lui donnant à lire le contenu du cahier. Le lecteur est pris dans le dispositif de surveillance de l'institution scolaire, puisqu'il va pouvoir à son tour chercher ce qui dans le cahier pourrait se révéler suspect.

Pourtant ce cahier n'offre rien de particulier : il s'agit d'une correspondance entre deux adolescents, avec la solennité et l'exaltation des sentiments que l'on peut attendre de deux lycéens. Serments d'amour, comparaison avec les modèles antiques, discours grandiloquents, poèmes alternent avec quelques notes renvoyant à la vie quotidienne et scolaire. Finalement, même si l'on peut apercevoir çà et là quelques connotations, c'est un cahier bien chaste qu'il nous est donné de lire¹⁶. C'est peut-être simplement la présence du cahier qui est significative : Martin du Gard fait ici allusion à sa propre

¹⁵ *Le Cahier gris*, OC, I, p. 600.

¹⁶ Ainsi une expression comme « Tout s'est évanoui dans mes mains, mais il me reste la volupté d'être à toi » (*ibid.*, p. 621), dont on peut interroger le caractère ambigu au milieu de lettres idéalisant amoureusement son camarade, atteste à tout le moins du caractère métaphorique de l'onanisme.

enfance, et plus précisément au second chapitre non publié de ses *Souvenirs d'enfance*. Cette partie de ses souvenirs traite de la découverte de la sexualité et de l'essor de son imagination, mais Martin du Gard tenait à en différer la divulgation jusqu'à la publication posthume de son journal afin de ne pas « fausser le jugement des critiques¹⁷ ». Cet épisode de la jeunesse du romancier qui a alors dix ans le voit fréquenter un camarade de hasard rencontré au printemps 1891 à Maisons-Laffitte. Ce dernier lui confiera son cahier, « un gros cahier dont la reliure grise à tranche rouge m'inspira tant de respect que je ne l'ai jamais oublié ». L'enfant s'imprègne des tragédies en vers de son camarade, en les recopiant et les apprenant par cœur. C'est ce qui décidera de la vocation littéraire de Martin du Gard : « Bientôt je fus hanté par le désir d'en faire autant. À l'origine d'une vocation, je crois qu'il y a presque toujours un exemple¹⁸. » Mais le cahier qui va éveiller la sensibilité littéraire de l'enfant a un caractère trouble, car il est également associé à celui qui va précipiter l'enfant dans un imaginaire sexuel. C'est la « blessure irréparable » du dévoilement de la procréation.

Nous n'avions pas la même sensibilité. Il avait aligné des faits ; je n'avais vu que des images. Jusque-là mon imagination dormait. Il avait jeté l'étincelle dans du foin sec ; le feu était en moi : un terrible incendie, qui brûla nuit et jour, sans relâche, couvant sous la cendre pour renaître au moindre souffle, consumant, dévorant tout pendant des années. Plus de

¹⁷ « [...] Il apparaît que ces confidences sur mon enfance (sur le trouble provoqué en moi, dès la neuvième ou dixième année, par la révélation de ce qu'est l'accouplement des adultes, la conception et l'accouchement) risquent de fausser profondément le jugement des critiques si elles sont rendues publiques après ma mort, avant — et longtemps avant — que ma biographie complète soit connue par la publication de mon Journal...

Cette publication devra donc être différée jusqu'au moment où j'ai autorisé la Bibliothèque nationale à ouvrir la cantine qui contient mon *Journal* et autres documents biographiques. [...] » (« Note testamentaire relative à la publication des *Souvenirs d'enfance* », *Journal*, I, p. 45).

¹⁸ *Souvenirs d'enfance*, *Journal*, I, p. 24.

repos ; plus d'insouciance ; le paisible bonheur de l'enfance, saccagé. À jamais terni, à jamais troublé, le regard limpide de la photographie de Nadar [il s'agit d'un portrait de Roger Martin du Gard avec une petite fille] ! La curiosité des sexes s'était emparée de moi, faisant place nette. Je rapportais tout à « ça ». Je ne rencontrais plus mon camarade sans revenir sur ce sujet, sans exiger d'autres détails. Je me souviens même d'avoir sollicité de lui certaines constatations matérielles, auxquelles il se déroba avec indignation. Il n'y comprenait rien ; il ne comprenait pas que je fisse une pareille affaire de quelques données si naturelles. Il avait raison : mais nous n'étions pas de la même pâte. J'étais hanté, possédé ; je cessai de travailler ; il m'était impossible de fixer mon attention sur quoi que ce fût d'autre. J'épiais tout ce qui pouvait me renseigner davantage. Pour assouvir cette recherche malade, je me créai peu à peu un outil incomparable : une dissimulation à toute épreuve. Je devins, à dix ans, d'une habileté consommée pour feuilleter en cachette des livres, des journaux ; pour écouter, sans en rien paraître, la conversation des grandes personnes, et saisir les nuances d'une allusion libertine ; pour faire jaser, d'un front innocent, les domestiques ; pour guetter, derrière les arbres de l'avenue, la nudité des bébés ou la gorge des nourrices. Mes moindres pensées prenaient la courbure de cette obsession ; et, la nuit, d'in vraisemblables visions enfiévrèrent mon sommeil.

Au mois d'août, je quittai Maisons-Laffitte, marqué au fer rouge pour la vie¹⁹.

Ainsi, au cours de cette période déterminante pour le destin de l'enfant, la naissance de la vocation littéraire est-elle concomitante de celle de l'imagination, et l'écriture se lie étroitement à la lecture à travers l'exercice de l'imitation poétique. Portrait de l'enfant en poète : « Je songe avec effarement que j'avais à peu près l'âge de Christiane, que j'avais déjà une vie personnelle intense, une imagination malade, déchaînée, et que sous mon

¹⁹ *Ibid.*, p. 27.

apparence sage et indolente je cachais les pires tourments de la pensée obsédée par le problème sexuel, les plus douloureuses insatisfactions du cœur, les tendresses les plus méconnues. J'avais l'âge de Chr., j'avais ce regard pensif et ce front d'enfant, et je portais en moi tous les assauts des démons de Saint-Antoine²⁰. »

L'inspiration est lyrique, que ce soit celle du « Crucifix » de Lamartine ou du sonnet d'Arvers. Dans le cahier fictionnel, c'est « l'offrande pourpre » qui représente le poème lyrique. Son incipit « Ave Caesar, voici la gauloise aux yeux bleus » sera repris par Antoine qui croit établir ainsi une complicité avec son jeune frère, mais dévoile alors que le cahier a été lu²¹.

L'intrusion du cahier constitue la première apparition directe de Jacques et Daniel, le narrateur s'effaçant totalement et se contentant seulement de présenter successivement les documents contenus dans le cahier. L'ambivalence du geste est manifeste : Martin du Gard joue sur l'innocence du contenu du cahier en l'exposant au lecteur, alors même qu'il sait qu'il n'est pas d'innocence qui tienne. Il en a lui-même fait l'expérience dans sa jeunesse en ressassant une phrase tout anodine :

Je me souviens d'avoir caché, pendant des semaines, derrière ma rangée de livres, un fascicule de la *Revue des Deux Mondes*, où j'avais trouvé par hasard cette phrase, que je cite textuellement parce que je la vois encore au tiers d'une page de gauche : « Elle portait en son sein le fruit de cet amour. » Aux heures où je me savais bien seul, j'allais repâtrer mes yeux de cette ligne, sans cesse imprégnée pour moi d'un poison neuf, et les mots me dardaient au visage des pointes de feu, et le sang me bourdonnait aux tempes, et des rêveries opaques

²⁰ Christiane, la fille de Martin du Gard, avait dix ans (lettre à Hélène Martin du Gard, 20 mars 1918, *Journal*, I, p. 902.

²¹ Cf. *Le Cahier gris*, OC, I, p. 624 et 667. C'est également à travers la littérature — la nouvelle écrite par Jacques — qu'Antoine apprendra la relation incestueuse de son frère avec Gise.

m'emportaient. Rien d'autre. Je l'affirme : c'était là tout mon péché de chair. Mais il était formidable, et me consumait²².

Le lecteur, informé par tout ce qui entoure la fugue, se trouve comme forcé d'adopter la même grille de lecture que celle de l'autorité religieuse et s'attend à trouver des écrits compromettants, avant d'être entraîné abruptement par le récit qui se déplace dès le chapitre suivant à Marseille avec les deux fugueurs. Cet enchaînement permet de refermer le cahier et conclure que l'affaire est bien innocente, car la déambulation dans la ville et l'intrigue pour échapper à la police occupent le roman qui rabaisse ses deux protagonistes à leur statut d'enfant, plus ou moins perdus et incapables de voyager comme des adultes. La fugue fera long feu, et ils seront pris par la gendarmerie dès la fin du chapitre. Mais surtout, ce chapitre qui suit immédiatement le dévoilement du cahier gris le relègue dans un passé définitif, car Daniel, au hasard de sa nuit d'errance dans Marseille, est recueilli par une jeune femme, prostituée ou ouvrière, qui le dépucellera le lendemain matin. Dès lors s'établit une différence entre celui qui est devenu homme et celui qui est resté enfant, aux « voluptés inassouvies » du cahier gris²³, différence insurmontable que Daniel ne peut pas même énoncer à son ami et tient secrète.

La surveillance de l'onaniste

Le second tome des *Thibault* reprend et développe sur un mode tout également ambivalent cette thématique des « voluptés inassouvies » tandis qu'est simultanément porté un regard critique sur le traitement institutionnel de la masturbation. *Le Pénitencier*

²² *Souvenirs d'enfance, Journal*, I, p. 40.

²³ *Le Cahier gris*, OC, I, p. 621.

suit presque immédiatement, en termes chronologiques, *Le Cahier gris* : on comprendra au fil du récit qu'il s'est écoulé un hiatus de huit mois entre la fin du premier tome et le début du second. Jacques Thibault a été envoyé entre-temps dans une maison de correction fondée par son père qui avait justifié cet isolement dans les termes suivants : « Ainsi, mis à l'abri des tentations pernicieuses, purgé de ses mauvais instincts par la solitude, ayant pris goût au travail, il atteindra sa seizième année, et je veux espérer qu'alors il pourra sans danger reprendre auprès de nous la vie familiale.²⁴ » L'ellipse du récit tait la masturbation, dont on comprend que c'est la seule raison qui conduit Jacques dans cette sorte de colonie pénitentiaire.

Antoine, le frère aîné médecin, est pris de doutes sur les bénéfices d'un tel traitement et effectue une visite non annoncée dans l'établissement. Martin du Gard dénonce la surveillance de tous les instants dont sont victimes les pensionnaires, et Jacques en particulier dont le statut social et familial, il s'agit du fils du fondateur de la colonie de redressement, conduit à un plus grand isolement. Certes, Antoine est presque déçu de ne pas découvrir par surprise l'univers carcéral qu'il imaginait. Cependant, il ressent dès les premiers pas l'impression d'être épié²⁵. Car tel est le quotidien des pensionnaires qui n'ont pas un moment de répit. Jacques explique à son frère qu'il ne peut pas « faire un mouvement sans qu'ils me voient, sans qu'ils m'entendent... toujours seul et jamais vraiment seul²⁶ », après que ce dernier a non seulement noté pendant l'office dominical que les surveillants vont et viennent, « sans quitter les enfants de l'œil²⁷ », mais

²⁴ *Le Pénitencier*, OC, I, p. 680.

²⁵ *Ibid.*, p. 682.

²⁶ *Ibid.*, p. 713.

²⁷ *Ibid.*, p. 688.

également remarqué que la porte de la chambre de son frère permet un contrôle de tous les instants²⁸. Pendant la nuit, grand moment de désordre, « le surveillant ne se couche pas, et l'on n'éteint pas l'électricité » indique obligeamment le directeur²⁹. De même, le garçon préposé au service de Jacques allume-t-il le soir un quinquet qui reste la nuit en veilleuse³⁰. Enfin, autre moment à surveiller de la vie d'un adolescent, le passage aux toilettes est privé de toute intimité :

À peine eut-il pénétré dans le couloir, qu'Antoine aperçut son frère, accroupi en belle vue dans le réduit que l'administration nommait les vatères, et dont la porte était maintenue grande ouverte par Arthur, qui fumait sa pipe, adossé au battant.

Antoine se hâta d'entrer dans la chambre. Le directeur se frottait les mains et semblait jubiler :

— « Vous voyez ? » s'écria-t-il ; « les enfants dont nous avons la garde sont gardés, même là³¹. »

Il n'est alors plus permis aucun doute sur le but visé : la surveillance constante de l'adolescent a explicitement pour seul objet de prévenir la masturbation. Cette surveillance n'est pas sans rappeler la règle connue du *numquam duo, raro unus, semper tres* qu'explique l'évêque Dupanloup dans son manuel *De l'éducation* qui fait autorité et connaît de multiples éditions : on ne joue jamais à deux ; on ne doit jamais être en dehors

²⁸ « Cette porte était vitrée, afin sans doute que l'on pût surveiller du dehors ce qui se passait dans la chambre ; et, au-dessus de la porte, il y avait un judas grillagé sans carreau, qui permettait aussi d'entendre ce que l'on disait à l'intérieur » (*Le Cahier gris*, OC, I, p. 697).

²⁹ *Le Pénitencier*, OC, I, p.686.

³⁰ « Puis, sans plus faire attention à Jacques, il alluma le quinquet qui restait toute la nuit en veilleuse pour la surveillance, ferma le commutateur avec son passe-partout, et sortit en sifflant. Jacques entendit la clef tourner deux fois dans la serrure, et l'homme s'éloigner en traînant sur le carreau ses semelles de corde » (*Ibid.*, p. 719).

³¹ *Ibid.*, p. 701.

de la communauté, car la communauté « contient », « oblige », « gêne » ; les enfants doivent toujours jouer ensemble, et être toujours au moins trois³².

C'est la question générale qui hante à demi-mot la visite à la colonie de Crouy par Antoine, figure d'un jeune médecin encore victime des préjugés de l'époque. En effet, alors que le discours médical sur la masturbation commence dès la fin du XIXe siècle à renoncer à l'étiologie qui la rend cause de tous les maux, Antoine traque certains signes physiques chez son jeune frère :

Il remarquait la pâleur de la peau, sur laquelle les taches de rousseur faisaient un semis foncé ; et aussi le léger cerne qui se creusait sous les paupières inférieures. — « Pas fameux, le teint », reprit-il avec une nuance de sérieux ; il fronça les sourcils, fut sur le point de dire autre chose, et se tut³³.

Cette simple observation faite par un jeune médecin humaniste dont « l'athéisme s'est formé en même temps que [son] esprit », qui plus est ambitieux et se spécialisant en pédiatrie, reflète la surprenante persistance de la confusion entre les vues morales et un diagnostic strictement médical³⁴. Plus loin dans le roman, lors du retour de Jacques à Paris, Antoine va plus loin dans sa pensée :

Antoine s'était tu. Il examinait son frère. Comme il avait encore maigri, pâli, depuis quinze jours ! Ses cheveux roux, tondus de près, accusaient le volume anormal du crâne, et rendaient plus visible le décollement des oreilles, la fragilité de la nuque. Antoine remarqua la peau transparente des tempes, la flétrissure du teint, le cerne des yeux.

— « T'es-tu corrigé ? » lança-t-il à brûle-pourpoint.

³² Cf. Félix Dupanloup, *De l'éducation*, Paris, P. Téqui, 1897 (12e édition), III, 10 : « La sensualité ».

³³ *Le Pénitencier*, OC, I, p. 695.

³⁴ Sur l'athéisme d'Antoine, cf. la discussion clôturant *La Mort du père*, OC, I, pp.1376-1394.

— « De quoi ? » murmura Jacques. La limpidité de son regard se troubla. Il rougit, mais garda une expression étonnée, qui était feinte.

Antoine ne répondit rien³⁵.

Les personnages n'évoquent pas plus ouvertement la question que le narrateur — fort heureusement la parenthèse adolescente de Jacques est vite refermée. Comme *Le Cahier gris*, qui le précédait, le second tome des *Thibault* voit un de ses principaux protagonistes marquer lui-même une rupture entre l'adolescence et l'âge adulte à travers la perte de sa virginité : on retrouve à nouveau la même distance que prend immédiatement celui qui est devenu homme. Dans *Le Cahier gris*, le mensonge que Daniel faisait à Jacques révélait le fossé qui venait de séparer dans l'intervalle d'une nuit les deux héros ; dans *Le Pénitencier* c'est le jugement si soudain que porte désormais Jacques sur l'auto-érotisme qui marque l'écart et révèle les vues traditionnelles de Martin du Gard sur la question.

Il faisait grand jour lorsque enfin il ouvrit les yeux.

Il aperçut tout d'abord la théière sur la table ; puis sa veste, à terre, en tapon. Alors il se souvint ; il se leva. Et une irrésistible envie le prit aussitôt de quitter ce qui lui restait de vêtements, et de laver à grande eau ses membres moites. La fraîcheur du tub lui parut un baptême. Encore ruisselant, il se mit à aller et venir par la chambre, cambrant les reins, palpant ses jambes nerveuses, sa peau fraîche, avec un total oubli de ce que pouvait lui rappeler de honteux cette complaisante adoration de sa nudité. La glace lui offrit sa svelte image, et pour la première fois depuis bien longtemps, il contempla, sans trouble aucun, les particularités de son corps. Au souvenir de ses égarements, il eut même un haussement d'épaules, suivi d'un sourire indulgent. « Des bêtises de gosse », songea-t-il ; ce chapitre-là lui semblait définitivement clos, comme si des forces longtemps méconnues, longtemps

³⁵ *Le Pénitencier*, OC, I, p. 765.

déviées, eussent enfin trouvé leur véritable carrière. Sans réfléchir précisément à ce qui s'était passé cette nuit, sans même penser à Lisbeth, il se sentait le cœur joyeux, l'âme et la chair purifiées. Ce n'était pas qu'il eût le sentiment d'avoir découvert quelque chose, mais plutôt celui d'avoir recouvré un ancien état d'équilibre : comme un convalescent, que réjouit mais n'étonne en rien le retour de la santé³⁶.

Cette scène au miroir surprend : comment un adolescent, muni d'une toute nouvelle grâce baptismale, peut-il en l'espace d'une nuit abandonner l'« adoration » autoérotique de son corps et n'y voir que des « bêtises » à traiter avec indulgence ? Si l'on songe à une simple question de cohérence romanesque, un hiatus temporel permettrait de rendre ce passage d'un stade sexuel à un autre certainement plus plausible. Nous ne sommes ici pas très éloignés d'une conception miraculeuse et rédemptrice de la sexualité dès lors qu'elle suit un modèle d'épanouissement dans la différence sexuelle. Cette condition, à savoir la découverte d'une altérité dans la relation hétérosexuelle, est ici la seule qui permette un dépassement d'une sexualité jugée étroite, l'homosexualité étant souvent confondue avec la masturbation (cela se retrouve fréquemment dans l'ambiguïté de la thématique narcissique des scènes au miroir). Martin du Gard n'échappe pas à cette tradition et déprécie l'imaginaire lié à la pratique masturbatoire. Par chance, son héros passe à travers des phases de façon miraculeuse : chute, l'espace d'une phrase (le jeune Martin du Gard) ou d'un dessin (le jeune Thibault), dans un imaginaire dévorant et aliénant, puis retour, le moment d'une nuit, à « un ancien état d'équilibre ».

L'excuse de la séduction

³⁶ *Ibid.*, p. 812.

Le lecteur croit comprendre à travers les allusions de Jacques que l'influence extérieure des adultes a dépravé ce dernier. Il s'agit en l'occurrence du gardien qui, jusqu'à son récent remplacement, accompagnait et surveillait le pensionnaire privilégié. C'est lors de sa visite qu'Antoine découvre l'envers de la façade lisse qu'offre la colonie de redressement à ses visiteurs :

[Antoine suivait Jacques], perplexe, ne sachant comment ressaisir sa confiance, lorsque, tout à coup, Jacques eut un brusque sanglot, et, cessant de forcer l'allure, se mit à pleurer, sans tourner la tête :

— « Ne le dis pas, Antoine, ne le dis jamais à personne... avec le père Léon, je ne me promenais pas, presque pas... »

Il se tut. Antoine ouvrait la bouche pour questionner : un instinct l'avertit qu'il ne fallait pas proférer un son. En effet, la voix de Jacques, un peu hésitante et rauque, reprit :

— « Les premiers jours, oui... c'est même en promenade qu'il a commencé à... à me raconter des choses. Et il me prêtait des livres — je ne croyais pas que ça existait ! Et après, il m'a proposé de faire partir des lettres, si je voulais... et c'est à ce moment-là que j'ai écrit à Daniel. Car je t'ai menti : j'ai écrit... mais je n'avais pas d'argent pour les timbres. Alors, tu ne sais pas... il avait vu que je savais un peu dessiner. Tu devines... c'est lui qui me disait comment il fallait faire... en échange, il a payé le timbre pour Daniel. Mais il montrait les dessins le soir aux surveillants, et tous en voulaient d'autres, de plus en plus compliqués... alors, à partir de ce moment-là, le père Léon ne s'est plus gêné, il a cessé de me promener³⁷. »

La nature des dessins devient claire quelques pages après, avec cette précision de Jacques :

³⁷ *Ibid.*, p. 709-710.

« et puis, Antoine, je ne peux pas tout te dire... mais tu sais bien... seul comme ça, on finit par avoir un tas d'idées qu'on ne devrait pas... surtout que... ainsi, les histoires du père Léon, tu sais... et les dessins... eh bien, au fond, c'est un peu une distraction, tu comprends ? J'en fais d'avance... et la nuit, j'y repense³⁸... »

Il y a une idée semblable ici à celle exprimée par les supérieurs du lycée de Jacques dans *Le Cahier gris* ou même celle vécue enfant par Martin du Gard, même si ce dernier reconnaît dans ses *Souvenirs d'enfance* qu'il formait un terreau favorable³⁹ : c'est celle de la conception d'une corruption extérieure à l'enfant. Ce moment est important et doit être repéré dans les récits ; il participe d'un bon nombre de représentations de la masturbation : l'influence extérieure peut se montrer sous différentes formes, le vice d'un camarade, la sève de la nature, l'effusion d'un roman, la concupiscence d'un adulte, etc. C'est aussi, chez Freud, l'évolution de la théorie de la séduction qui est à la base de la théorie psychanalytique et de ses avancées déterminantes sur la sexualité infantile. Avec de tels présupposés, on comprend bien que l'isolement, l'encadrement et la sélection des objets que l'on donne à l'imagination sont salutaires pour l'imagination de l'enfant qui n'a aucun pouvoir sui generis. Le parcours de l'imagination de Jacques peut se lire comme celui d'une faculté exacerbée par l'adolescence (telle qu'elle se lit à travers ses épanchements dans son cahier intime) et à laquelle sont donnés des objets dont le caractère pornographique, ou à tout le moins érotique, laisse peu de doute.

Cette imagination est qualifiée de perverse par le narrateur qui va l'opposer aux sentiments que nourrit Jacques à l'égard de la jeune nièce de la concierge. Les sentiments

³⁸ *Ibid.*, p. 714.

³⁹ *Souvenirs d'enfance, Journal*, I, p. 40.

romanesques prennent une valeur inverse à celle qu'on leur prête habituellement, puisqu'ils sont ici liés à la chasteté et la pureté :

[...] Lisbeth s'était posée sur le bras du fauteuil ; lorsqu'elle se penchait, il respirait son souffle et ses frisures lui frôlaient l'oreille. Il n'éprouvait aucun trouble des sens. Il avait connu la perversité ; mais un autre monde maintenant le sollicitait, qu'il croyait découvrir en lui, qu'il exhumait d'un roman anglais récemment parcouru : l'amour chaste, un sentiment de plénitude heureuse et de pureté⁴⁰.

Bon usage du roman, quand la partie noble de l'imagination s'en empare. Cette imagination qui idéalise naïvement la jeune femme confine à la stupidité car elle rend Jacques aveugle aux charmes de cette dernière et à la liaison qu'elle entretient avec Antoine.

Dès lors, ce fut le rite quotidien. Elle retirait sa broche dès l'antichambre, et la piquait, sitôt entrée, à la portière. Tous deux s'installaient sur le canapé, joue contre joue, les mains au chaud, et restaient silencieux. Ou bien elle commençait quelque romance allemande, qui leur mettait les larmes aux yeux, et, pendant de longs moments, ils balançaient en mesure leurs bustes enlacés, et mêlaient leurs haleines, sans désirer d'autres joies. Si les doigts de Jacques s'agitaient un peu sous la chemisette, s'il déplaçait un peu la tête pour frôler de ses lèvres la joue de Lisbeth, elle fixait sur lui ses yeux qui semblaient toujours demander qu'on fût gentil avec elle, et soupirait :

– « Soyez langoureux... »

D'ailleurs, une fois bien en place, les mains restaient sages. D'un accord tacite, Lisbeth et Jacques évitaient les gestes inédits. Leur étreinte était toute dans cette pression patiente et continue de leurs visages, et aussi, à chaque respiration, dans cette caresse que procurait aux

⁴⁰ *Le Pénitencier*, OC, I, pp. 770-771.

doigts la tiède palpitation des poitrines. Pour Lisbeth, qui souvent semblait lasse, elle écartait sans effort toute sollicitation des sens : auprès de Jacques elle se grisait de pureté, de poésie. Quant à lui, il n'avait même pas à repousser de tentation plus précise : ces chastes caresses trouvaient leur fin en soi ; l'idée qu'elles pussent être le prélude d'autres ardeurs ne l'effleurait même pas. Si parfois la tiédeur de ce corps féminin lui causait un trouble physique, c'était presque sans qu'il en prît conscience : il serait mort de dégoût et de honte, à la pensée que Lisbeth pût s'en apercevoir. Auprès d'elle, jamais aucune convoitise impure ne l'avait assailli. La dissociation était complète entre son âme et sa chair. L'âme appartenait à l'aimée ; la chair menait sa vie solitaire dans un autre monde, dans un monde nocturne où Lisbeth ne pénétrait pas. S'il lui arrivait encore, certains soirs, ne pouvant trouver le sommeil, de se jeter hors des draps, d'arracher sa chemise devant la glace, de baiser ses bras et de palper son corps avec une frénétique insatiété, c'était toujours seul, loin d'elle ; l'image de Lisbeth ne venait jamais se joindre au cortège habituel de ses évocations⁴¹.

La rédemption

Le peu qu'il nous est offert de l'imaginaire de Jacques est clairement de nature auto-érotique et s'oppose à un chaste idéal. Dans une certaine mesure, la dissociation paraît bien enfantine, et on peut être surpris par la brutale et soudaine purification que trouve Jacques dans la perte de sa virginité, événement qui semble aller de pair avec l'abandon de la masturbation, à tout le moins avec une prise de distance. Les deux héros s'opposent d'ailleurs sur ce passage : Daniel marque le passage du dépucelement en sentant la distance avec Jacques, mais il n'y a pas de processus de purification. La nuit qui suit sa perte de virginité est travaillée par son imagination :

⁴¹ *Ibid.*, pp. 773-774.

Daniel, en pensée, renouvelait le péché de chair ; son imagination enrichissait déjà ses souvenirs ; il n'osait bouger, trempé de sueur, haletant de curiosité, de dégoût, de plaisir⁴².

À la place, *Le Pénitencier* se conclut sur la première journée qui suit, assez commodément car le roman évite ainsi de parler de la première nuit où Jacques devenu « adulte » va être livré à lui-même. Le rapport à l'imagination érotique établit-il une différence de pureté entre les deux personnages dès le début de la fresque romanesque ? L'un sera moins pur que l'autre. À partir de cette différence, la façon dont va finir Daniel dans l'*Épilogue*, cynique et impuissant, trouve peut-être une assise morale dans cette première nuit. Peut-être toujours la même scène revisitée de Maisons-Laffitte en 1891, le damné Jean Wehrlé et le petit Roger, puis Daniel et Jacques, mais aussi l'ancien condisciple Chevry et le célèbre romancier Martin du Gard dans le projet de la *Confession trop précise*, ou Guy et Maumort dans le *Lieutenant-Colonel de Maumort*. Les impuissants, malades, tuberculeux, tous masturbateurs incorrigibles, et les pacifistes, écrivains, militaires, la fleur au fusil !

Cette purification a même un effet sur la lecture. Bon usage du latin, pour une fois. En effet, alors que l'initiatrice va repartir définitivement (on sait qu'elle doit se marier avec un oncle à Strasbourg), la lecture d'Horace conclut *Le Pénitencier*. L'exercice de version porte sur une des *Odes* (III, 1) exaltant le bonheur de celui qui limite ses désirs, loin de cette « frénétique insatiété ». Le répétiteur l'engage à poursuivre dans cette voie : la dernière phrase du *Pénitencier* prend alors tout son double sens en s'enchaînant à l'injonction du renoncement aux honneurs de la pourpre. Cet idéal antique d'autonomie et de conservation n'est pas sans rapport avec la hantise de l'excès et de la perte qui

⁴² *Le Cahier gris*, OC, I, p. 651.

caractérise le discours sur la masturbation. C'est d'ailleurs un élément que l'on trouve chez Martial qui, dans une épigramme à Ponticus, condamne la masturbation au nom de la perte. Il s'agit certes d'une des rares occurrences dans une Antiquité guère concernée par le phénomène de la masturbation, un mal éminemment moderne. Mais l'épigramme oppose bien la dépense à la fécondité, en assurant que si Horace comme Mars s'étaient masturbés, ils n'auraient pas engendré :

Omnia perdiderat, si masturbatus uterque

Mandasset manibus gaudia foeda suis⁴³.

Le sens est assurément métaphorique, puisque la référence à Horace donnant naissance à trois héros est celle de la création littéraire. On sera donc tenté de voir le sens sous-jacent de la référence à Horace comme une reprise en main : Martin du Gard n'a livré ce cahier de lycéen que pour s'en débarrasser ; c'est une littérature de l'effusion et de l'excès, du fantasme débordant, et menaçante pour la production littéraire, mesurée et régulière.

Là où Antoine se désolait du vide intellectuel, de l'appauvrissement dangereux qui menaçait Jacques dans la maison de correction, peut se lire en superposition, à demi-mot, sur le même mode retenu et allusif que les protagonistes, l'idée de combler le vide confinant à la stupidité que crée l'imaginaire onaniste. Antoine pose certes un regard moderne sur l'institution : ce n'est pas la surveillance qui préviendra la pratique de la masturbation — et Martin du Gard souligne fortement le malaise que génère le dispositif de surveillance plus ou moins subtilement appliqué à la colonie pénitentiaire (il suffit pour cela de camper un directeur peu malin et des surveillants obtus). Mais il s'agit d'une vue critique sur la réponse apportée à ce qui est toujours conçu comme un problème qui

⁴³ « C'en était fait de tout, si l'un et l'autre avaient chargé leurs mains de satisfaire à leurs immondes jouissances » (trad. H. J. Izaac), *Épigrammes*, 9, 41, 7.

doit, selon les termes d'Antoine, être « corrigé ». Le frère médecin est non seulement celui qui presse Lisbeth de dépuceler son jeune frère, mais aussi la figure qui réorganise la vie de Jacques autour des études et engage les professeurs. Ce faisant il montre la bonne voie pour sortir des chimères de l'adolescence.

[Jacques] suivait distraitement l'explication d'Horace, lorsqu'on sonna de nouveau. Cette fois, c'était elle. Elle aperçut, dès le seuil, la porte de la chambre ouverte, et le dos du professeur courbé sur la table. Quelques secondes, l'un devant l'autre, ils s'interrogèrent des yeux. Jacques ne soupçonnait guère qu'elle venait lui faire ses adieux, qu'elle repartait par le train de six heures. Elle n'osa rien dire, mais elle eut un léger frisson ; ses paupières battirent, elle leva son doigt malade jusqu'à la bouche, puis, de tout près, comme si déjà le train l'emportait pour toujours, elle lui jeta un baiser bref, et s'enfuit.

Le répétiteur reprit la phrase interrompue : – « *purpurarum usus* équivaut à *purpura quâ utuntur*. Sentez-vous la nuance ? » Jacques souriait, comme s'il eût senti la nuance. Il songeait que Lisbeth allait lui revenir tout à l'heure ; il revoyait, dans l'ombre du vestibule, son visage sous le voile levé, et ce baiser qu'elle avait comme arraché de ses lèvres pour lui, avec son doigt enveloppé de linge.

– « Continuez », dit le professeur⁴⁴.

⁴⁴ *Le Pénitencier*, OC, I, p. 813.

II. Les Rêves de Charles Chevry

Martin du Gard n'en a pas fini avec le thème de la masturbation. Lorsqu'au printemps 41 il évoque « dix projets falots » sur lesquels il a travaillé avant de trouver l'ébauche du *Lieutenant-colonel de Maumort*, c'est encore autour de la « matière sexuelle » que tourne son imagination romanesque. Un de ces projets est en effet celui qu'il échafaude lors du long séjour à la Martinique qu'il effectue en compagnie de sa femme de mars à novembre 1939. Pour ce récit, auquel il pensait donner le titre de « La Confidence trop précise », « La Confession trop précise » ou encore « La Confession non sollicitée », voire « Confession de Tantale », Martin du Gard songe à une trame narrative identique à *La Confidence africaine*, court récit écrit en 1930 : il présenterait, en tant qu'écrivain, un document reçu récemment et dont l'intérêt certain le conduirait à le publier. voire le forcerait, tout en se dédouanant de la lourde responsabilité d'auteur.

Le projet de recueillir un témoignage

L'intrigue, circonscrite à un personnage et à un lieu, est assez simple. La première partie introduit le personnage d'un ancien condisciple de seconde au lycée Janson de Sully, Charles Chevry. Martin du Gard souhaite renforcer l'« effet de réel » et imagine de mentionner une nombreuse correspondance suivant la réception du prix Nobel à l'automne 1937. Parmi ces lettres, l'une serait envoyée de la Guadeloupe par Chevry, qui se rappellerait au souvenir de l'auteur. « Ce nom évoquait pour moi une image nette » écrit Martin du Gard dans son projet d'introduction, celle d'un potache « de tempérament

mou, physiquement gras et pâlot. » La caractérisation physique est importante : Martin du Gard dans ses notes souligne en rouge la mention « *Type de Bacchus jeune. Tissu adipeux envahissant. Infantile* » et s'attarde dans son esquisse sur la peau du personnage : « Une peau trop blanche, et molle, une peau d'une *nudité* presque gênante, évoquant l'idée d'une partie du corps découverte par surprise et qui devrait être cachée. » Il a donc, dès l'esquisse de la nouvelle, l'idée de caractériser son personnage comme onaniste, ce que dénote également la « petite écriture restée enfantine » de la lettre, la même écriture on le devine que celle de Jean Wehrlé ou de Jacques Thibault.

Martin du Gard sourirait avec indulgence à la remémoration de ces souvenirs, mais n'en serait pas très fier. Il se rappellerait qu'il corrigeait la versification et la syntaxe des poésies de son camarade de lycée, qui aurait eu pour « particularité marquante : un don poétique indiscutable, mais entièrement tourné vers l'érotisme. Fait rare chez un gamin de 15 ans ½. Écrivant des poèmes qui étaient à la fois effrontément licencieux, et d'assez belle tenue poétique. » Cette première lettre adressée par son ancien condisciple retracerait de façon sommaire sa vie depuis le collège. Issu d'une vieille famille de colons, il serait revenu de la métropole avec des ambitions littéraires qui auraient été vaincues par la mollesse du climat et la fortune familiale laissée par son père veuf. Il aurait fondé un journal, se serait ruiné dans cette affaire, et pour finir aurait acheté une simple exploitation d'à peine quelques hectares. Chevry parlerait de sa « vie solitaire et passionnée », mais n'offrirait aucun détail sur sa vie privée (Martin du Gard note qu'il le supposerait célibataire).

Deux ans plus tard, l'écrivain recevrait une seconde lettre dans laquelle Chevry annoncerait qu'il serait atteint de maladie depuis plusieurs mois et qu'il serait condamné.

La lettre porterait sur un texte de Chevry écrit pendant l'intervalle : « Après une première opération, pendant les dix mois de répit qui m'ont été donnés, j'ai écrit une sorte de confession, intime, d'un ordre assez particulier¹, qui intéresse peut-être le romancier que vous êtes. Dois-je détruire ça avant de mourir ? Ou bien voulez-vous que je vous l'envoie ? » Le manuscrit parviendrait finalement au romancier. Dans une première version, le paquet aurait déjà été préparé avec l'adresse de Martin du Gard et serait envoyé par la femme de Chevry qui y joindrait une lettre. Dans une variante notée sur un autre feuillet, le paquet serait envoyé par un notaire ou un médecin de Basse Terre à l'insu de la femme de Chevry. Dans l'une comme l'autre version, c'est à ce moment que Martin du Gard apprendrait l'existence d'une épouse. Deux à trois semaines plus tard, l'écrivain prendrait connaissance du manuscrit en le feuilletant distraitemment dans le train. Il serait troublé dès la première page :

Et tout à coup je me suis rappelé cette originalité dont Chevry faisait preuve dès le collège, ce don des évocations érotiques. « Confession intime » m'avait-il dit. En effet ! C'était tout simplement la confession d'une vie sexuelle et d'une franchise, d'une liberté, qui me semblait inégalée.

L'idée d'une publication germerait immédiatement dans la tête du romancier, qui souhaiterait pour cet effet rencontrer la veuve de Chevry et rassembler une documentation sur les Antilles. Devant le caractère scabreux de certains passages de cette confession, le romancier serait contraint de procéder à des coupes par crainte de poursuites judiciaires.

¹ La précision suivante a été biffée avec la mention « non » : « une confession de ma vie sexuelle pour dire la chose en bref » (Ms, f^o 4).

Une vie d'érotomane

La seconde partie laisserait la parole à Chevry avec « 100 à 50 pages de ce manuscrit ». Martin du Gard veut composer la vie « réelle », soutenue par une chronologie minutieuse, et la vie « irréaliste », pleine d'invéraisemblances et comportant de longues scènes qu'il qualifie de scabreuses. Le manuscrit fictif se développe suivant une trame autobiographique, qui doit être mal faite et peu compréhensible, et dans laquelle les scènes érotiques sont insérées comme des nouvelles.

Le romancier reprendrait la parole dans la troisième partie en évoquant un projet romanesque imaginé à partir de la seconde partie.

[...] dire :

Mon arrière-pensée, en venant à la Guadeloupe, était de faire assez ample connaissance avec le pays, les indigènes, les mœurs pour créer un roman qui serait inspiré de la vie de Chevry.

Je rêvais d'un récit assez sombre, assez pervers, assez infernal. La vie d'un érotomane, surexcité par le climat tropical et toutes les facilités du pays, isolé dans une sorte de domaine agricole avec ses passions. Un livre qui serait *Les Hauts de Hurlevent* dans un cadre torride et colonial.

Le romancier commencerait son enquête documentaire. Il s'installerait à proximité du domaine et rencontrerait la femme de Chevry. Mais rapidement, il se montrerait surpris par un décalage entre son enquête et le récit de Chevry : les différents éléments portés à la connaissance du romancier, sans que cela constitue nécessairement une contradiction flagrante, s'agenceraient mal entre eux. Certes, les modèles de Chevry seraient faciles à identifier, ainsi le modèle de la prostituée qui se révélerait être une bonne sœur dans la réalité. Mais « rien de ce que racontait Chevry ne coïncidait avec l'histoire réelle de sa

vie, comme le revers d'une médaille ». Martin du Gard pourrait alors conclure son enquête :

Ce que j'avais en ma possession, c'était donc, non le journal d'une vie réelle, mais, (document bien plus curieux) le journal sincère, authentique d'une vie sexuelle entièrement rêvée.

Je conclus que j'ai là le journal des rêves d'un onaniste. Un érotomane, trop faible, trop timide pour agir, et dont toute la vie sexuelle se passe à imaginer dans la solitude. Don magique et merveilleux, talisman de sorciers. Toutes les jouissances possibles, faciles, sans obstacle.

Telle aurait été la vie de Chevry, érotomane auquel aurait été accordée « toute une vie sexuelle *en imagination* », et qui aurait vécu « les pires lubricités en rêve ». Martin du Gard imagine d'autres titres que ceux de « confession » ou de « confidence », comme « La face et l'envers » ou « Une vie rêvée ». Cette « vie rêvée » rappelle le projet de « Double vie » que Martin du Gard avait noté en septembre 1918². Le synopsis est le suivant : un artiste français, d'un type très correct, assez dilettante, publie tout ce qu'il fait, c'est-à-dire sa « vie puissante et laide », ses idées et ses désirs en Russie — c'est un ami qui assure la traduction. L'ouvrage, célèbre en Russie, est comparé aux *Confessions* de Rousseau. On voit que le thème n'est pas nouveau : l'exotisme louche a changé et s'est transporté de la Russie aux Antilles mais il reste toujours cette idée du livre ou du cahier publié par un autre.

Un récit à clés

² *Journal*, I, p. 974.

Martin du Gard ne peut cependant s'empêcher de compliquer son intrigue antillaise. À la fin du livre, après que le romancier serait retourné en France, le médecin de Chevre lui révélerait l'impuissance de ce dernier. Martin du Gard admettrait le fait, tout en soulignant que l'impuissance n'invalide pas la thèse de l'onanisme. Il émettrait également l'hypothèse de l'homosexuel refoulé comme explication et clé du personnage³. Ce dénouement hypothétique reprend en les mêlant les caractéristiques de ce fameux « mal du siècle » qui atteint le héros romantique faible et délicat, sombre et mystérieux, emporté et irritable. La littérature n'a pas pu aborder ces questions de manière frontale, et a joué le plus souvent avec des codes devenus ambigus. Comment décider quel est le problème quand un personnage est caractérisé par des notations allusives, pour lesquelles l'onanisme, l'impuissance ou l'homosexualité peuvent fournir une explication ? Il faut ainsi prendre connaissance de la fameuse lettre de Stendhal à Mérimée raillant l'impuissance de son personnage pour éclairer *Armance*, sans que cela invalide nécessairement une autre interprétation.

On ne saurait dire que le projet de Martin du Gard montre une avancée significative en termes de liberté avec le sujet : l'explication morale — tout n'est que le fruit d'une imagination — élude le caractère scandaleux du récit. Certes, et c'est l'avantage de cette fiction du manuscrit reçu, le romancier ne juge pas son personnage et laisse à d'autres le soin de le caractériser de « vicieux » ou de « malade » :

Finir en évoquant le martyr de Chevre qui peut, aux yeux de certains, passer pour un vicieux, aux yeux de certains autres, pour un malade, mais qui, pour l'auteur du livre — et

³ « Je me demande même si ce n'était pas un de ces homosexuels qui s'ignorent et qui sont si nombreux, spécialement parmi ceux qui affichent une indignation irritée, une répulsion (sincère) et excessive contre l'homosexualité. »

pour le lecteur — doit surtout être un malheureux damné, condamné à évoquer seulement par l'imagination ce que son tempérament lui refuse à satisfaire.

Mais il en pointe cependant l'insuffisance, le caractère infantile, serait-on tenté de dire (c'est ce qu'indiquent les descriptions d'un corps adipeux), de celui qui n'a de satisfaction et de plaisir que dans l'imagination. D'une certaine façon, les clés sont données dans un ordre apparemment interchangeable qui les brouille, et elles ne semblent destinées qu'à mieux comprendre un cas pathologique qui souffre un « martyr ». Le glissement du thème de la masturbation à celui de l'impuissance ou du refoulement sexuel : il relègue l'imagination en seconde position, compensant les manquements du réel. Même si Martin du Gard imagine reprendre la main *in fine*, en se plaçant comme conteur et en se distinguant du moraliste⁴, le projet n'est pas de se poser comme l'auteur du récit, et donc des fantasmes. L'écart entre les fantasmes de Chevre et leur réalité ne peut du reste probablement être mesuré qu'à partir d'une position morale, qui inmanquablement condamne le fantasme à partir de son manque, de sa non-réalisation. La seule manière d'éviter l'écueil du jugement moral est d'aller dans le sens du fantasme et de reconnaître son autorité, ce qui consisterait pour Martin du Gard à signer le récit en son nom propre. Geste probablement impossible.

Le dossier vide

⁴ « Conclusion

Et je finirais par :

Je comparais les 2 histoires, et je ne pouvais m'empêcher de me dire qu'il était bien malheureux pour lui, pour la bonne, pour la fille de la bonne, que la véritable histoire ne soit pas l'histoire immorale. Mais ce n'est pas une conclusion de cet ordre que je veux tirer de cette curieuse affaire. Ceci regarde les moralistes, et je ne suis qu'un conteur. »

Martin du Gard pouvait-il mener à bien un tel projet ? La question ne surgit pas de manière fortuite, car elle recoupera le problème de l'inachèvement du *Lieutenant-colonel de Maumort*. 1939, l'année de la découverte des Antilles, marque la clôture du cycle des *Thibault* et le parachèvement de son œuvre. « J'éprouve une vive satisfaction [...], non pas tant à en avoir fini des *Thibault*, que de savoir *Les Thibault* finis⁵... », écrit-il en juin. C'est en effet aux Antilles qu'il porte les dernières corrections de l'*Épilogue*, l'ultime volume de sa grande fresque romanesque. Un vent de liberté souffle qu'il ressent sous la forme d'un « essor merveilleux, le dernier sans doute, de ma vie ». C'est pourquoi Martin du Gard souhaite prolonger son séjour à la Martinique, surtout que les nouvelles provenant d'Europe s'assombrissent au fur et à mesure que les menaces de guerre se précisent. Il est réticent à l'idée d'un retour, malgré les pressions de sa femme qui souhaite abréger le séjour et regagner la métropole. « [...] vis-à-vis de moi-même, je sens que c'est un véritable crime de ne pas épuiser jusqu'au bout le bénéfice prodigieux de ce renouvellement. À l'âge que j'ai, à cette époque de ma vie, où *Les Thibault* sont finis, où je dois, ou bien me mettre en veillesse et attendre la fin, ou bien me recréer des forces neuves, laisser se former de nouveaux projets d'avenir⁶. »

Inspiration, envie de donner un nouveau tour à sa carrière littéraire, éloignement de Paris, les conditions de son séjour à la Martinique semblent réunies pour porter un nouveau projet. Martin du Gard ne songe d'abord à aucun projet particulier, alors qu'il vient d'expédier son manuscrit début juin, mais bientôt sent que le spectacle qu'offre l'île va permettre un renouvellement en profondeur et recréer « une sorte de jeunesse d'esprit,

⁵ Lettre à Marcel Martin du Gard, 18 juin 1939 (*Journal*, III, p. 250).

⁶ 22 juin 1939 (*ibid.*, p. 253).

un état qu'[il n'a] pas connu depuis des années, celui qu'on a quand on est au début de sa carrière, inconnu, libre de s'élaner dans toutes les directions, de suivre uniquement ses sollicitations naturelles⁷ ». Et c'est un Martin du Gard très lyrique qui s'enthousiasme au point de mentionner de façon assez surprenante Rimbaud ou Gauguin :

[...] J'hésite entre vingt, mais surtout entre deux projets de travail. Le climat, loin de m'amollir, me met en euphorie, et je n'ai jamais eu tant envie de travailler... [...] Ici, l'écrivain est rigoureusement seul avec lui-même, avec sa destinée d'homme, et sa destinée d'écrivain. Une œuvre faite dans ces conditions serait plus authentique qu'une autre, libérée des influences étrangères, libérée de cette influence perfide, insidieuse, quasi indiscernable, qui vient, non seulement des « amis », mais ces fameuses et dangereuses « idées qui sont dans l'air... »

Ici l'air est pur et vide de ces idées. Tout ce qu'on secrète vient vraiment de soi.

Rimbaud..., Gauguin, etc⁸.

Pourtant, le projet de « La Confession trop précise » ne sera pas développé. Difficile exercice que celui de se substituer à l'auteur et de s'interroger sur les raisons d'un tel abandon. Mais nécessaire pour mieux comprendre le statut d'« inachèvement » de l'opus magnum, *Le Lieutenant-colonel de Maumort*.

Les vingt et un feuillets de papier pelure datés du 17 septembre 1939 ébauchent une intrigue dont on a pu mesurer la simplicité, et les quelques variantes possibles imaginées par Martin du Gard ne modifient pas profondément les conditions de présentation du récit central. Ni la première partie, qui serait une introduction relatant les circonstances dans lesquelles Roger Martin du Gard prendrait connaissance du manuscrit, ni la troisième

⁷ 6 juin 1939 (*ibid.*, p. 247).

⁸ Lettre à Jean Schlumberger, 4 août 1939 (*ibid.*, p. 265).

partie, l'enquête et le séjour du romancier aux Antilles, ne semblent présenter de difficulté. Il y a déjà des brouillons de lettres du personnage s'adressant à son ancien condisciple devenu romancier célèbre. Et, en ce qui concerne la description des Antilles, Martin du Gard a le « motif » sous les yeux : il est enthousiaste et prolix, comme l'attestent les longs passages dans son journal ou sa correspondance. C'est que, peut-être, le cœur du récit est plus problématique. Les écrits de Chevry sont essentiels : ils commandent les deux autres parties qui n'ont guère d'intérêt sans cela. La première partie ne s'apparente jamais qu'à un procédé classique destiné à masquer le véritable auteur du texte et susciter l'intérêt d'un lecteur peu dupe ; la troisième partie, l'enquête sur le terrain de la réalité, ne prend sa valeur que par rapport à ce qu'elle peut révéler sur la véracité du récit de Chevry. Or, et c'est ce qui est très frappant dans les manuscrits de la « Confession trop précise », la seconde partie est celle qui manque. Martin du Gard a bien l'idée d'un ton onirique, mais il cale cependant sur le fantasme érotique. Les chemises dans lesquelles glisser ces rêves ont été préparées, le titre a même été inscrit dessus :

rêves érotiques de Chevry

Divers épisodes à placer

mais les dossiers sont restés vides. Martin du Gard s'est montré incapable d'ébaucher un seul de ces rêves, quoiqu'il ait trouvé un moyen de les annoncer :

Dans le récit de Chevry, répéter *plusieurs fois*, comme une chose naturelle, venu très spontanément sous sa plume : « *Le soir, au lit*, j'y repensai [biffé : rêvai] longtemps *sous le drap...* »

Si l'on tient l'hypothèse que ce dossier de travail conservé par Martin du Gard est complet et reflète bien l'état du travail au moment de son arrêt, l'absence de ces récits

érotiques peut appeler une question toute simple : pourquoi l'écrivain n'a-t-il pas simplement commencé son travail par là ? Car Martin du Gard, fidèle à sa formule littéraire, se soucie d'imaginer une vie réelle de Chevre afin de faire exister son personnage, puis d'en extraire du matériel romanesque. Alors que l'artifice de la présentation qu'il a à l'esprit consisterait à annoncer que l'on a caviardé le texte de Chevre afin d'échapper à la censure, il considère néanmoins qu'il lui faut écrire le journal en entier avant d'en extraire certaines parties, c'est-à-dire faire comme si le récit existait réellement et donner une vie indépendante au personnage. Il se conforme au procédé littéraire qu'il détaillera longuement dans une lettre écrite au jeune écrivain Jean Morand en mai 1943 :

Le secret du romancier, c'est cette *vision intérieure*. Voir la scène comme si l'on était au spectacle. Voir le décor, les personnages, leurs gestes, entendre leurs paroles, deviner leurs pensées, avec assez d'intensité pour n'avoir plus qu'à noter ce qu'on voit, ce qu'on entend. Pour atteindre cette intensité, il faut évidemment une certaine qualité d'imagination qui fait partie des dons d'un romancier-né ; mais il faut aussi (selon moi) *se représenter la scène assez longtemps pour qu'elle se grave en nous comme un souvenir réel*⁹.

Telle est sa méthode et son rapport à l'invention : pour permettre à son imagination d'atteindre l'intensité d'un souvenir, Martin du Gard a besoin de ce qu'il appelle la « collaboration du temps ». La première étape consiste à noter rapidement tout ce qui vient à l'esprit de l'écrivain : cette étape de brouillon permet de fixer la scène, avant de passer à une suivante. La seconde étape intervient plusieurs mois après, voire un an : la scène a acquis pendant ce long intervalle la consistance d'un souvenir réel, elle se

⁹ *Ibid.*, p. 574.

rappelle comme un souvenir de jeunesse, personnel, auquel il ne convient plus que de donner une forme propre. Pour Martin du Gard, il n'y a plus alors que « la mémoire et l'intelligence qui travaillent ».

Le rêve de *Confidence africaine*

Mais ce que Roger Martin du Gard qualifie de « fétichisme de l'exactitude » dans ses *Souvenirs autobiographiques et littéraires* s'arrête aux portes du fantasme érotique. On ne voit pas pourquoi le fantasme ou le rêve littéraires ne pourraient pas se travailler de la même manière ; d'ailleurs cette méthode qui consiste à laisser le souvenir flotter dans la mémoire puis le rappeler pourrait, au moment de prendre la plume au nom d'un autre, se révéler une préparation tout à fait adéquate à l'écriture d'une image onirique ou fantasmatique. Pourquoi caler ici, alors que Martin du Gard a manifesté son intérêt général pour le travail du rêve et que, plus précisément, il a tiré un récit d'un de ses rêves ? Ainsi, au printemps 1942, une longue note déplorera « le gaspillage d'imagination, la nuit, pendant le sommeil » en comparant « l'extraordinaire invention », « le perpétuel renouvellement de l'affabulation », la « débauche d'imagination » et les difficultés du romancier pour obtenir quelque invention de son imagination pendant la journée de travail¹⁰. Une seule exception à cette dilapidation nocturne : la *Confidence africaine*, écrite en 1930, à laquelle la « Confidence » projetée en 1939 fait écho par la forme comme par le contenu à forte teneur sexuelle. Martin du Gard note en juillet 1941 :

¹⁰ Nice, 14 mars 1942 (*ibid.*, p. 473). Martin du Gard analyse le dédoublement du moi dans le rêve, entre un moi présent au rêve et un moi plus logique, qui assiste à la scène et fournit des explications successives. C'est ce moi qui donne ainsi un passé aux personnages du rêve, au fur et à mesure que les besoins apparaissent pour maintenir une cohérence au rêve.

Je rêve toutes les nuits, et toute la nuit : à quelque moment que je m'éveille, c'est d'un rêve que je sors. Mon regret est d'avoir le plus grand mal à me souvenir de mes rêves ; car je sais, par ceux dont je me suis souvenu, combien ils sont actifs, nourris, colorés, peuplés, farcis de détails psychologiques curieux et très précis, de circonstances particulières, compliquées, rebondissantes, inattendues, mais très peu incohérentes. Ils sont comme des récits de Tchekhov, pleins d'imagination, de vie, et *bien composés*. Ils me seraient d'une ressource inappréciable pour mon travail. Malheureusement, il ne m'est arrivé qu'une fois dans ma vie d'utiliser un rêve : pour la *Confidence africaine*, qui n'est guère qu'une mise en œuvre d'un rêve extrêmement précis, situé, et dont je n'ai pu retrouver l'origine dans mes propres souvenirs. Étrange mystère¹¹.

Plus précisément, le rêve qui a engendré la *Confidence africaine* correspond au cœur du récit, comme il le rappelle à l'éditeur Richard Heyd en 1946. Il raconte le caractère soudain de l'inspiration qui l'a saisi pour cette nouvelle :

C'est le seul des ouvrages qui ne soit pas le fruit d'une lente et laborieuse gestation. J'étais au Tertre [sa maison du Perche], malade, fiévreux, condamné au lit par une menace de phlébite. Au milieu d'un après-midi, je me suis assoupi un bref instant, et *j'ai rêvé*. Ce rêve, je n'ai eu qu'à l'écrire : c'est la *Confidence africaine*. Je n'ai rien inventé : Leandro, Amalia, et cette ville du Nord africain, et l'étrange immeuble qu'ils habitent, m'ont été entièrement « donnés » : ils s'imposaient à moi, dans le moindre détail. Et pourtant, je ne retrouve rien, absolument rien, dans ma vie qui puisse expliquer ce rêve. Mystère du subconscient !

(Quand je dis n'avoir rien inventé, ce n'est pas tout à fait exact. J'ai inventé, après coup, le jeune Michele, et la fabulation de la traversée¹².)

¹¹ Évian, 23 juillet 1941 (*ibid.*, p. 423-424).

¹² Lettre à Richard Heyd [octobre 1946] (*Correspondance générale*, IX).

L'invention romanesque ici, si l'on suit Martin du Gard, est cantonnée au récit liminaire qui met le romancier en présence des protagonistes et à la mise en scène de la confession. La première partie de la *Confidence africaine* raconte comment Martin du Gard rencontre dans un sanatorium le jeune Michele Luzzati et son oncle Leandro Barbazano. Michele, tuberculeux, meurt rapidement. Quelques années plus tard, Martin du Gard, qui est resté en contact avec Leandro Barbazano se rend dans une ville d'Afrique du Nord où ce dernier tient une librairie avec sa sœur et son beau-frère. La seconde partie est constituée par le récit que livre Leandro à Martin du Gard lors de la traversée de retour en France. Il raconte sa jeunesse, sa liaison avec sa sœur, et l'enfant qu'ils ont eu ensemble : Leandro est le père de Michele¹³. Martin du Gard a certes besoin de cet encadrement pour apposer le sceau de la réalité sur sa nouvelle, mais ce faisant parasite le récit. L'ajout du fils malade et la culpabilité qui en résulte paraissent très artificiels, Leandro évoquant lui-même la question de la consanguinité sans qu'il lui porte une véritable attention¹⁴. D'autre part, c'est Leandro qui, en racontant les années de bonheur incestueux, prend à son compte la subjectivité du récit. Dans les deux

¹³ *Confidence africaine* est le lointain parent d'un projet de jeunesse, *La Méprise*, où deux « âmes sœurs » se rencontrent. Dans *Confidence*, l'inceste est consommé, avec joie, bien qu'il se conclue par la mort de l'enfant débile — ce qui vaudra à Roger Martin du Gard les objections d'André Gide et de Dorothy Bussy. Le thème de l'inceste est fréquent chez Martin du Gard, ainsi dans le projet de film intitulé « Frère et sœur » (cf. *Journal*, II, p. 795) ou bien évidemment le quatrième volume des *Thibault*, *La Sorellina*. On notera que chez Martin du Gard les sujets tabous sont souvent voisins, se superposent ou se remplacent, et l'homosexualité n'est jamais bien loin de l'inceste. Ainsi le même vocabulaire est employé : « ça peut arriver » « ces choses-là », dans la *Confidence* comme dans sa pièce *Le Taciturne*. Renée Fainas-Wehrmann effectue d'ailleurs un rapprochement entre les deux histoires de « Frère et sœur » (1929-30) et du « Relais fleuri » (1940-41) en constatant un « grand changement [...] digne d'intérêt : l'inceste est liquidé et remplacé par l'homosexualité », (« «Frère et sœur» de Roger Martin du Gard », *Cahiers Roger Martin du Gard n° 4, Inédits et nouvelles recherches*, Gallimard 1994).

¹⁴ D'une certaine manière, par le jeu des prénoms, des lieux (Michel et le l'Afrique du Nord), du thème de la tuberculose, la *Confidence africaine* peut apparaître comme l'envers de *l'Immoraliste*.

« Confidences », Martin du Gard abuse du même appareil compliqué afin d'une certaine manière mettre à distance et ne pas signer en propre son imagination. Néanmoins, alors que dans la *Confidence africaine* comme dans le dossier de la « Confession trop précise », ces parties enchâssant et jugulant le caractère érotique que peut revêtir la nouvelle sont présentes, c'est le cœur du récit qui brille par sa totale absence du projet de 1939. Comme si le romancier se méfiait par avance d'une certaine partie de son imaginaire, avant même de le travailler sur le plan littéraire.

La peur de l'obscénité

Cette prudence se retrouve dans la question stylistique. Quel ton adopter pour les écrits de Chevry ? Martin du Gard porte en note qu'il lui faut relire *L'Adolescent*, référence importante si on se rappelle que c'est plutôt l'influence de Tolstoï qu'il revendique habituellement, et qu'il oppose le plus souvent de façon négative Dostoïevski à Tolstoï. Sa réflexion le porte à l'idée de pasticher un style précieux marquant une rupture formelle :

J'éviterais le ton pornographique si Chevry, « fin lettré », un peu précieux, s'était appliqué à pasticher le XVIII^e siècle, et parlait de ses aventures comme Restif.

Avantage aussi, parce que cela ferait du récit de Chevry un morceau d'un autre ton, très différent du reste.

Le ton recherché aurait probablement pour effet de dévaloriser les récits de Chevry, de souligner leur caractère irréel, tout en attestant que ni le Martin du Gard de la fiction ni le vrai Martin du Gard ne peuvent en être l'auteur. Mais avant d'imaginer quel aurait pu être l'effet de ce style dans le projet final, on peut se demander si la pensée de la forme ne

précède pas ici l'écriture du fantasme, comme pour en conjurer le côté intime. Cette identité du « je » de l'écrivain et de son personnage est escamotée d'emblée par un tour de passe-passe littéraire. Mais le prix à payer pour éviter ce danger semble trop grand : comment imaginer une nouvelle centrée sur les fantasmes de son personnage principal et que ce dernier prenne des pincettes pour en parler ? Personnage d'une autre époque, littérature datée. On comprend l'abandon de la « Confession trop précise ».

À défaut du moindre fragment de rêve, il y a en revanche quelques ébauches de souvenirs que Martin du Gard avait commencé de travailler. Sous l'intitulé « 1930 Aventure avec Edgard » se glisse une ébauche écrite à Fleury-sous-Conti datant du 4 juillet 1916. Cette « scène de la baignoire » décrit une scène de nudité retravaillée plusieurs fois dont les protagonistes sont Gustave (biffé pour devenir Bernard) et Édouard. Un autre feuillet de la même époque, titré « route de Poix », tourne autour de l'inceste entre Gustave (à nouveau barré en Bernard) et sa fille. L'idée de Martin du Gard est ici de camper l'aventure uniquement dans l'imagination de Chevry, de lui faire commettre l'inceste en pensée et de parsemer cette aventure imaginaire d'épisodes réels. Enfin, on note la présence sur un autre feuillet d'une scène de baignade destinée à précéder la scène du bain. Il s'agit d'une scène majeure chez Martin du Gard, que l'on retrouvera à peu près décrite dans les mêmes termes dans *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, et, une fois encore, sous la plume d'un autre¹⁵.

Rêver aux Antilles

¹⁵ Il s'agit du récit « La Noyade » fait par Xavier de Balcourt et présenté par Maumort (*Le Lieutenant-colonel de Maumort*, pp. 423-491). Martin du Gard ne peut s'empêcher de faire préciser par son personnage que le brouillon écrit par Balcourt « contenait quelques poèmes érotiques, et que je me suis permis de détruire sans scrupule, car ils étaient plus révélateurs que réussis » (*ibid.* p. 422).

On peut également s'attarder sur la vision affolée des Antilles et de sa « race admirable » qu'offre Martin du Gard¹⁶. Par habitude, alors qu'il n'a pas encore de projet précis et travaille à l'*Épilogue*, il prend des notes dans son carnet sur ce qui l'entoure, son habitation, le paysage, ou encore des détails très précis sur la végétation. La part la plus importante est dévolue d'emblée à des descriptions physiques chargées d'une forte teneur sexuelle — d'une certaine manière le propre d'un imaginaire colonial encore prévalent¹⁷. Martin du Gard écrit ainsi à propos d'« une race d'une beauté qui [le] touche très particulièrement » que « les corps sont extraordinaires d'élégance, de finesse, de souplesse cambrée, d'aisance dans la démarche. Les filles ont parfois un air de sauvageonne ; on les sent nues sous leurs robes parisiennes, moulées sur leurs membres, et elles vont, bellement impudiques, les seins enroués, les fesses balancées au rythme de la marche [...] » Il enchaîne sur les garçons, à la « beauté athlétique » et à la « lourde virilité qu'ils ne dissimulent pas¹⁸ ». L'écrivain semble médusé par l'absence de gêne, par la manière simple dont la population satisfait ses besoins corporels ou se nettoie dans les rivières. Très rapidement, Martin du Gard se fait une opinion sur la « sexualité martiniquaise ». Une longue note, moins de deux semaines après son arrivée, en témoigne : « Il y aurait beaucoup à dire déjà du peu que je comprends à la sexualité martiniquaise. » On peut lire le stéréotype d'une société pure, non touchée par les vices

¹⁶ Dans une lettre à sa fille écrite dès l'arrivée des Martin du Gard à Fort-de-France, le 27 mars 1939, il commence à décrire le pays et ses habitants. Il a déjà vu des scènes de baignade (*Journal*, III, p. 219).

¹⁷ L'impression de voyeurisme que l'on peut avoir doit être tempérée ; car l'observation des bas-fonds s'inscrit facilement dans les rapports entre colons ou Européens et indigènes. Par exemple, les notes de voyages de Martin du Gard pendant la croisière effectuée avec sa femme à la fin de l'été racontent l'excursion faite avec deux autres voyageurs dans le Barrio chino de la ville colombienne de Baranquilla. Ils se font ouvrir sans aucun scrupule une maison dont on leur dit qu'elle est habitée par des homosexuels, paient pour visiter une chambre, et demandent à prendre des photos nues de deux garçons (*cf. ibid.*, p. 272).

¹⁸ 28 mars 1939 (*ibid.*, p. 221).

de la civilisation¹⁹. À lire les notes de Martin du Gard, on croit volontiers qu'il s'agit de copulation animale : « Ils s'accouplent sans complications, en se jouant, par besoin physique, et n'y pensent plus, jusqu'à la prochaine fois. Ils n'ont aucune perversité, aucune curiosité malsaine²⁰. » De même, la défécation se fait-elle sans aucune gêne, et le romancier reviendra sur le temps que passent les « indigènes » à la tâche, « poussant comme des chiens constipés²¹ ». La pudeur semble limitée au geste de se cacher le sexe : Martin du Gard a retrouvé un Eden perdu dans lequel « l'impudicité » est tenue pour un péché mais où le coït « naturel », sans attouchements ou curiosités impudiques, n'est qu'une peccadille. Il peut alors conclure :

En somme, ils en sont restés, comme leur végétation, au stade du paradis terrestre, avant la révélation du vice. « Ici, on fait l'amour très vite et très mal », m'avouait un homme de couleur, qui était venu en France dans l'aviation, et auquel les Bordelaises avaient enseigné des distractions que ses rapports avec les filles de l'île ne lui avaient pas permis de seulement soupçonner²².

Mais l'apparent détachement de l'observateur des mœurs masque à peine la fascination fantasmagique pour le sexe masculin. Or cette ambivalence clive en particulier le thème de la masturbation. Lorsque Martin du Gard décrit la scène suivante de baignade entre deux garçons, il peut le faire sous l'apparence d'une note quasiment ethnographique :

J'ai constaté moi-même, par certaines scènes surprises à la jumelle, ou en regardant les jeux et les baignades du bord de la mer, une sorte d'innocence et d'ingénuité dans le domaine

¹⁹ On notera que dans *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, c'est la figure de la femme antillaise qui initie et fait accéder à la sexualité « pleine », marquant ainsi le passage à l'âge adulte. Le roman en a alors fini avec la masturbation.

²⁰ *Journal*, III, p. 228.

²¹ 10 juillet 1939 (*ibid.*, p. 256).

²² *Ibid.*, p. 229.

sexuel. Des garçons qui se savonnent l'un l'autre, et assez... intimement, sans paraître y voir de mal. D'autres qui se montrent en riant leur sexe, font entre eux des comparaisons, rient, et pensent à autre chose. J'ai même vu des érections qui ont l'air d'amuser la galerie, suivies parfois même d'un commencement de masturbation ; tout cela en riant, en jouant, et avec la parfaite innocence de jeunes animaux. Cela se terminait pas un plongeon en mer, ou une petite scène de boxe, ou une discussion à propos d'un bateau, d'une rame, et personne, visiblement, n'y attachait la moindre perversité²³.

On sait déjà que le thème de la baignade n'est pas anodin sous sa plume : c'est une scène de voyeurisme originaire. L'utilisation même de jumelles pour voler ces différentes scènes marque la position spécifique du voyeur. De plus, ces observations témoignent d'une obsession fantasmatique qui se retrouve à quelques lignes d'intervalle entre les « sexes volumineux » des « hommes de couleur qui sont mieux... outillés, à beaucoup près, et presque sans exceptions » et le « sceptre royal dont la brûlante et voluptueuse nature tropicale les a généreusement pourvus²⁴ ». L'intérêt n'est pas de noter ici les pulsions homosexuelles de Martin du Gard, mais de pointer les ressemblances avec le personnage de Chevre lorsque l'on rapporte celles-ci à l'écriture du fantasme sexuel. Martin du Gard a en effet l'intention d'utiliser pour « La Confession trop précise » le matériel écrit pendant son séjour. Ce sera par exemple le réemploi avec clé des lieux dans lesquels il a résidé, ou encore la description d'activités agricoles. Ainsi, ce fragment placé dans le dossier destiné à contenir le récit de Chevre et les paysages des Antilles :

Travaux agricoles

²³ 7 avril 1939 (*ibid.*, p. 228). On peut noter la description d'une autre scène de baignade le 8 mai (p. 241).

²⁴ *Ibid.*, p. 229.

Des garçons, le torse nu, avec un bout de pantalon déchiré, ou un caleçon mal fermé, désherbent à la houe la terre autour des bananiers.

[...]

Des femmes sont là, nues sous leur robe de toile qui colle à la peau. Des filles mamelues, des croupes rondes et relevées.

Cette description d'ouvriers agricoles est érotisée comme on peut deviner que devrait l'être tout l'environnement tropical du colon. Le récit de Chevry se devait d'être un « hymne aux Antilles », qualifiées de « paradis », de « contrée de féerie ». Et c'est probablement là, dans ce geste tout à fait habituel et naturel à l'écrivain qui consiste à puiser du matériel dans ses carnets pour les resservir dans une œuvre littéraire, que se trahit par avance Martin du Gard. Car il est un petit carnet intitulé « Petite documentation sur la Martinique »²⁵, composé pour l'essentiel de notes lexicales, botaniques, zoologiques ainsi que de réflexions sur l'esclavage. Les développements sur la sexualité sont absents ; ils ne se trouvent que dans le journal. Curieuse omission, car la sexualité occupe une place bien plus importante dans les descriptions mises dans le journal que la flore ou la nourriture par exemple. A-t-il senti que même en changeant d'île, et en travestissant la Martinique en Guadeloupe, il était en effet plus difficile de prendre de la distance avec son personnage quand on le faisait écrire à la première personne ? L'identification, à travers le passage du journal du romancier à celui de son personnage, sera un des problèmes, pensés et réfléchis par Martin du Gard, du projet *Maumort*.

²⁵ BNF, NAF 28190 (XV).

III. S'évader

Pour jeter la lumière sur cette identification de Martin du Gard, on peut passer par un autre projet non abouti, celui de *L'Évadé*. Ce projet d'une nouvelle puisant dans le thème de la disparition et de l'identité d'emprunt n'a jamais dépassé le stade de l'ébauche, comme en témoigne la minceur du dossier des manuscrits de travail avec ses quatorze articles de journaux et trente-huit feuillets. Mais le canevas est travaillé à plusieurs reprises ; l'idée, déjà ancienne, ainsi que l'attestent douze coupures de presse d'une série intitulée « Les Disparitions mystérieuses », s'échelonnant dans le Figaro de décembre 1935 à janvier 1936, et deux autres datant de 1937, sera encore caressée par Martin du Gard pendant plusieurs années. L'écrivain renoncera définitivement à ce sujet en 1943 au profit de *Maumort*¹.

L'identification

Le plus frappant est de découvrir que Martin du Gard nourrit lui-même des désirs de fuite, que ce soit en Amérique ou ailleurs, et donne à tout cela le mot d'« évasion ». La disparition correspond à ce fantasme d'échapper totalement à sa carrière littéraire et aux amis encombrants qui l'accompagnent, mais aussi de s'abstraire des difficultés de la vie familiale. À chaque fois qu'un fait divers ravive l'intérêt de l'écrivain pour le thème, apparaît cette sorte de regret de ne pas être son propre personnage. Ainsi, à propos de l'incendie des Nouvelles Galeries à Marseille le 28 octobre 1938 : le sinistre fut d'une

¹ « Je renonce à mes velléités d'écrire une nouvelle (*L'Évadé*). Au fond, je suis trop accroché à *Maumort* » (Nice 20 juillet 1943, *Journal*, III, p. 588).

ampleur considérable, soixante-treize personnes périrent, laissant pour la plupart des corps calcinés méconnaissables, et prit un fort retentissement politique. Aussi de nombreux articles de presse purent-ils attirer l'attention de l'écrivain. Mais on ne sait plus bien qui peut tirer parti de l'événement. Est-ce l'écrivain pour créer un personnage, ou est-ce déjà le personnage auquel s'identifie immédiatement l'écrivain ?

J'imagine le parti qu'on peut tirer d'un événement comme l'incendie de Marseille, pour disparaître à jamais.

Un premier volume, qui montre la vie du personnage. Vie bloquée. Vie conjugale ? Sans issue. Impossibilité de tout planter là. Et, à la fin du volume, il se trouve dans Marseille, le jour de l'incendie. Le hasard veut qu'il soit sorti pour toute la journée, et qu'il ait une commission pour le magasin de nouveauté. Et qu'il ait de l'argent en poche. L'incendie éclate. Il se sauve à temps. Il aide aux sauvetages. Il ramasse des débris humains informes, en monceaux. Il entend dire autour de lui qu'il y a des centaines de corps impossibles à identifier.

Alors, saisi d'une tentation folle, après avoir d'abord regretté de n'être pas mort dans le sinistre, pour avoir la paix. Fuir... Disparaître... Recommencer sa vie ailleurs, au loin. Tous les croiront mort. Dans le tas des objets retrouvés pour l'identification il jette son trousseau de clés, sa médaille de recrutement, sa bourse de métal, son couteau de poche.

Et il file.

Le 2ème volume raconterait sa vie nouvelle, au loin. Il a fui dans un port de l'ouest, Havre ou Bordeaux sous un faux-nom. A fréquenté des hors la loi, a acheté des faux papiers. S'embauche pour l'Amérique ou ailleurs².

² Dossier « L'Évadé », f° 8.

Les scénarios d'évasion

Les différents scénarios élaborés mettent à nouveau Martin du Gard en scène comme celui qui va recueillir le récit. La guerre fait son entrée : une version évoque ainsi un homme rencontré en Corrèze et qui prétend vivre rue Lecourbe à Paris. Mais sa méconnaissance du nom des rues ou des lignes d'autobus le trahit. Martin du Gard le démasque et « [l'oblige] à des confidences³ » : l'homme révèle son histoire et raconte qu'il a volé les papiers d'un Parisien sans famille mort sous les bombardements à Évreux. Ce personnage possible se trouvait à Marseille lors de l'incendie, mais n'a pu réussir à s'évader cette première fois, soit parce qu'il est reconnu par un sauveteur à la gare ou soit parce qu'il lui manque les papiers nécessaires à sa fuite (une variante lui donne la nationalité belge).

Autre idée pour ce projet : l'histoire d'Henri Lambasse, d'abord né en 1876 et mort en 1917, puis que Martin du Gard fait naître en 1901 et mourir en 1942 dans un Oflag. Cette hésitation sur l'inscription chronologique du personnage est une préoccupation que l'on trouve également pour *Maumort*, avec peut-être en filigrane un questionnement sur ce qui fait la modernité d'un projet littéraire. Martin du Gard a finalement biffé la seconde version et semblait porter son choix sur la première guerre mondiale⁴. Peut-être le romancier ne souhaitait-il plus traiter d'une période qu'il avait abondamment documentée dans *Jean Barois* ou dans *Les Thibault*. *Maumort* va résoudre cette question en créant un conflit, car si Bertrand de Maumort qui naît en 1870, meurt probablement en

³ *Ibid.*, f° 19-20.

⁴ « Prisonnier de l'autre guerre

Un lieutenant, prisonnier avec moi [biffé : à l'Oflag], est mort de dysenterie en août [biffé : 42] 1917: [biffé : Henri Lampasse] [...] » (*ibid.*, f° 13).

1950 (l'état d'inachèvement du roman ne permet pas de décider d'une chronologie certaine) représente un personnage contemporain, il porte néanmoins un regard daté sur la période actuelle. Une des raisons de cette relégation dans un passé plus éloigné est également l'occasion de garantir un effet de réel : la distance dans le temps permet de déclarer morts tous les protagonistes de l'histoire et de faire ainsi accroire l'idée que la publication du journal ne portera préjudice à personne. Et dans cette dernière version, une fois de plus, l'antienne revient : « Je publie ici le cahier d'un camarade », celle du récit d'un autre, de la confidence qu'on présente⁵. Un cahier gris ? Peut-être.

L'extase romaine

La période où Martin du Gard commence à marquer cette piste de travail est contemporaine de deux séjours en Italie effectués à l'hiver et au printemps 1937. C'est un gros temps de marasme conjugal où la vie commune avec sa femme devient impossible, malgré tous les efforts qu'il peut faire. S'il aime moins Florence, chaque séjour à Rome, une fois sa femme repartie, se révèle en revanche un enchantement. On peut pointer les similitudes avec le séjour qu'il fera aux Antilles, en particulier ce sentiment d'avoir fini les *Thibault* avec la parution de *L'Été 1914* l'automne précédent, d'avoir coupé le cordon

⁵ « Il écrivait beaucoup. Je croyais qu'il tenait un journal. [biffé : « En cas de décès, remettre ce cahier à] Il m'a remis son cahier quand il s'est senti perdu, sans explication, ni volonté d'aucune sorte. Je publie ici le cahier d'un camarade, prisonnier avec moi en Westphalie, et qui est mort de dysenterie en août 1917. Il m'avait remis ce cahier avant de mourir. Il y a 25 ans de cela. Il n'avait pas d'enfants. Sa femme est morte l'an dernier. Tous les personnages cités sont morts. Je n'ai plus aucun scrupule à publier ces feuillets, d'autant qu'ai pris la précaution de changer les noms propres et les noms de lieux » (*ibid.*, f° 13).

qui le relie à l'œuvre⁶. Il travaille vaguement sur ses notes pour l'*Épilogue*, mais le cœur n'y est pas vraiment.

Car c'est un moment d'anxiété et de désir de renouvellement, au cours duquel surgit la question du rapport de l'écriture et de la vie. Ce sont peu ou prou les mêmes questions qui se posent sur les bords du Tibre ou sous la montagne Pelée : faut-il rentrer en France ? et pour écrire quoi ? À Rome, Martin du Gard se sent vivre : la prolongation de son séjour en janvier demande « quelques confidences » écrit-il à Jean Schlumberger sans donner plus de détails, sinon que roule l'idée de « vivre sa vie » au lieu « d'écrire celle des autres⁷ ». « J'emporte de Rome le souvenir de six semaines d'exceptionnel bonheur. À mon âge, c'est, foutre, quelque chose. Non ? » écrit-il à Pierre Herbart⁸. Il tempérera cette fièvre romaine par la tiédeur florentine, une ville qui lui semblerait plus propice au travail. Ce sentiment de libération s'accompagne d'une anxiété qui n'est pas étrangère à la pression de l'entourage littéraire, alors qu'il ne se sent porté vers aucun projet⁹. Période intéressante, pendant laquelle Martin du Gard se tient éloigné de tout travail d'écriture,

⁶ « 1936: fin des *Thibault* », note Martin du Gard dans son bilan de l'année (*Journal*, III, p. 3). « Je lis très peu de critiques sur *L'Été 1914* et, à la vérité, je n'y pense guère ! Le cordon est coupé » écrit-il à Marcel Martin du Gard le 17 janvier 1937 (*ibid.*, p. 7). C'est la même métaphore du cordon que l'on retrouve dans une entrée du journal le 6 juin 1939, le lendemain de l'envoi de l'*Épilogue* à la N. R. F. : « *Les Thibault* forment un tout ; existent comme un organisme vivant et complet. Ce à quoi j'ai consacré le meilleur de ma vie se détache enfin de moi comme un enfant viable » (*ibid.*, p. 247).

⁷ Lettre du 1er février 1937, BNF.

⁸ Lettre du 16 mai 1937, BNF. La même formulation se trouve dans une lettre adressée la veille à Marcel de Coppet : « J'emporte de ce séjour le souvenir de six semaines de joie, de liberté, d'insouciance paresse ; un souvenir de bonheur. Et, foutre, à mon âge, ce n'est pas rien » (*Journal*, III, p. 40).

⁹ « Les amis m'écrivent : « Êtes-vous remis au travail ? »

Sans doute le travail exige chez moi une adhésion totale, une absorption de tout l'être, assez exceptionnelle ?

En tout cas, je suis incapable de travailler en ce moment.

Je ne suis plus du tout fatigué. Mais je suis au repos, au point mort. Après avoir tendu trois ans et plus vers un seul but, cet *Été 14*, il faut des semaines, peut-être des mois, pour que les plis s'effacent, et pour que je me sente soulevé par un *élan* vers autre chose. » (Nice, 15 février 1937. *Ibid.*, p. 18)

ou même de lecture. « Je me sens de moins en moins homme de lettres » écrit-il à Coppet en juin, précisant par là qu'il se sent « plus neuf, plus directement en contact avec la vie¹⁰ ». Il va même jusqu'à se comparer à une « vieille fille pieuse » découvrant que « la sainteté du travail », « l'effort quotidien », « le devoir de produire » qui ont gouverné toute sa vie ne seraient que des fantasmes : « J'ai vécu avec cette idée qu'il était coupable, méprisable, voire criminel et bas, de simplement se laisser vivre¹¹. »

Une fois regagné le cabinet de travail normand, l'écrivain revient sur cette « sorte d'extase » qui a duré huit mois. C'est son rapport au réel qui a changé : il évoque son attitude d'avant, où l'observation avait une visée pratique qui se concrétisait sous la forme d'une note destinée à l'œuvre future ; sa manière d'observer des derniers mois était en revanche beaucoup plus passive, le faisant vivre « dans une sorte de bonheur animal ».

Portrait de l'homme de lettres en vache :

[...] Tous ces mois-ci, j'ai regardé le cortège des vivants. Et le chaos de sentiments, d'instincts, de vellétés, de goût, qui sont en moi, exactement comme la vache au pâturage regarde passer le train ; laissant les images et les pensées se fixer sur ma rétine, ou s'inscrire dans mon cerveau, avec un maximum d'inconscience, d'enregistrement passif¹².

Alors que pour l'extérieur, les amis, le milieu littéraire, cette période s'apparente à un repos de l'écrivain surmené, Martin du Gard récuse cette idée. Même s'il ne parvient à définir précisément ce qui lui est arrivé, c'est l'image d'un voyant doué d'une perception

¹⁰ Cette lettre semble le voir délivré, provisoirement, de ce qu'il qualifie d'inquiétude ressortissant à son travail. « L'absence de tout travail, non seulement m'a allégé, mais, si je l'osais, je dirais qu'elle m'a fait... prendre de la hauteur ! » « *J'ai perdu l'inquiétude* », ajoute-t-il. « Je n'ai plus cette perpétuelle « mauvaise conscience » de l'artisan qui se demande s'il a fait sa tâche, et comment. J'accepte d'être oisif. De penser tout seul, hors des livres. » (*ibid.*, p. 46) Cependant, même s'il la distingue de son « inquiétude », il éprouve peu après « une *angoisse* indescriptible et sans cause » (*ibid.*, p. 47)

¹¹ Rome, mai 1937 (*ibid.*, p. 38).

¹² Le Tertre, 21 juillet 1937 (*ibid.*, p. 65).

exacerbée, lui-même « plaque d'une sensibilité vibrante », qui s'impose, et il compare ce qu'il a ressenti à la sorte de clairvoyance qu'éprouve probablement le fumeur d'opium (intelligent, précise-t-il).

Un autre élément important est l'anonymat que peuvent lui procurer ces séjours, et s'il préfère Rome à Florence, c'est aussi pour la sécurité de l'incognito qu'il peut y garder, contrairement à Florence, où l'étranger « se sent faire partie d'une classe à part, et nombreuse, et repérée¹³ ». Certes, la petite société des Antilles ne lui offrira pas cela, et Martin du Gard déplorera le cercle de la société martiniquaise, « très restreint et plus potinier que la plus modeste sous-préfecture française d'avant-guerre », établissant un parallèle entre l'absence de gêne de la satisfaction des besoins naturels qu'il a remarquée et le déballage intime¹⁴. On le sait, Martin du Gard déteste tout ce qui a trait à la confession, dès lors qu'elle dépasse sa satisfaction mesurée d'observateur. En 1937, à la décade de Pontigny qui suit son séjour italien, il est même choqué par les confidences d'Anne Heurgon, la fille de Paul Desjardins : l'intimité qu'un tel déballage sollicite en retour effraie Martin du Gard qui craint que le moindre de ses mots ne soit répété et divulgué¹⁵. Mais à tout prendre, l'éloignement martiniquais a ses avantages, comme il

¹³ Florence, mercredi 3 février 1937 (*ibid.*, p. 11).

¹⁴ « Cette race puérile et insuffisamment évoluée [...] est encore comme une tribu sauvage où tout le monde vit en commun et ne peut rien dissimuler de sa vie. Pas de « jardin secret ». Aucun sens de la dignité qu'il y a à garder pour soi une certaine partie de soi-même. Ce sont des gens qui font leurs besoins sans presque se gêner, les uns devant les autres. Et il en est de même pour la vie intérieure. Chacun se mêle de la vie du voisin, parce qu'il n'éprouve aucun besoin qu'on respecte sa vie privée.

L'Européen qui arrive là est comme une mouche qui tombe dans une toile d'araignée. Une proie inespérée. On s'empare de lui, de sa vie, de ses faits et gestes, de ses propos. On m'a répété à l'autre bout de l'île des choses que j'avais dites, la veille, à des kilomètres de là, dans un entretien privé. » (24 juillet 1939, *ibid.*, p. 259).

¹⁵ « Décade de Pontigny (20 au 30 septembre) » (*ibid.*, pp. 83-84).

l'écrit à Schlumberger alors qu'il vient d'envoyer le manuscrit de l'*Épilogue* à la N. R. F. :

[...] Pour moi, je me plais sans mesure ici... Dépaysement, amusement des yeux, solitude, recueillement. Je me retrouve comme à trente ans ; je veux dire que je retrouve cet état de liberté où rien ne vous empêche d'être entièrement occupé de vous-même, où toutes réactions viennent du vrai fond ; où les quarante années de vie sociale qu'on a sur le râble semblent effacées, parce que l'on n'a pas chaque jour, par les rencontres, les lettres, etc. le rappel de ce qu'on est aux yeux des autres, de ce qu'ils attendent, exigent de vous. C'est incomparable (l'évasion presque réalisée¹⁶).

À tout le moins, l'éloignement de Paris et du milieu gidien a des bons côtés pour celui qui, au moment de quitter Rome en mai 1937, rappelait à Pierre Herbart, à propos de la publication par celui-ci d'une lettre de Martin du Gard sur le *Retour de l'URSS* publié par Gide en novembre 1936 qu'« on a un peu perdu, au Vaneau, le sens d'une certaine discrétion, et l'on y juge, je crois, comme pusillanimité, mon besoin grandissant, dévorant, peut-être maladif, de l'effacement et des libertés de l'anonymat¹⁷ ».

Ce désir d'évasion ne l'a en effet pas quitté depuis l'Italie, surtout dès lors que les conditions s'y prêtaient — l'évasion ne sera jamais réalisée. En 1941, le souhait lancinant de partir aux États-Unis, comme le héros de *L'Évadé*, est encore là¹⁸. Et, face au

¹⁶ Lettre à Jean Schlumberger, 5 juin 1939 (*ibid.*, p. 246).

¹⁷ Lettre à Pierre Herbart, 16 mai 1937. BN

¹⁸ Cf. citation plus haut. Le jour de son anniversaire en mars 1941, Martin du Gard se lamente de l'érosion de sa faculté créatrice et regrette de n'être pas au moins parti aux États-Unis Nice, dimanche 23 mars 1941 JIII 389). Même regret pour le bilan de fin d'année : « Si j'étais plus jeune, et seul, j'irais vivre en Amérique. » (31 décembre 1941, *Journal*, III, p. 457). Pour mémoire, le héros de *Devenir !* (1908), André Mazerelles, fait le voyage Outre-Atlantique afin d'échapper à la médiocrité de sa vocation littéraire.

sentiment de lassitude qui le traverse entre deux séjours romains, c'est déjà le même désir de fuite, de changement radical, qui l'habite :

Je ne suis pas las de la vie, mais de ma vie. Je suis peut-être las de moi-même ? Je ne crois pas. Je suis las de ce qui fait ma vie. Je suis las de ma femme, de mon travail, de mes amis ; je suis las des lieux où se déroule ma vie ; je suis las des soucis que ma vie me donne ; je suis las des journaux que je reçois, des périodiques auxquels je suis abonné, de tout ce perpétuel recommencement des choses. J'aimerais fuir, seul, ailleurs, très loin ; me faire une place dans d'autres affections, d'autres milieux, fréquenter d'autres sortes d'êtres, connaître d'autres tourments, puiser à d'autres sources, toucher le fond d'autres joies. Je voudrais recommencer une vie qui soit plus intimement mienne, une vie où je sois plus librement moi-même, où je m'abandonne plus franchement à mes pentes naturelles, une vie sans légende préétablie, sans conformité factice avec ce que j'étais hier, une vie où le présent ne soit pas déterminé par du passé, par des engagements pris, par ce qu'« on » attend de moi.

Je crois sentir que ce serait encore possible. Mais que je suis à la limite de l'âge où de tels renouvellements sont encore à demi réalisables.

Aborder, sans bagages, une rive étrangère, lointaine...

Qui n'a rêvé cela¹⁹?

Les joujous italiens

Quel est le spectacle capable de produire un tel bouleversement ? C'est pratiquement le même que celui que Martin du Gard observera aux Antilles, car ce sont les mêmes lubies qu'il développe au cours de ses pérégrinations dans les bas-fonds. C'est selon lui

¹⁹ Nice, 25 février 1937 (*ibid.*, p. 19).

l'aptitude physique des Italiens qui peut expliquer leurs mœurs sexuelles ; c'est ce qu'il explique en avril à la poétesse Hélène Du Bois, précisant que le « regard déshabilleur » des mâles peut se comprendre par le fait que « Dieu, ou le diable, ou tous deux en collaboration, les ont condamnés à porter, dès le plus jeune âge, un sexe d'un volume et d'une exigence également exceptionnels, véritable engin à répétition, inépuisablement approvisionné²⁰... ». Martin du Gard arrive à la conclusion que l'Italien est l'indigène sauvage de l'Europe par un cheminement à rebours qui part de l'observation de la société régie par un ordre fasciste, passe par une homosexualité latente à la source du militarisme, et arrive à la sexualité païenne et primitive des enfants qui se masturbent :

L'Italien est dominé par son sexe plus qu'aucun autre Européen. L'Italien — très différent en cela de l'Allemand — semble considérer que c'est un joujou que la nature lui a mis entre les jambes, et dès le plus jeune âge il s'amuse avec. L'Italie est restée une civilisation païenne. Et comment en serait-il autrement ? Il est essentiel de savoir, pour comprendre l'Italie, que huit ou neuf Italiens sur dix que l'on croise dans la rue, portent dans leur braguette quinze ou dix-huit centimètres d'une encombrante et exigeante virilité. L'Italien est obsédé par son sexe, un peu comme l'est le coq. Le coq aussi, va et vient dans le poulailler, picore et « s'occupe » ; mais, à tout instant, un désir bref et violent le jette sur une poule. Je crois que beaucoup d'Italiens ont cette sexualité sans cesse en éveil, et rapidement satisfaite, de coq. Je les imagine, en amour, alertes, fulgurants, égoïstes, et aussitôt indifférents. Basta pour la tendresse, les préliminaires ou les prolongements ! L'Italien ne « baise » pas : il coche. Et, ça fait, s'en va, prêt à recommencer ailleurs²¹.

²⁰ Il s'agit d'une lettre recopiée par Martin du Gard dans son journal (*ibid.*, p. 36).

²¹ Mardi 22 décembre 1936 (*Journal*, II, p. 1220).

De tels raisonnements vont loin car « quand on a bien compris cela, et qu'on s'est amusé à en déduire progressivement *toutes* les conséquences (qui sont infinies) on possède, je crois, l'une des principales *clefs* de l'Italie, et du paganisme méditerranéen²² ». Dédution ultime de l'écrivain : pour résoudre le conflit entre leur héritage latin païen et le christianisme papal, les Italiens mentent, dissimulent : « L'Italien est un être secret, même pour les intimes²³. » En mai enfin, il observe avec émerveillement la liberté sexuelle des sentiments amoureux, les Italiens formant d'après lui un peuple « où la dissociation [du sexe et des sentiments] est le plus généralement, le plus naturellement, répandue, et savourée²⁴ ».

Politique de la masturbation, car c'est bien la pratique masturbatoire qui explique la culture d'un pays. Parce que l'Italien se masturbe très tôt, il a des mœurs assez frustes, même si cette sauvagerie barbare qui s'apparente selon de Martin du Gard à une déficience au plan amoureux provient de l'hypertrophie de leurs organes. C'est, dans *Maumort*, exactement la même fascination que Bertrand éprouve pour le sexe de son cousin Guy. L'onaniste, dès lors que son développement physique précède son développement mental, peut être un monstre au sexe aussi disproportionné que l'imagination : « Et je ne puis m'empêcher d'établir un rapport entre cette disproportion et un certain déséquilibre moral [...] le sexe occupait sur ce corps d'enfant cette place excessive et encombrante que l'obsession érotique tenait dans l'imagination de Guy²⁵. » Cette difformité de l'enfant, quand l'épuisement physique ne le conduit pas à la

²² *Ibid.*

²³ 19 avril 1937 (*Journal*, III, p. 37).

²⁴ *Ibid.*, p. 39.

²⁵ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, I, 4, p. 98.

dégénérescence et à la mort, demeure : c'est l'Italien, c'est un singe (« La vie sexuelle des singes/Guy/Il était comme un singe mâle, littéralement obsédé par son sexe²⁶ »), ou un primitif. Car c'est bien le cousinage que se trouve l'enfant lorsqu'il veut comparer les sexes. Un brouillon de Maumort décrit le moment où Guy, voulant revenir sur la scène de la Tour ronde où il a montré son sexe à Maumort et comparer les sexes à nouveau, se fait rabrouer par ce dernier. Maumort se voit moqué et réagit violemment : « Piqué au vif, je lui répliquai que son cas était celui d'une difformité physique [...] L'argument porta plus profondément que je ne pensais. Il se tut, interloqué. Bien des mois plus tard, pendant les grandes vacances, il me fit voir une relation de voyage au Soudan, illustré de photographies²⁷. » L'enfant a reconnu dans le sauvage son semblable.

La fleur trilobée

S'il ne fournit plus un certain type d'effort intellectuel qui pour lui caractérise l'homme de lettres, Martin du Gard n'exclut pas les visites artistiques de ses promenades. Lors de son second séjour romain, il découvre à la basilique romaine de Santa Maria sopra Minerva une sculpture pour laquelle il s'enthousiasme. C'est un Christ de la Renaissance :

Le corps est celui d'un jeune Romain, râblé, vigoureux, bâti pour l'amour. (La tête — selon moi — *n'est pas celle du modèle, visiblement* : concession à la foi.) Mais le sexe,

²⁶ Ms Maumort, XVII, « 1er état de Guy au Saillant », f° 34. (cité en note, *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, p. 1089).

²⁷ *Ibid.*, f° 37. Une correction de Martin du Gard montre qu'il a d'abord songé à « un livre de statuaire grecque », mention biffée pour l'album comportant des photos d'indigènes.

aujourd'hui masqué et qu'on voit sur d'anciennes photos, est musclé, charnu, vivant, et travaillé, figolé, avec tendresse²⁸.

Un sexe voisin va réapparaître quelques années plus tard dans l'écriture de *Maumort*, à un moment crucial du roman. Pour décrire ce sexe, Martin du Gard se souviendra d'un marbre moderne qu'il a pu voir à la même époque, sans doute à l'Accademia di San Luca, et dont le sexe est l'exact opposé de celui du Christ de Santa Maria sopra Minerva :

Maumort. Rome. L'enfant mort.

Pour Guy Chambost.

Me souvenir de ce marbre moderne exposé rue du Triton à Rome : *L'enfant mort.*

Cadavre d'un gamin d'une douzaine d'années (peut-être quatorze ou quinze), grandeur nature, nu, gisant sur un *tertre* : les pieds et la tête sensiblement plus bas que le milieu du corps. Les jambes un peu écartées, les bras étendus, un peu éloignés du corps, le *bassin soulevé* par le renflement du sol. Impression de toute volonté abolie, *d'abandon total dans la mort*. Et, par le surélévement du bassin, le sexe gisait, très visible, au sommet de la courbe, comme un symbole de promesse fauchée, à la fois saillant par la position du corps et pourtant aplati, vidé de vie. Jeté là, *en travers* de ce corps, comme une *touffe de fleurs* à demi fanées, gracieux d'abandon et de naturel. Ce sexe central attirait, retenait le regard — mou, vidé de substance musculaire. Non pas escamoté par l'artiste, et même assez volumineux pour la gracilité des membres, précis de forme, quoique traité sans réalisme excessif, fondu dans la masse de marbre, comme un bouquet *jonchant* la chair morte. On ne voyait que lui. Il était la particularité, la personnalité de ce cadavre. D'autant que la tête renversée, tournée

²⁸ Rome, mai 1937 (*Journal*, III, p. 38).

vers le sol, ne s'apercevait qu'en profil perdu. Toute la tristesse de la jeunesse emportée dans la mort était comme concentrée dans ce sexe gracieux et sans vie²⁹.

D'un tertre l'autre, de celui sculpté qui porte l'enfant et met son sexe en valeur à la gentilhommière du Saillant de *Maumort*, transformation qui passe par le Tertre, la propre maison ornaise de Martin du Gard, ce sexe va se transformer en fleur dans les mémoires de Maumort. La scène est celle de la découverte par le jeune narrateur du sexe de son cousin Guy, dès le lendemain de son arrivée au Saillant. L'épisode fait écho à la découverte de l'anatomie féminine deux ans auparavant lorsque l'enfant surprend des petites filles au bain, mais le ton est tout autre :

Je revois tout. Première vision d'un sexe qui n'était pas le mien... Lourde grappe vivante, gonflée de jeunesse... tendres fruits de chair, soyeux et diaphanes comme les pétales d'une fleur *trilobée*³⁰.

Ce passage est incohérent dans la narration, car ce n'est pas la première vision d'un sexe étranger — la scène a déjà eu lieu avec les petites filles. Mais il permet d'enchaîner sur une description « morale » du corps de Guy : l'insistance portée sur le sexe, de la même manière que la pose de l'enfant sculpté dans le marbre attire le regard comme sur un bouquet de fleurs, conduit à l'analogie entre la place excessive du sexe sur le corps et l'imagination érotique effrénée de l'esprit. On peut alors lire un des premiers longs développements sur la sexualité, la puberté et la masturbation.

L'utilisation même de cette métaphore pose problème : c'est un moment de rupture qui trahit le narrateur. La scène est d'abord racontée une première fois, et le narrateur se

²⁹ Ms Maumort, XVII, « 1er état de Guy au Saillant », f° 33 (cité en note, *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, p. 1089).

³⁰ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, I, 4, pp. 97-98.

rappelle, ou tente de le faire, ses réactions d'enfant. C'est à la page suivante, dans une plus longue remémoration, qu'apparaît la sculpture romaine en filigrane. L'image n'est pas explicite : Maumort ne se réfère pas à une quelconque œuvre d'art, mais le ton devient soudainement singulier ; ce n'est plus l'enfant qui assiste à la scène, car il serait bien incapable de décrire le sexe de son cousin en de tels termes botaniques. Il s'agit donc du vieux Maumort, qui non seulement se laisse déborder par son sujet — la sexualité ne peut pas être facilement tenue à distance comme des frasques du passé, et le discours général peine à recouvrir cela — mais trahit la présence de Martin du Gard. Mouvement saisissant où le narrateur glose sur le souvenir d'enfance et utilise une image surprenante venue d'un souvenir romain de l'écrivain. De ce séjour romain de 1937, on peut retenir la nouvelle manière de faire de la littérature qu'envisage Martin du Gard. Il veut se distancer de l'image qu'il a de l'homme de lettres renonçant d'une certaine manière à la vie au nom de l'art. « Je plonge dans le *concret*, avec volupté. Et non comme un homme de lettres » écrit-il, précisant que « [la] plupart des artistes, des écrivains, surtout lorsqu'ils arrivent à mon âge, ne connaissent plus ce rapport direct avec la vie. Entre eux et elle, il y a toujours l'écran de leur déformation professionnelle, de leur travail, de l'art. Ils ne perdent pas une seconde de vue l'*utilisation* de leurs expériences pour leur *œuvre*. [...] [Leur] pensée est tellement obsédée par leur œuvre, qu'ils ne peuvent plus dissocier la vie de leur art³¹. »

³¹ Le Tertre, 8 juin 1937 (*Journal*, III, p 45).

C'est une autre métaphore, celle du jaillissement créateur, qui condense le souhait de Martin du Gard de relever l'écran de la littérature qui sépare des écrivains comme Lacretelle, Romains ou Duhamel de leurs vies³² :

Je veux de plus en plus être celui qui n'écrit que ce qui vient impérieusement sous sa plume.

Cette représentation radicalement différente de l'écriture, lyrique, spontanée, jaculatoire, donne un modèle. On tient l'idée, même si elle ne restera qu'une idée — pour preuve, les rêves érotiques de Chevry qui devraient venir *impérieusement* sous la plume. Dossiers vides, on ne tient pas encore le signataire. Ce pourrait être Maumort. Il porte le nom de son père depuis bien longtemps, depuis au moins 1920 où il apparaît déjà dans un projet des *Thibault* : c'est « l'ancienne fabulation de la fin des Thibault » qui voit Jacques faire la sale guerre — Maumort est le capitaine qui l'envoie à l'assaut, sachant qu'il le condamne ainsi à mourir au front³³. Mais surtout, il deviendra par sa mère un « Chambost-Lévadé », cousin paronyme de « Lambasse », le héros mort-né de *L'Évadé*. Un Lévadé ! Sauf que le personnage ne saurait signer en son nom propre : il peut signer un cahier d'écolier, la confidence d'un onaniste, la confession d'un fugitif... mais peut-il signer tout un roman ? Reste l'écrivain. Ce ne peut être un Lacretelle, ni un Romains, encore moins un Duhamel. Il faudrait un auteur qui, au lieu d'utiliser une expérience déjà limitée, puisse mettre dans son œuvre un « je ne sais quoi » de la vie — ce que Martin du Gard cherchera lors de l'écriture du *Lieutenant-colonel de Maumort* :

Je vais vous faire une confidence. Toutes proportions gardées, je voudrais que dans mon « Journal de Maumort » j'arrive à mettre, moi aussi, ce je ne sais quoi de directement

³² Cf. lettre précédemment citée (*ibid.*, p. 46).

³³ Cf. *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, note pp. 1070-1073.

personnel que je n'ai pas su mettre dans mes romans — peut-être parce que j'ai voulu rester trop objectif. Il me semble que le journal d'Antoine est une indication dans ce sens, et qu'en écrivant « je », on est, malgré tout, forcé de se livrer davantage³⁴.

Le modèle serait plutôt à chercher du côté d'un artiste plein de vie. Un peu comme Michel-Ange, car tel est l'auteur du Christ rédempteur de Santa Maria sopra Minerva, celui-là même dont la signature, pour Martin du Gard, est maintenant masquée sous une ceinture de bronze, mais que l'on pouvait encore voir sur d'anciennes photographies :

Ce sexe est un aveu ; la signature authentique de l'artiste³⁵.

³⁴ Lettre à Roger Froment, 7 septembre 1946 (*Correspondance générale*, IX).

³⁵ Rome, mai 1937 (*Journal*, III, p. 38). Martin du Gard se situe à contre-courant de l'appréciation de ses contemporains. Romain Rolland évoque « le fade Christ de la Minerve » dans sa *Vie de Michel-Ange* (Hachette, Paris, 1908, p. 75). Cf. William Wallace, « Michelangelo's Risen Christ », *The Sixteenth Century Journal*, 28, 4, 1997, pp. 1251-1280.

IV. Une vieille obsession

À la mi-décembre 1936, alors qu'il va commencer son séjour romain, Martin du Gard marque une halte à Gênes après que sa femme et lui ont manqué le train express pour Rome. Cette dernière voyage en sa compagnie et repartira à la fin du mois, laissant Martin du Gard seul. L'escale génoise est l'occasion d'une promenade nocturne solitaire dans le quartier du port, mais aussi d'un rêve qu'il consigne quelques jours plus tard dans son journal. Il s'agit d'un rêve de départ et d'évasion :

J'étais « parti ». J'étais seul et en route vers l'inconnu. Deux valises et une mallette de paperasses, d'archives, constituaient tout mon avoir. Avant de quitter la France, j'avais tout abandonné de ce que je traîne avec moi : vêtements, linge, livres, papiers, tout avait été livré en vrac aux Petites Sœurs des pauvres, sans aucun tri, en totalité, pour être détruit ou utilisé.

Comment oublier cette sensation vertigineuse de *légèreté*, de *liberté*... Il me semblerait recommencer ma vie, renaître...¹

Là encore fantasme de disparition et de renaissance pris dans un rêve qui permet de devenir son propre personnage.

Le masque triste et obsédé

Le lendemain, le dimanche 15 décembre, il remarque dans le train qui les emmène de Gênes à Rome « un gamin de 17 ans environ » et consigne la note suivante conservée dans les réflexions sur la masturbation qui font partie du dossier Maumort :

¹ Rome, Noël 1936 (*Journal*, II, p. 1222).

Le gamin a le teint verdâtre, les yeux cernés, le regard humide et fuyant, le masque triste et obsédé, tous les signes qui me font penser : un gosse livré à une masturbation forcenée...
Il doit suer des mains et avoir l'haleine fétide...

Je pense à la *masturbation*. Aux sottises qu'on en dit. Au rôle des maîtres de la jeunesse, des médecins².

Cette note importante, pour laquelle on ne trouve pas d'entrée équivalente dans le *Journal*, constitue un raccourci saisissant des contradictions travaillant la pensée de Martin du Gard. Sa position sur la question semble véhiculer les clichés les plus éculés tout en s'opposant aux vues traditionnelles. Attitude curieuse, compliquée ou même intenable : si, quand l'on se met à « penser » à la masturbation en croisant un adolescent, c'est pour dénoncer les sottises qui sont dites en la matière, on doit se rappeler que les plus grandes idioties sont d'abord et avant tout les descriptions pathologiques du masturbateur. On ne peut oublier que la masturbation n'existe, en tant que phénomène médical, que par ses conséquences supposées sur l'organisme ; sans cela, c'est une pratique sexuelle aussi invisible que toutes les autres et qui échappe au contrôle et au regard. Sans ce « masque triste et obsédé », il serait difficile d'élaborer un quelconque discours : c'est cette sémiologie qui permet de valider la fiction médicale. Or, scruter le visage d'un adolescent pour y déceler les signes révélant la pratique onaniste, c'est adhérer d'emblée à tous les présupposés du discours répressif et infamant. Martin du Gard ne semble pas réaliser que, autant libéral puisse-t-il être, il est tributaire de ce cadre moral.

² Dossier Maumort, XIX : « Le Collège Saint-Léonard », f° 83. On ne retrouve pas de description équivalente dans le *Journal* qui situe ce voyage en train le dimanche 15 décembre (*Journal*, II, p. 1210).

C'est, si on veut bien se le rappeler, le même regard que celui d'Antoine lorsqu'il allait chercher son frère enfermé dans une colonie de redressement. La caractérisation physique de Jacques Thibault adolescent dans *Le Pénitencier* semble moins renvoyer à un cliché littéraire, qui serait nécessaire au début des années vingt pour aborder le sujet de la masturbation dans un système de connotations codifiées, qu'elle ne trahit finalement l'écrivain. Si, en ce mois de décembre 1937 ou après, lorsqu'il travaille ou réécrit cette note, la position de Martin du Gard est encore aussi ambivalente, plus de quinze années après qu'il a commencé les *Thibault*, c'est donc que le personnage d'Antoine reflétait plus les positions de son auteur qu'on ne l'aurait cru. Sans cela, on peut difficilement comprendre pourquoi le stéréotype n'est pas dénoncé ou à tout le moins mis en doute, — cela serait notamment possible aux moments où Antoine établit à un diagnostic et où le lecteur est plongé dans les réflexions intérieures d'un personnage qui se représente volontiers comme un pionnier de la médecine moderne engagé dans une compétition avec les vieux mandarins de la faculté de médecine. Une autre possibilité, peut-être plus difficile au plan stylistique pour Martin du Gard, consisterait à porter le cliché à blanc, c'est-à-dire à le rendre invalide au moyen d'une représentation outrée et tournant à la caricature. Cela s'est déjà vu dans le *Charlot* de Bonnetain : l'excès de réalisme y devenait si ambigu qu'il pouvait être lu comme une farce tirée des discours sur l'hérédité, l'alcoolisme et la masturbation. Au contraire, en utilisant le stéréotype de façon « naturelle », en l'occurrence sous le même registre discret de l'allusion, Martin du Gard ne fait que le renforcer.

Dans sa rencontre avec cet adolescent italien, l'absence de distance par rapport au stéréotype marque un retard définitif de l'écrivain sur son époque. Car si les traités de

vulgarisation médicale peuvent encore évoquer une pratique dégoûtante et répréhensible, le point de vue strictement scientifique a été dissocié du point de vue moral. Au plan de la santé, on sait que la pratique n'est pas nocive et n'est nullement la cause de maladies : difficile d'évoquer le cerne, le teint blafard, la sudation excessive, d'autant plus que Martin du Gard a toujours manifesté un intérêt pour la médecine psychiatrique et la psychologie. En suivant à l'hiver et au printemps 1908 les leçons de Georges Dumas à Sainte-Anne, et aussi les cours et les consultations des disciples de Charcot, que ce soit Gilbert Ballet à l'Hôtel-Dieu ou Fulgence Raymond à la Salpêtrière³, il est exposé aux idées les plus récentes en matière de psychologie et psychiatrie, notamment au moment où la médecine aliéniste engendre la psychiatrie moderne.

Il s'intéressera également après la Guerre à la théorie analytique qui commençait à être introduite en France par Eugénie Sokolnicka. Cette dernière, née en Pologne, élève de Janet à Paris, puis de Jung à Zürich, avant d'être analysée par Freud à Vienne, puis étudier avec Ferenczi à Budapest après la guerre, revient à Paris en 1921 après avoir tenté sans succès de fonder un groupe psychanalytique à Varsovie. Elle rencontre les mêmes difficultés à Paris, en raison notamment de son absence de formation médicale et probablement de son statut de représentante personnelle de Freud, alors même qu'il y a une tentative de « dégermaniser » la psychanalyse et de l'adapter à la mentalité française et à la « clinique latine » tout en la maintenant dans le cadre de la médecine

³ Cf. lettre à Gustave Valmont, 14 février 1908 (*Journal*, II, p. 238). Georges Dumas (1866-1946) a une formation littéraire et médicale ; il devient chef de clinique à Sainte-Anne en 1897, et ses leçons rencontrèrent une large audience. Fulgence Raymond (1844-1910) succède à Charcot en 1894 à la chaire de Neurologie de la Salpêtrière. Gilbert Ballet (1853-1916), auteur du premier traité français de psychiatrie publié en 1903, ancien chef de clinique de Charcot, devient en 1909 le troisième titulaire de la chaire de Clinique des Maladies Mentales et de l'Encéphale à Sainte-Anne.

psychiatrique⁴. Eugénie Sokolnicka se rapproche alors du milieu littéraire qui a déjà manifesté son intérêt pour la théorie freudienne. Jules Romain évoquera d'un trait « la saison Freud » à propos de ces réunions hebdomadaires de celle qu'on appelle « la Doctoresse » et du groupe littéraire de la N. R. F. qui se surnomme « le Club des refoulés ».

L'enfant de Minsk

C'est par l'histoire emblématique d'un enfant onaniste que Sokolnicka a traité en 1919 que passe l'introduction de la psychanalyse dans les milieux littéraires français. Le cas, qui a déjà été publié en 1920 dans l'*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*⁵, est exposé au groupe pendant l'hiver 1922. Martin du Gard raconte la séance :

Jeudi soir, bien intéressante séance rue de l'Abbé-Grégoire, chez Mme Sockolnika, une Polonaise, docteur psychanalyste, disciple de Freud. Elle nous a longuement analysé le cas d'un jeune garçon de dix ans, famille de juifs polonais, obsédé, qu'elle a guéri, et dont les troubles nerveux correspondaient au refoulement des instincts sexuels, à la suite de menaces excessives qui lui avaient été faites pour le détourner de l'« onanie ».

[...]

Gide a été assez impressionné. Car, chez lui aussi, les troubles nerveux de sa jeunesse ont tous succédé au moment où sa mère, ayant appelé à la rescousse le docteur Brouardel, avait réussi à le guérir de ses mauvaises habitudes.

⁴ Cf. Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, Fayard, 1994, vol. I, pp. 279-289 et vol. II, pp. 99-109.

⁵ « Analyse einer infantilen Zwangsneurose », *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, VI, 3, 1920, pp. 228-241.

J'ai posé la question : « Alors, que doit-on faire devant un enfant qui se livre à la masturbation, si l'en empêcher provoque des troubles pires que le mal ? »

Mme Sockolnika m'a répondu assez spécieusement : « Ne pas refouler l'instinct. Lui donner une dérivation sans danger.

— Quoi ? Une aventure ?

— Non, si c'est un enfant. Mais soulever en lui des goûts nouveaux, de grandes ambitions. »

Je reste sceptique là-dessus⁶.

Gide fera de ce cas un des centres des *Faux-monnayeurs* qu'il compose à la même époque, reprenant du cas exposé plusieurs éléments, en modifiant cependant de manière radicale le résultat thérapeutique, le jeune Boris du roman se suicidant. Parallèle saisissant : Gide dans son roman fait dialoguer sur leurs mérites respectifs l'analyste et le romancier autour d'un cas de masturbation, insère des traits autobiographiques, joue avec la question du journal (le journal d'Édouard dans le roman et le *Journal des Faux-monnayeurs*), et même étend la masturbation aux adultes, et signe son seul roman où l'on voit un romancier échouer à finir son seul roman. Martin du Gard, auquel les *Faux-monnayeurs* sont dédiés, n'achèvera pas son roman...

Un malade fictif

Martin du Gard semble finalement peu réceptif à ce changement majeur apporté par la psychanalyse et qui va contribuer à reléguer la critique de la masturbation dans les oubliettes du passé.

⁶ 7 janvier 1922, *Journal*, II, pp. 281-282.

Ou alors, en oubliant le traitement romanesque des *Faux-monnayeurs*, c'est que la question ne peut pas se traiter autrement qu'à la manière du stéréotype. Ne reposant sur aucune symptomatologie réelle, elle emprunte à une sémiologie fictive de l'adolescent masturbateur — un malade qui n'a jamais existé. Le plus troublant de cette description d'un adolescent italien est peut-être qu'il s'agit d'une entrée de journal ou une note de travail, c'est-à-dire un élément de texte dont on peut avec prudence présumer qu'il reflète plus directement la pensée de l'écrivain que ne le ferait une ébauche romanesque, cette dernière laissant planer le doute sur l'attribution de tel ou tel cliché à l'auteur ou à un quelconque personnage. Martin du Gard fait d'ailleurs parfois la distinction, signant les notes en son nom ou en celui d'un personnage. Non moins surprenant, le développement qui suit sur le sujet propose une véritable pédagogie de la masturbation. Le romancier, constatant que la plupart des éducateurs tient la masturbation pour un vice dangereux tandis qu'une partie la considère comme un mal inévitable et passager accompagnant l'adolescence, renvoie les uns et les autres à leurs erreurs respectives — l'effet étant le même qui ne produit qu'effroi chez les enfants.

Le seul résultat est qu'ils se cachent davantage, se masturbent en secret, très vite, debout, dans les cabinets, c'est-à-dire d'une façon qui, en effet, rend l'acte éreintant, irritant, nocif.

Et le souci de se cacher devient une obsession, et bientôt un *goût*⁷.

Curieusement, l'imagination ne semble pas entrer en compte dans la réflexion de Martin du Gard, mais seulement l'aspect physique, et partant pratique, de la masturbation — celui-là même dont la médecine a établi après deux siècles d'errements qu'il n'était ni plus ni moins nocif que le coït.

⁷ Cf. entrée du 7 janvier 1922, *Journal*, II, pp. 281-282.

Pour autant, il relève bien que la condamnation sociale et son corollaire, la dissimulation, constitue un facteur de névrose, même s'il va jusqu'à faire de ce secret un goût et renverse ainsi la culpabilité en une forme de perversion. L'habitude et la nécessité de se cacher deviennent une préférence, un élément du caractère. Or le secret, dans l'œuvre romanesque de Martin du Gard, est toujours lié à la sexualité ; c'est même une manière de conférer une sorte d'épaisseur mystérieuse au personnage, voire un tic d'écriture qui enrobe chaque protagoniste de secrets cachés, un peu comme l'effet mousseux d'un vêtement est parfois espéré par l'effilochage de soies folles. On voit d'ailleurs comment la question de la masturbation peut mettre en échec la représentation romanesque : aucun signe ne pouvant distinguer le masturbateur du reste de l'humanité, il faut donc imaginer des signes (l'épuisement physique) et une perversion (la personnalité fuyante, le goût du secret). Mais le secret semble ici une question mineure lorsqu'on le rapporte à ses conséquences pratiques, cette façon de rendre « l'acte éreintant, irritant, nocif ».

Une pédagogie de la masturbation

Conscient de l'impossibilité d'interdire la masturbation, Martin du Gard pense à une autre sorte d'encadrement, celui de l'éducation :

Ne vaudrait-il pas beaucoup mieux... *apprendre aux enfants à se masturber ?*

J'imagine l'éducateur idéal, l'aîné, qui dirait au gosse : Il y a une bonne, et il y a une mauvaise masturbation⁸.

⁸ Dossier Maumort, XIX : « Le Collège Saint-Léonard », f° 83.

On déduit de la masturbation nocive, « en secret, très vite, debout », que la bonne façon de se masturber serait *a contrario* en position allongée, lentement, et... au su de tout le monde. Cette conception surprenante d'une possible pédagogie semble à mi-chemin entre la position traditionnelle et celle moderne : la masturbation n'est en apparence pas condamnée, c'est un mal nécessaire. Mais elle n'est pas du tout « pensée » comme croit le faire l'écrivain : certes, dans ce compartiment du train qui l'emmène à Rome, Martin du Gard y pense, mais pas assez. Car toute réflexion sur la masturbation ne peut pas faire l'économie de la question de l'auto-érotisme, de sa spontanéité et de son innéité — à tout le moins comme métaphore au même titre que le caractère spontané et nouveau du modèle moderne de l'inspiration littéraire. Au niveau pratique auquel décide de rester Martin du Gard, quelques éléments permettent de définir selon lui la bonne masturbation. Est énoncée d'abord la nécessité de la modération, deux ou trois fois par semaine tout au plus : cette idée de contenance, tout à fait traditionnelle, n'est jamais que la survivance à travers les siècles de la théorie des humeurs et des pertes organiques. Un trait plus original en revanche est celui qui consiste à accorder une importance déterminante à la position couchée où le matelas remplace la femme absente et permet de ne pas utiliser la main. Martin du Gard est manifestement choqué par les témoignages de prostituées selon lesquels une bonne moitié des jeunes hommes a besoin de la main pour achever l'orgasme. C'est bien le but de cette propédeutique de la chair : on éviterait les « anormaux » qui ont besoin de l'« extérieur » pour jouir si on avait remplacé dans sa jeunesse la femme absente par un matelas ou un coussin. Pour Martin du Gard, il s'agit ni plus ni moins de préparer l'adolescent au coït naturel.

Jeux de mains

Mais il y a cela de particulier à la question de la masturbation que, et Martin du Gard pas plus qu'un autre n'y échappe, la question de l'imagination revient toujours : ici, elle s'articule autour du renversement de la notion de réel. Car l'écart de la norme, si l'on suit le raisonnement de l'écrivain, se place au moment où le jeune client du bordel cherche la chimère alors même que la réalité enfin disponible devrait le combler. On peut extrapoler sur l'archétype de l'onaniste : non pas celui qui se masturbe pour pallier le manque (celui-ci, c'est le type adolescent, qui répond aux contraintes sociales et historiques, notamment le mariage plus tardif et la disponibilité sexuelle de ce fait plus limitée des jeunes femmes), mais celui qui le fait parce que toujours quelque chose (l'« extérieur ») manque. Ou l'essence même du désir, et la spirale de questions qu'il entraîne : qu'est-ce qui, du corps réel de la prostituée couchée sur la paillasse d'un boxon et du corps créé par le fantasme, est le substitut l'un de l'autre ? Martin du Gard ne va peut-être pas si loin, mais force est de constater que cette inquiétude quant au danger et à la trace que laisserait la « mauvaise » masturbation chez le jeune homme masque une angoisse essentielle sur le pouvoir de l'imagination. La réflexion se cristallise d'ailleurs sur la main, l'outil par excellence de l'écrivain. Or la main, c'est celle-là même que le lieutenant-colonel de Maumort tient pour « la grande coupable ».

Coupable ambiguë. Évoquer la main, c'est très simplement aborder la question du mémorialiste par un de ses côtés les plus contrariants. Car, entre la main du personnage Maumort et la main de l'écrivain Martin du Gard, on ne fait pas bien la différence. Après tout, il s'agit bien du même geste d'écrire, et cette main gêne comme le témoin obstiné de la confusion des deux registres quand le

journal ou les notes de l'un débordent dans les mémoires et les réflexions de l'autre. L'écrivain lorsqu'il fait de son personnage romanesque un écrivain ou un mémorialiste ne peut que faire le troublant constat que la main de l'autre est la sienne propre. Cette fixation sur la main ou la position du corps permet à Maumort tout comme à Martin du Gard d'éluder l'analogie.

Deux mains : c'est également un élément du cas évoqué par Eugénie Sokolnicka et qui fut probablement exposé lors de la séance à laquelle assista Roger Martin du Gard. L'enfant exige de tous et surtout de sa mère un cérémonial qui prend souvent plusieurs heures : chaque objet qu'on commence à déplacer avec une main doit être reposé à sa place, puis être déplacé de la même manière avec l'autre main, et enfin avec les deux mains. Interrogé, l'enfant raconte que la bonne d'enfants de sa sœur l'a un jour menacé en disant que le bon Dieu le ferait cesser de grandir. Il explique qu'il croyait alors que les objets grandissaient ; sans le rituel, l'objet déplacé d'une seule main ne grandissait plus et la main en question rétrécissait⁹. Culpabilité, peur de la punition, angoisse du rétrécissement de l'objet qu'on touche avec la main : les enfants eux-mêmes savent de quoi ils parlent.

Il faut comprendre que certains enfants ont pu lier le spectacle de leurs deux mains à la castration. Mains qu'on attachait pour éviter qu'ils ne se masturbent ou, la méthode est plus douce, mains qu'on devait laisser au-dessus du couvre-lit — c'est ce que la mère dit à l'enfant de Minsk quand il a quatre ans. Elle lui dira plus tard qu'il va en tomber malade. Jeux de vilains : la main réapparaît dans un des rêves fait par l'enfant de Minsk. C'est précisément le rêve de la formule magique : gaz, téléphone, 100 000, que Gide cite

⁹ *Ibid.*, f° 83.

assez fidèlement dans son roman¹⁰. Dans ce rêve, effectué environ dix jours avant la fin de la cure, quelqu'un touche la main du père de l'enfant qui bientôt se ratatine et devient inerte. Les deux mains de l'enfant sont elles aussi touchées et se rabougrissent pareillement. L'interprétation d'Eugénie Sokolnicka est celle d'un conflit avec le père, d'une angoisse de castration consécutive à l'abandon de la masturbation, et le souhait de dérober la puissance sexuelle du père et du grand-père symbolisées dans la formule magique. Replacer la main du père, et refaire le même rituel avec ses deux propres mains : comment écrire des deux mains ?

Dans *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, alors qu'il se rappelle son cousin Guy, le mémorialiste effectue une longue digression sur la masturbation, plus précisément sur la mauvaise manière de se masturber. Tout d'abord, pour s'autoriser à parler du sujet, Maumort s'efforce de montrer qu'il n'a aucune honte à aborder la question et que ses vues sur la question sont assez libres. *Captatio benevolentiae* qui consiste à se distancer dans une sorte de confession à froid :

Le plus étrange de l'histoire, c'est que son exemple [l'exemple de Guy] ne m'incitât pas à faire de même. Encore une fois je devais être protégé ma nature tardive. Je n'en fais pas une question de vertu. D'ailleurs je ne trouve rien de répréhensible à ces habitudes si naturelles, si répandues, et quasi inévitables. Je ne dis certes pas que je n'aie jamais fait de même. Il y a

¹⁰ « Analyse einer infantilen Zwangsneurose », *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, VI, 3, 1920, p. 230.

même eu des époques de mon adolescence où je me suis par crises adonné assez furieusement à ces tentations pratiques¹¹.

Ce que le narrateur concède est aussitôt repris, comme s'il s'agissait de juguler la menace d'un débordement possible. La mémoire devient vague, le ton général et détaché : la digression devient une manière commode de parler du sujet en le tenant à distance. La mauvaise fortune du jeune homme qui le prive d'un dépucelement précoce explique, justifie et aussi excuse la masturbation :

Mais plus tard, principalement entre ma quinzième et ma dix-septième année, si ma mémoire est exacte. Sans aucun dommage d'aucune sorte à vrai dire, ni physique, ni moral. On dit bien des sottises dans les traités de pédagogie sur l'onanisme des écoliers. La seule différence qu'il y ait entre l'acte sexuel qu'on provoque soi-même et celui qui se pratique avec une partenaire, c'est que les occasions ne sont pas nécessaires, le plaisir est là, à notre disposition, et la tentation d'en abuser par une excessive fréquence est inévitable. La découverte de la femme et du plaisir à deux délivre en général assez vite du goût de s'amuser seul ; et c'est en ce sens que je considère plutôt comme un avantage l'initiation précoce : c'est une bonne fortune, dans tous les sens du terme. Ce ne fut d'ailleurs pas mon cas, et je dois me confesser à moi-même que je me suis « amusé avec » assez tard.

¹¹ Gide modifie le nom du camarade plus âgé qui dévoile à l'enfant les secrets de l'accouplement, transformant le "Monja" de Minsk en un "Baptistin Kraft" de Varsovie. *Kraft*, la force est représentée dans le rêve par gaz, téléphone, 100 000 (IZF, p. 236). Pour M. Gourevtich, le prénom Baptistin pourrait être celui du fils de la concierge de l'immeuble de Gide enfant qu'on trouve dans la scène inaugurale de masturbation dans *Si le grain ne meurt* (M. Gourevitch, "A propos d'une source méconnue des Faux-monnayeurs", *L'Encéphale*, 59, 3, 1970); ce peut-être aussi un jeu sur l'idée de naissance et de baptême (on verra ce thème chez Martin du Gard).

Je dois, d'ailleurs, à ces circonstances d'avoir une certaine expérience en ces matières, et des idées qui ne sont sans doute pas personnelles, mais que je n'ai jamais vu exposées nulle part¹².

Il y a certes une originalité des conceptions exposées, dont il n'est guère permis de douter que ce soient celles de Martin du Gard tant les matériaux sont voisins. Mais pour surprenantes que cette série de réflexions puissent être, elles ne sont pas vraiment nouvelles et contredisent le regard critique que posait Maumort sur les traités pédagogiques quelques lignes plus haut. Il rebat immédiatement du thème de la continence et de l'excès fatal lorsque la mécanique masturbatoire semble s'emballer d'elle-même :

L'inconvénient majeur de l'onanisme est, je l'ai dit, l'inépuisable ressource qu'il offre à l'érotisme naturel qui suit automatiquement la puberté et qui livre l'adolescent à une tentation perpétuelle, et trop facile à satisfaire ; d'où les abus fatals, les répétitions trop fréquentes et dont la fréquence s'accroît elle-même, et l'épuisement physique qui en résulte. À cela, il n'y avait guère de remède en mon temps, où la moralité et les coutumes n'offraient que bien exceptionnellement à un gamin de quinze ou seize ans, dévoré par les désirs de ses fonctions naissantes, l'occasion d'avoir, pour les satisfaire, une partenaire à disposition. Je croirais volontiers que les choses sont un peu différentes aujourd'hui où les mœurs sont plus lâchées, où la jeunesse est beaucoup plus libre, où les filles se donnent plus facilement, et où, il me semble, l'expérience de l'amour « normal » se fait, en général, beaucoup plus tôt qu'autrefois. On attache aussi moins d'importance à la virginité, et, en général, à la vertu. Le péché de chair n'est plus un péché pour personne. Je me l'imagine, du moins, d'après ce que

¹² Dossier Maumort, XVII : « 1er état de Guy au Saillant », ff° 57 à 63.

je sais, par exemple, de la promiscuité, de la camaraderie amoureuse des gars et des filles du pays¹³.

Le propos semble ici facile, le personnage de Maumort occupant la même position que Martin du Gard, c'est-à-dire celle d'un vieil homme à cheval sur plusieurs époques, position distante qui lui permet de porter un regard lucide sur la société de son temps. Pour autant, on ne semble pas s'écarter de la croyance qu'il existe un danger inhérent à la masturbation. L'idée que l'excès de la masturbation peut produire un effet physique n'est pas niée, mais simplement écartée par la plus grande disponibilité des jeunes femmes¹⁴. L'évolution des mœurs ne contribue de manière générale qu'à réduire la durée des excès pendant l'adolescence en précipitant le passage à l'âge adulte par une initiation sexuelle plus précoce. En d'autres termes, la figure de l'onaniste penche toujours vers l'anormalité ; son seul espoir de rentrer dans la norme réside dans la mesure, autre nom de la continence, et les mœurs modernes favorisent cette mesure, sinon en limitant les excès et la fréquence, en limitant au moins la durée de l'adolescence en offrant un accès plus rapide et facile au coït. On peut trouver assez courtes de telles conceptions sous la plume d'un personnage qui se targue d'avoir réfléchi sur la question.

La manière anti-naturelle

Discours ambivalent, mais qui semble anodin : ce serait la manière d'adapter une opinion à la réalité, sans toutefois s'engager dans un examen de cette opinion qui fasse vaciller ses préjugés et par là sa conception des choses. Les réflexions qui suivent sur une

¹³ *Ibid.*, ff° 57 à 63.

¹⁴ *Ibid.*, ff° 57 à 63.

façon soi-disant naturelle de pratiquer l'onanisme modelée sur sa finalité supposée sont plus particulières :

Mais je me perds en digressions, à mon habitude. Ce que je voulais noter, le voici : Pourquoi l'onanisme, même pratiqué avec une relative modération, et à un âge où l'éjaculation régulière est une fonction parfaitement naturelle, produit-il, si souvent, chez ceux qui le pratiquent des déviations, des effets fâcheux pour l'avenir, des tares parfois irrémédiables ? Pourquoi tant d'hommes qui s'y sont trop longtemps adonnés, sont-ils, pour toujours, plus ou moins impropres à trouver dans le commerce des femmes leurs satisfactions complètes, et à la donner ? Car c'est un fait. Il n'est que d'avoir reçu les quelques confidences des vestales professionnelles pour être renseigné sur ce point. Eh bien, selon moi, cela tient presque uniquement à ceci : que l'onaniste a pris, par la façon dont presque toujours il opère, des habitudes physiques qui sont à l'inverse des habitudes normales ; et qu'après quelques années, le pli est pris, la jouissance est liée au mode que l'onaniste a adopté, il ne peut plus changer. Voilà le sens restreint et particulier qu'il faudrait donner, selon moi, au terme « mauvaises habitudes ».

Je m'expliquerai là-dessus, quoique cela présente quelques difficultés.

Comment procède l'onaniste habituel ? Couché sur le dos, c'est-à-dire à l'inverse de la position normale du mâle qui se livre au coït, il obtient l'éjaculation non pas, comme le veut la nature, par les mouvements répétés du corps, et des reins, mais, au contraire, le corps restant immobile, par l'habitation étrangère que provoque sa main. Quand il en arrive, et c'est vite fait, à ne pouvoir accéder au plaisir que de cette façon *anti-naturelle*, il devient incapable ou peu capable, ou moins capable, de faire l'amour avec une femme. Tout le mal vient donc, à mon avis, non pas du fait qu'il a pris l'habitude de chercher seul son plaisir, mais du fait qu'il s'est appris à ne le prendre que dans une position totalement différente, voire opposée, à celle que la nature lui a assignée. Ce qui reviendrait à dire que c'est la main,

la grande coupable. Et qu'un chien, par exemple, qui se livre à l'onanisme selon les moyens les plus élémentaires — et plus naturels — que la nature a mis à sa disposition, ne s'en trouverait nullement pour cela moins apte à couvrir sa femelle¹⁵.

C'est le propre des discours conservateurs de revenir à la question de l'origine et du modèle naturel, et ces quelques lignes n'y dérogent pas. La normalité sexuelle est associée à un fantasme d'animalité : Martin du Gard va même jusqu'à décrire la position de l'onaniste à l'inverse de celle « de l'animal », avant de porter la correction de « position normale ». L'animal est du côté de la nature, évidemment dans ce qu'il représente de plus simple, de plus limité à sa fonction reproductrice, et non pas dans sa possible frénésie bestiale qui constitue l'autre pôle du fantasme. La nature est celle à qui on prête tout : elle « veut » que la masturbation soit conforme à ses lois. L'exemple à suivre est celui du chien quadrupède — retour du singe (le cousin Guy) : on peut songer *a contrario* à Djalioh, le bipède rêveur et sauvage qu'imagine Flaubert dans « *Quidquid volueris* ». Car Flaubert dans sa nouvelle de jeunesse prête une imagination à sa créature, primate romantique qui, emmené au bordel, s'en enfuit avec une rose et un miroir à la main. Tout ce qu'il manque au chien, une main et une imagination — ou l'évolution à l'envers : *homo erectus*, *homo sapiens*. La fiction de l'onanisme canin ne résiste pas à l'étymologie qui lie la main et la masturbation. Sans main, le mot n'existe pas. Certes, il s'agit d'une étymologie possible, et discutable, car le mot se tapit dans son origine obscure ; mais Martin du Gard ne connaissait qu'apparemment cette racine

¹⁵ On mesure qu'il n'est question ici que de la masturbation masculine. La masturbation féminine n'a probablement aucun intérêt pour Martin du Gard, dont les vues en général sont banalement misogynes. On ne saurait en faire le reproche à l'écrivain : ses conceptions sur le rôle de la femme s'inscrivent sans excès dans les vues de l'époque.

étymologique¹⁶. Mot inexistant, chose impossible : il suffit de poser la question aux quadrupèdes.

Notre lecture nominaliste n'est pas, pour simpliste qu'elle soit, dénuée de tout fondement. L'onanisme est une invention moderne : ce n'est que quand il devient un mal à combattre qu'il prend l'épaisseur d'une maladie et d'un problème. La position de Maumort se révèle ainsi bien paradoxale, prise entre le détachement du moraliste (au sens du mémorialiste, distant et sceptique — il faut se rappeler que Montaigne est un des modèles) et un raisonnement erroné sur les lois et finalités de la nature. L'exemple invoqué est révélateur d'une réduction de la masturbation à un succédané du coït, au prix d'une corrélation entre sexualité humaine et reproduction animale. Vieille question : les animaux pensent-ils ? Pas assez pour pouvoir pratiquer l'onanisme. À tout le moins, Flaubert prête-t-il cela à son personnage, et la scène du bal au cours de laquelle le *Pongo sapiens* joue du violon peut-elle être lue comme une métaphore :

Djalioh tenait avec force le manche de l'instrument, et chaque fois qu'un de ses doigts se relevait de la touche, son ongle faisait vibrer la corde qui sifflait en mourant. Quelquefois, il s'arrêtait, effrayé du bruit, souriait bêtement et reprenait avec plus d'amour le cours de sa rêverie ; enfin, fatigué, il s'arrêta, écouta longuement pour voir si tout cela allait revenir.

Mais rien ! la dernière vibration de la dernière note était morte d'épuisement¹⁷.

Cela que Flaubert attribue à son héros simiesque, c'est le langage et l'imagination, pour simplifier : la fonction de représentation. C'est ce qui distingue l'humain de l'animal et,

¹⁶ Dossier Maumort, XVII : « 1er état de Guy au Saillant », ff. 57 à 63.

¹⁷ Cf. Dossier Maumort, XIX : « Le Collège Saint-Léonard », ff. 51-52 : Martin du Gard note sur un feuillet l'opinion de Diderot dans un article de H. Lefebvre paru dans les *Lettres françaises* du 16 septembre 1948 et qui se réfère à l'article « Manstrupation » de l'Encyclopédie. Au verso, il s'interroge sur l'emploi du mot manstrupation et reprend l'étymologie du mot masturbation telle que donnée par le Littré : main et polluer.

dans sa fiction de l'origine, Maumort oublie ce point fondamental. Ces questions font écho à l'œuvre de Rousseau, dont l'exemple pour ce qui a trait uniquement au thème de la confession est présent à l'esprit de Martin du Gard¹⁸.

La question de l'éducation est le corollaire obligé de ces digressions sur l'homme, l'animal et les lois de la nature. Pour Maumort, elle se pose dans des termes voisins à ceux dans lesquels elle se posait pour Martin du Gard devant l'adolescent rencontré dans le train :

De sorte que, poussant jusqu'à ses conséquences extrêmes, cette miennne théorie, à laquelle je tiens, je trouverais raisonnable, non pas, comme on le fait, — et si vainement de persuader au jeune garçon que l'onanisme est un vice affreux, et de leur dire : « Refuse-toi aux tentations de l'onanisme qui te détraqueront la santé » (ce qui n'est pas vrai en soi, pas fatalement vrai, et qui n'a guère d'autre effet que d'empoisonner, par une crainte illusoire, le plaisir qu'il prendra en dépit de tous les conseils) mais de lui tenir ce langage : — « Livre-toi aux pratiques de l'onanisme, mon garçon, c'est de ton âge. Mais tâche de n'en pas abuser exagérément, si possible. Applique-toi à la modération. Ne cède qu'au désir impérieux. Ne provoque jamais l'érection d'une façon factice et volontaire. À ton âge l'érection est assez fréquente pour ne pas avoir à la provoquer. Donc, exerce ta volonté à te restreindre. Et surtout prends l'habitude de le faire d'une manière qui soit conforme aux lois naturelles de la procréation, dans la posture qu'implique l'acte sexuel normal dans toutes les espèces animales. Il y a un onanisme dangereux, c'est celui qu'on pratique avec la main, couché sur le dos. Et il y a un onanisme sans inconvénient, une façon de « bien faire ça » qui consiste à se placer autant qu'il est possible dans les conditions normales de l'accouplement, couché sur une femme imaginaire et inerte (Quand l'habitude est prise de faire l'amour avec tout

¹⁸ Flaubert, « Quidquid volueris », V (*Œuvres de jeunesse*, OC, I, p. 259).

son corps, et que le fantôme inerte se trouve remplacé par une partenaire active, ça ne peut pas ne pas marcher bien !) en provoquant le spasme, non pas grâce à l'intervention « étrangère » et locale de la main, mais par le mouvement « sui generis » des reins et de tout le corps. Grâce à quoi tu ne deviendras pas un anormal inapte à tes fonctions de reproducteur¹⁹.

Terrible éducation qui, si on la comparait d'aventure à l'apprentissage du langage, consisterait à n'autoriser le babil qu'en fonction de la syntaxe cohérente et univoque de l'adulte ! Il y serait interdit de jouer de la langue et de l'imagination pour éprouver le monde. Cette idée d'une efficacité de l'apprentissage normée sur son but n'est, sans grande surprise, que le décalque des débats théologiques sur la pollution nocturne et l'émission involontaire. Maumort semble juger acceptable la masturbation si elle n'est pas provoquée « d'une façon factice et volontaire », c'est-à-dire si l'imagination n'est pas première. On retrouve dans ce passage un arrière-plan moral qui n'a guère changé ; ainsi la volonté est-elle un critère déterminant de ce projet pédagogique. « Ne pas céder », « exercer sa volonté » : en quoi cela importe-t-il quand Maumort, s'accordant aux discours de l'époque, reconnaît l'innocuité de la pratique ? Pourquoi devrait-il exister une retenue pour la masturbation ? Son point de vue n'est pas éloigné de la doctrine

¹⁹ Dans le dossier Maumort, ce sont des notes qui remontent à 1905 et indiquent l'intérêt ancien de Martin du Gard pour le sujet :

« Le passage de Rousseau sur la masturbation est un modèle de précision et d'adresse.

“ J'avais senti le progrès des ans ; mon tempérament inquiet s'était enfin déclaré, et sa première éruption, très involontaire, m'avait donné sur ma santé des alarmes qui peignent mieux que toute autre chose l'innocence dans laquelle j'avais vécu jusqu'alors. Bientôt rassuré, j'appris ce dangereux supplément, qui trompe la nature, et sauve aux jeunes gens de mon humeur beaucoup de désordres au prix de leur santé, de leur vigueur, et quelquefois de leur vie. Ce vice, que la honte et la timidité trouvent si commode, a de plus un grand attrait pour les imaginations vives : c'est de disposer, pour ainsi dire, à leur gré, de tout le sexe, et de faire servir à leurs plaisirs la beauté qui les tente, sans avoir besoin d'obtenir son aveu” » (Dossier Maumort, XIX : « Le Collège Saint-Léonard », f° 53). Le célèbre texte de Rousseau se trouve dans le troisième chapitre du premier livre des *Confessions* (OC, I, pp. 108-109).

chrétienne en ce qui concerne *mutatis mutandis* les pollutions nocturnes : celui qui surveille ses pensées quand il est éveillé n'est pas responsable de ses actions involontaires durant le sommeil. Cela va même jusqu'à faire dépendre le péché, chez l'Aquinate, de la façon dont on a pensé à la chair pendant l'éveil, avec concupiscence ou avec dégoût — la discussion spéculative constituant un bon exemple de ce type de pensée²⁰.

Un personnage anachronique

La position rétrograde de Martin du Gard éclaire peut-être sa difficulté à composer le personnage de Maumort. On peut sourire à première vue des vues surannées qui découlent d'une pensée passablement vieillie, mais on doit aussi se demander si cet anachronisme ne pourrait pas à son insu la possibilité d'un roman à thèse sur le sujet. Tout ce qui a pu être répété est ou bien erroné ou fallacieux : aucun argument scientifique ne tient, et rien ne peut sérieusement légitimer la condamnation de l'onanisme. En somme, pas de discussion spéculative sur un faux problème : la hantise de la masturbation n'a pu se perpétuer qu'à travers une symptomatologie fictive, et le phénomène s'est comme écroulé de lui-même à partir du moment où la médecine a refusé de cautionner tout cela. Les adolescents chlorotiques sont des personnages inventés de toutes pièces. Il n'y a pas de contenu solide, pas de fond à l'onanisme, ou seulement mouvant : c'est un fantasme, ce qui en fait, à la limite, déjà de la littérature, ou un ensemble de signes qui s'est investi

²⁰ Dossier Maumort, XVII : « 1er état de Guy au Saillant », ff° 57 à 63.

un peu partout de façon assez inexplicable pendant une période historique circonscrite²¹. Ce que peut-être les auteurs de littérature morale, quand ils déploraient la nécessité d'entrer dans les détails tels des pornographes pour traiter la question, avaient mieux compris que Martin du Gard : dès lors qu'ils souhaitaient traiter la question, ils se trouvaient dans l'obligation d'emprunter les mêmes signes et couraient de ce fait le risque d'être comme contaminés par le vice.

Pour un écrivain qui pense, contre Gide, que forme et fond sont dissociés ou doivent l'être, la difficulté est de taille si la question se dérobe. C'est, de plus, un sujet assez médiocre si l'on pense à d'autres « sujets » de Martin du Gard comme l'affaire Dreyfus ou à la Première guerre mondiale, sujets nobles sur lesquels une multiplicité de points de vue peut être exploitée à travers différents personnages. Or, à l'époque où Martin du Gard met en place son projet, il n'y a plus guère de place pour une réflexion possible sur la question autre qu'une dénonciation de la supercherie qu'elle a pu représenter. C'est un obstacle apparemment levé par la forme romanesque à la première personne qui seule permet d'aborder les questions sexuelles — mais en découle alors nombre de problèmes provenant de la forme de la confession. Mais, quelle que soit la forme choisie, traiter de la question sous le mode romanesque présente des ambiguïtés, la principale étant la question de la représentation des personnages : si un personnage est supposé se masturber, il devra être représenté de façon idoine, c'est-à-dire en empruntant à la sémiologie fictive d'une cachexie fatale. *A contrario*, la conception moderne de la sexualité établissant le caractère universel et inoffensif de la pratique, ce serait un trait

²¹ Pour une subtile discussion de l'idée d'une reprise des concepts moraux par la littérature scientifique, je renvoie à la lecture par P. Singy du libelle *Onania* et du traité sur l'*Onanisme* de Tissot («Friction of the genitals and secularization of morality », *Journal of the History of Sexuality* 12, no. 3, 2003, pp. 345-64).

invisible partagé par tous les personnages. Ce qui en fait un « non-sujet », quelle que soit la forme littéraire.

Les mauvaises pensées de Gênes

Martin du Gard n'en vient pas là, et c'est sans surprise que, lorsque le personnage de Maumort décrit son cousin Guy pour la première fois, les pensées de Gênes refont surface. Après avoir longuement dévisagé sa figure qu'il compare à celle sculptée d'un serpent terrassé par la Vierge de l'église de la bourgade voisine de Menneville, c'est le regard qui retient l'attention du narrateur :

[...] celui de mon cousin était souvent fuyant, et comme voilé, dans sa noirceur, par un halo bleuâtre. Pour tout dire — et tant pis si j'anticipe — il avait ce regard un peu trouble, à la fois appuyé, superficiel et absent, des maniaques dont l'attention est la proie d'une préoccupation secrète (par quoi se signalent très particulièrement les obsédés sexuels). Bien entendu, j'étais trop jeune pour m'en aviser ; mais je m'étonne qu'autour de Guy, personne, ni ses parents, ni l'abbé Adry, ni mon père, n'ait paru s'en apercevoir. Pourtant les signes ne manquaient pas, qui aurait dû les mettre sur leurs gardes. Je ne voudrais pas à distance, forcer ma pensée et pousser les traits au noir²².

Le portrait se poursuit par la description de la bouche, tout aussi traîtresse, molle, et moqueuse. Pour résumer : le secret de ce visage au « masque difficile à déchiffrer²³ » est ce qui séduit le jeune Maumort. L'aspect le plus frappant de cette scène de rencontre est qu'elle est fictive — d'une certaine manière, on le verra un peu plus loin, elle représente

²² 20 novembre 1941 (*Journal*, III, p. 454.)

« Toujours l'éternelle question « *forme et fond* ». [...] je tiens *mordicus* qu'on le peut [les dissocier], que je le fais — et il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire déclarer qu'*on le doit*. (Je pense à Gide. Je l'ai vu travailler ; j'ai senti sur le vif tout le danger d'une pensée qui, toujours, naît *avec* sa « forme ».) »

²³ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, I, 4, p. 89.

un véritable souvenir d'enfance. Maumort le reconnaît, il ne pouvait enfant être familier avec la sémiologie de la masturbation, à moins d'avoir été réprimandé et menacé de maladie — chose impossible, puisqu'il se prétend innocent. Mais cela ne l'empêche aucunement d'« anticiper » le récit et d'apposer les stigmates de l'onanisme sur son cousin. On pense à la masturbation, il faut construire un personnage, et la forme des mémoires permet même à Martin du Gard de déroger à ses règles habituelles basées sur l'idée qu'il y a toujours « un secret à découvrir », lesquelles consistent à laisser au lecteur deviner de lui-même la sexualité d'un personnage romanesque²⁴.

Le type du masturbateur est constitué dès l'origine, et c'est la masturbation qui sera la clé du personnage et expliquera sa fin prématurée. Certes, la tuberculose est vaguement évoquée, mais semble une cause mineure et plus que toute autre chose la conséquence de la masturbation — il s'agit là peut-être de la seule différence notable dans la typologie de l'adolescent : le rapport direct de causalité entre la sexualité de Guy et sa maladie est évité, même si cela constitue l'arrière-plan de son destin tragique.

Martin du Gard est trop proche de son personnage pour pouvoir tenir la moindre distance avec lui, distance pourtant nécessaire et, de ce fait, en vient à écrire un roman inéluctablement daté. Il serait certes difficile pour l'auteur de pointer les contradictions d'un personnage qui prétend à un discours libre, réfléchi, sage, mais répète les clichés les plus éculés. Comment montrer d'une manière ou d'une autre que son personnage est prisonnier de ses représentations ? Aussi malaisée soit elle, cette tâche nécessaire est essentielle : si Martin du Gard ne parvient pas à nettement démarquer ses opinions de celles de son lieutenant-colonel, le projet romanesque perd alors de sa vraisemblance

²⁴ *Ibid.*, p. 90.

réaliste. Le personnage n'apparaît pas vraiment plausible par rapport à l'époque dans laquelle le situe le roman : quoiqu'il se targue d'oser tout dire, il semble avoir manqué que l'époque a changé. Et on peut prédire que le lecteur des années quarante ou cinquante aura un faible intérêt à lire un roman récemment composé par un auteur épousant les vues anachroniques de son personnage, pour tout dire : un roman du XIXème. Pour *Jean Barois* ou *Les Thibault*, Martin du Gard était contemporain de son époque, et ces œuvres étaient en ce sens adéquates. En ce qui concerne *Maumort*, Martin du Gard semble dépassé.

De plus, la particularité de la forme adoptée pour le roman, que ce soit l'autobiographie ou la forme épistolaire, est de faire disparaître le narrateur. Il revient donc au personnage d'assurer cette prise de distance. Cela pourrait assurer la cohérence de ce dernier, la mise à l'écart de ses préjugés vieillots par le mémorialiste s'inscrivant de manière naturelle dans le travail de remémoration. Or, le scepticisme manifesté en général par Maumort n'est guère compatible avec l'idée que la masturbation marque comme une faute le visage. Maumort devrait, logiquement, porter le doute sur ces représentations. On peut donc supposer que le personnage est tourmenté par la question, et que toutes ses vues sur la sexualité sont de l'ordre de la dénégation. Absence de sincérité : dans la scène avec Guy, avec le recul du temps c'est aux adultes que Maumort prête un défaut d'attention aux signes qui marquent l'enfant onaniste, alors même qu'il sait, lui-même adulte, combien peu ces peurs sont fondées. On serait en droit d'attendre une réaction de Maumort devant ses peurs d'enfant, une moquerie indulgente par exemple, ou encore une comparaison avec l'éducation des générations suivantes : c'est également le paradoxe de cette scène où il scrute le visage pour en reconnaître les signes

qui ne trompent pas, tout en soulignant qu'enfant il ne pouvait pas savoir cela. Or, ce sont les enfants les plus sensibles à ces discours condamnant la sexualité ; c'est à eux qu'il est destiné ; c'est eux qui doivent être terrifiés.

La question biographique

« Je pense à la *masturbation* » écrivait Martin du Gard. Mais on pourrait attendre le contraire : en 1936, avoir une position moderne serait de ne pas y penser du tout, ou à tout le moins de douter de l'idée même. On mesure l'absence d'originalité de l'auteur des *Thibault*, mais surtout le fait qu'il s'agisse de conceptions morales. L'évolution des mœurs ne semble pas avoir de réelle prise sur l'opinion de Martin du Gard, et il faut émettre l'hypothèse d'une obstination personnelle qui puisse rendre compte des réflexions surprenantes que génère la vision d'un adolescent. La question biographique, compliquée chez Martin du Gard, devient épineuse avec *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, notamment parce que l'un des enjeux majeurs du roman est celui de la matière sexuelle.

Or, en ce qui concerne la sexualité, une certaine tradition critique prêche une indifférence : par exemple, dans l'avant-propos de la thèse que publia Claude Sicard en 1973 sur le jeune Roger Martin du Gard, il est professé que seule l'œuvre compte.

Ceci n'est pas une biographie, même fragmentaire, de Roger Martin du Gard. Pareille entreprise restera vouée à l'échec tant que demeureront inaccessibles les documents personnels — *Journal*, correspondances intimes et familiales — que le romancier, fidèle à la discrétion de toute sa vie, a légués à la Bibliothèque Nationale avec des consignes très précises de divulgation. D'ailleurs, l'histoire littéraire gagnerait-elle beaucoup à disposer d'une information plus complète sur l'existence matérielle, l'éducation sensuelle et

sentimentale, les passions de l'écrivain ? Certes, il nous arrive de souhaiter être en mesure d'expliquer par la connaissance du caractère, par la psychanalyse, la fréquence, dans l'œuvre, de certains thèmes, de certaines images obsessionnelles, de justifier par tel « traumatisme » de la petite enfance ou telle blessure de l'adolescence, la conception de l'amour, le rôle de R. M. G. accorde à la femme dans le couple, ou l'intensité d'une angoisse comme celle de la mort. Mais que les amateurs de ragots biographiques se consolent : nous ne croyons pas que le romancier ait été prodigue, fût-ce dans son *Journal*, de confidences claires, lui qui disait aux journalistes rassemblés à Stockholm pour la remise des Prix Nobel : « Pour saisir la véritable nature d'un écrivain, il suffit de se donner la peine de fouiller ses écrits. L'œuvre est le seul guide sûr, le seul témoin irrécusable ; car c'est là que l'artiste le plus caché se démasque et, malgré lui, livre son secret. » Paroles ambiguës : le « secret » de R. M. G. n'est pas de ceux qui alimentent les scandales. Ses auditeurs, en 1937, n'avaient aucune chance de pouvoir titre sur quatre colonnes « La double vie d'un Prix Nobel ». R. M. G. n'a qu'une vie, celle qu'il a consacrée tout entière à son œuvre. Et le reste n'est qu'anecdote...²⁵

²⁵ Il ne s'agit pas cependant d'être si obscur que l'on ne puisse rien deviner. Martin du Gard dans une lettre au jeune romancier Pierre Marois critique le régime trop allusif de Stendhal dans *Armance* :

« Cher ami, il faut reprendre et travailler ce livre [*De quel amour blessé*, qui sera publié en 1945 chez Albin Michel]. [...] Je crois indispensable d'éclairer davantage la lanterne. Un livre comme l'*Armance* de Stendhal est demeuré incompréhensible pendant un demi-siècle, parce que l'auteur a mis une coquette et excessive discrétion à nous faire clairement comprendre que son héros était un impuissant. Quand on a la clef, tout s'illumine. Mais à quoi sert de dérober la clef au lecteur ?

Le problème sexuel autour duquel vous tournez avec tant de réserve demeurera une énigme rebutante pour 99 lecteurs sur 100. Il faut aider le lecteur à voir clair. Il ne s'agit naturellement pas d'*expliquer* ; mais d'ajouter quelques scènes décisives, marquantes, qui mettent sur la voie, qui permettent au lecteur de comprendre ce que le héros lui-même ne comprend pas. Méfiez-vous des risques que vous courez à jouer un jeu aussi subtil. Tout concourt à tromper le lecteur. Ce style châtié, délicat ; ces aventures d'apparence banale ; tout ça donne une impression de grisaille, de fadeur, d'idylle sans couleur. Il faut que le lecteur, par quelques traits inattendus, saisissants, énigmatiques, ait l'attention éveillée, devine qu'il y a des dessous complexes, *un secret à découvrir*» (Nice, 17 mars 1941, *Correspondance générale*, VIII).

C'est, comme le rappelle James Creech²⁶, le reproche communément fait à ceux qui s'intéressent aux détails biographiques dès lors qu'il s'agit de sexualité. En outre, la position critique qui consiste à clamer que seule l'œuvre prime est mise en doute par ceux-là même qui défendent la position. Ainsi, après avoir douté de l'intérêt de détails biographiques, Sicard ne peut s'empêcher de penser qu'il y aurait là une clé de l'œuvre quand il retrace la genèse d'un roman de jeunesse de Martin du Gard, *Une vie de saint*. Dans son commentaire d'une scène où le héros Luc Hardel, qui deviendra prêtre, échoue misérablement dans une tentative de dépuçelage entre les jambes d'une prostituée, la comparaison initiée avec d'autres œuvres de Martin du Gard ou avec *L'Éducation sentimentale* ne suffit pas ; Sicard se demande si « peut-être quelque confidence intime révélera-t-elle un jour l'origine exacte de ces successives déconvenues²⁷. » La réduction au biographique est-elle inévitable dès lors qu'il s'agit de sexualité ? Ce n'est pas impossible. La tentation semble de toutes les manières assez naturelle dès lors que sont mal comprises les métaphores du « masque » de l'œuvre.

Ce n'est d'ailleurs pas tout à fait un hasard si on voit communément ce genre de lecture avec Rousseau, auteur qui inaugure un type de discours sur la sexualité, et en particulier la masturbation. Derrida pointe ce que manquent de telles lectures à l'issue de son « repérage » du signifiant « supplément » dans le texte rousseauiste. En se fondant sur le présumé qu'on peut déplacer l'interprétation du texte vers une analyse biographique séparée, un certain type de lecture psychanalytique est tout aussi redondant

²⁶ Claude Sicard, *Roger Martin du Gard, Les Années d'apprentissage littéraire (1881-1910)*, pp. 3-4.

²⁷ James Creech, *Closet Writing/Gay Reading. The Case of Melville's Pierre* (Chicago : The University of Chicago Press, 1993), p. 27.

que le commentaire traditionnel²⁸. Il semble que ces lectures « biographisantes » ou « psychologisantes » manquent tout à fait leur but dès lors que l'onanisme entre en jeu. Il s'agit d'une partie difficile avec un signifiant majeur : depuis l'époque de Rousseau, la hantise de la masturbation a produit ce feu de signifiants qui glissent d'un texte à l'autre pour s'éteindre à l'époque où Martin du Gard tente de composer son roman.

²⁸ Claude Sicard, *op. cit.*, p. 235.

V. La route de Menneville

Les mémoires du lieutenant-colonel de Maumort s'ouvrent sur le tableau d'une naissance dramatiquement marquée par la mort de la mère du narrateur, puis sur le récit d'une petite enfance qui s'écoule tranquillement entre le père et la sœur. Henriette, son aînée de neuf ans, n'exerce qu'une « tutelle légère » tant l'enfant est docile et prudent. Ces deux premiers chapitres constituent un prologue, car le vieux militaire va insister sur le moment de sa véritable « naissance » vers l'âge de onze ans. Dans le troisième chapitre, l'enfant doit en effet commencer l'apprentissage du latin avec le vicaire du bourg voisin situé à trois kilomètres. Il est décidé qu'il se rendra seul trois fois par semaine à la cure, et c'est alors pour Maumort un nouvel apprentissage à travers « l'exaltation de la solitude, l'ivresse de la liberté¹ », l'ouverture sur le monde et le progressif détachement du lien avec sa sœur. Le mémorialiste tient ici la période fondatrice de l'homme qu'il deviendra, son lieu véritable de naissance, et non ces dix premières années de la vie pendant lesquelles sa docilité n'augurait pas de son futur caractère ombrageux.

J'ai le sentiment, non pas d'avoir, à cette date précise, franchi une étape de mon développement, mais, véritablement d'être devenu *un autre*. Le bambin dont j'ai raconté les premiers souvenirs, n'était pas moi : mon cocon, tout au plus. C'est sur la route de Menneville que je suis né ; et c'est seulement avec ce petit Bertrand de dix ans, flânant entre

¹ Cf. Derrida, « “Ce dangereux supplément...” » , *De la Grammatologie*, pp. 228-231.

les haies son cartable au dos, que le vieux Maumort se sent des liens de nature et de continuité².

Cette route représente la découverte du monde extérieur par un enfant jusque-là confiné dans la propriété familiale. La vie de la petite bourgade, les marchés locaux, les itinéraires variés à travers champs vont doucement pousser l'enfant hors de la tutelle du père et de la sœur. L'emphase mise sur la liberté ressentie lors de ces promenades semble éclairer l'idée d'un véritable point de départ dans la vie de l'enfant.

Un premier souvenir

Le lecteur découvre bientôt que le caractère vague des descriptions cache un événement qui se révèle bien plus important. Le mouvement du récit prend alors la forme d'une confession dont les méandres épousent le lit de l'aveu. Le narrateur se rappelle l'enfant qui, parce qu'il sent confusément une tristesse chez sa sœur à le voir grandir et lui échapper, tait de lui-même certaines de ses découvertes, et ce sans aucune malice. La raison donnée en est fort simple : le jeune Bertrand peinerait sa sœur à trop partager avec elle toutes les nouvelles découvertes étrangères à l'environnement familial, signe certain de son éloignement et de son émancipation. C'est alors que le narrateur décide de rapporter un violent souvenir sexuel introduit tout d'abord comme en passant, au fil de la plume, dans l'élan d'une concession par rapport au développement précédent qui présentait un enfant ne gardant le secret que de la façon la plus innocente et affectueuse. Il reconnaît qu'il pouvait se taire pour d'autres raisons :

² *Mémoires du lieutenant-colonel de Maumort*, I, 3, p. 55.

Par cachotterie aussi, quelquefois... Je songe en écrivant ceci à une certaine découverte que j'ai faite, au cours d'une de ces innocentes écoles buissonnières, et qui m'a si soudainement bouleversé que le souvenir n'en est pas encore effacé³ [...]

Au cours d'une de ses pérégrinations, l'enfant surprend par hasard une scène de baignade et découvre trois filles d'un âge voisin du sien jouant nues dans une mare. C'est sur le corps de ces enfants qu'il fait la découverte bouleversante de la différence sexuelle :

Je suis resté là, une grande minute, retenant mon souffle, le cœur chaviré, détaillant de tous mes yeux ces torsos nus, dont les petits seins étaient à peine plus gonflés que les miens, et ce n'est pas tout de suite que je me suis avisé de la *différence*... Alors, pris d'une peur panique, j'ai rebroussé chemin et j'ai fui, éperdu, courant, jusqu'à la route⁴.

Il s'agit là d'un événement majeur, et le récit liminaire des promenades apparaît dès lors plus que toute autre chose comme une préparation à la révélation de cette scène. La longue place donnée aux réflexions sur la portée de cet événement en atteste l'importance aux yeux de Maumort, et l'incident qui semblait fortuit prend peu à peu une teneur primordiale. Mais sous l'apparente spontanéité de l'écriture et de la réminiscence semble se déguiser une gêne que marque le balancement entre l'irruption soudaine de la scène traumatique au détour d'une promenade, « un choc brutal, dont l'effet se poursuivant dans les profondeurs de l'être⁵ », et la distance que le narrateur s'efforce d'emblée de maintenir par rapport à ce qui est devenu un souvenir intime.

³ *Ibid.*, p. 57.

⁴ *Ibid.*, p. 58.

⁵ *Ibid.*, p. 59.

Tout d'abord, Maumort se rappelle la dissimulation dont il fit montre, vaquant à ses occupations habituelles une fois rentré au Saillant et faisant comme si de rien n'était, tout en rapportant ce geste à une qualité innée aux enfants. Ici, la dissimulation ne s'explique selon lui que par un sentiment de culpabilité associé à la découverte d'un secret. C'est la première lecture du souvenir, celle de l'enfant ignorant, qui surprend quelque chose sans aucune intention maligne, et à tort en éprouve un remords. Car Maumort souligne l'absurdité du sentiment de culpabilité : l'enfant qu'il était sait n'avoir commis aucune faute mais se sent néanmoins coupable. L'insistance sur ce paradoxe sert à écarter l'hypothèse d'un émoi sexuel :

D'où venait donc cette sorte d'angoisse qui s'emparait de moi au souvenir des trois gamines nues ? D'un trouble physique, précoce, signe avant-coureur des premiers élans de la sexualité ? Certes, non ; mais d'un sentiment absurde de culpabilité, de culpabilité involontaire, qui soulevait en moi les affres d'une honte et d'un remords également injustifiés⁶.

Le narrateur porte un regard éloigné sur ce souvenir en adoptant le ton général de la psychologie sexuelle infantile, avant d'emprunter au registre d'une introspection sereine. Mais cette longue introspection est bien moins simple que le vieux militaire ne voudrait le croire, et au fur et à mesure du récit s'établit une tension entre la dénégation du caractère sexuel de l'événement et la rémanence du souvenir. Pour Maumort, cet épisode intervient trop tôt pour revêtir un caractère sexuel, même s'il concède prudemment qu'un spécialiste pourrait en faire une toute autre lecture.

⁶ *Ibid.*, p. 59.

Le premier choc, le plus immédiat, qui est celui de la découverte de la différence sexuelle ne serait pas si important. « Il me semble que, dans cet indéniable ébranlement en profondeur, la découverte elle-même comptait pour assez peu⁷ » se souvient le narrateur. L'enfant, totalement ignorant de l'anatomie féminine, ne se posait jusque-là aucune question. Le corollaire nécessaire consiste à assurer que le malaise de l'enfant par rapport à la découverte de la différence sexuelle ne vient que de ce qu'elle lui était cachée et qu'il en a sans le vouloir percé le secret. Pour autant, le narrateur poursuit ses souvenirs et dresse le tableau d'un enfant obsédé par cette découverte, et dont l'environnement bascule d'abord avec l'observation discrète des animaux domestiques qui permet de reconnaître comment le chien de la maison diffère de la chienne du cocher, puis avec l'extension de ce questionnement au personnel, avant de s'attaquer au père et à la sœur, ce qui appelle un nouveau souvenir :

Je me souviens très bien du jour où j'ai glissé sur cette pente fatale. C'était un matin, dans le couloir ; je venais de frapper à la porte de ma sœur : « Non, n'entre pas ! » s'était-elle écriée. Il était de bonne heure ; elle était encore à ses ablutions. Aussitôt, et pour la première fois, mon imagination s'était représentée, avec une précision sacrilège, Henriette nue, Henriette et le secret de son corps⁸.

La curiosité de l'enfant conduit par glissements, « de déduction en déduction⁹ », au topos de l'innocence perdue, qui se conjugue ici au thème de l'inceste que sous-tend de loin la représentation dénudée de la sœur. L'inceste est un thème très présent chez Martin du Gard, le plus souvent développé de façon explicite sous la forme d'une confidence. Mais

⁷ *Ibid.*, p. 60.

⁸ *Ibid.*, p. 59.

⁹ *Ibid.*, p. 60.

le troublant danger d'une telle situation disparaît bientôt, si l'on croit le narrateur, tandis que l'enfant s'habitue à l'idée de la nudité de sa grande sœur pour ne plus y penser. De même, le rapport à sa propre nudité est dépourvu de toute notion d'auto-érotisme : l'observation devant le miroir ne s'accompagne d'aucune pensée « équivoque » : « aucune sensualité n'accompagnait ces premières réactions¹⁰. »

Cette image paisible ne tient pas longtemps ; l'enfant n'est pas quitte, et bientôt retourne sur les lieux mêmes de son « crime » :

Mais, quelques semaines plus tard, une tentation, où je crois voir un indice de sensualité naissante, s'est emparée de moi : retourner du côté de la mare, reprendre ce chemin creux que j'avais farouchement évité depuis l'incident¹¹.

Appel « irrésistible », mais déçu, car les fillettes ne sont plus là. Maumort prend cependant l'habitude de retourner à la mare quoiqu'il sache pertinemment bien qu'il n'y aura pas de nouvelle baignade. Ce que l'on comprend alors, c'est que la scène fut si prégnante que Maumort toute sa vie y retourne en pensée. Le narrateur se contredit : le pouvoir de l'image semble d'abord nié — l'enfant ne revenant pas pour chercher à « ressusciter la vision des gamines¹² », mais la persistance en est reconnue, alors même que le lieu n'existe plus. Si au détour d'une promenade, Maumort adulte passe devant l'abreuvoir qui a remplacé la mare, c'est alors le souvenir qui s'empare de lui :

Cette eau stagnante bordée de saules, ce coin de pâture que j'entrevois à travers les noisetiers, sont à jamais fixés dans mon souvenir. Une clôture a remplacé la haie, les saules sont morts, un abreuvoir de ciment occupe la place de la mare, de larges pommiers

¹⁰ *Ibid.*, p. 60.

¹¹ *Ibid.*, p. 61.

¹² *Ibid.*, p. 61.

ombragent le pré ; mais il est rare que je repasse par là sans revoir en pensée le site d'autrefois¹³.

Ainsi, au fur et à mesure d'une progression furtive, ce premier souvenir s'amplifie jusqu'à trouver son point d'orgue : la première longue « digression » sur la masturbation. La réflexion se clive en deux moments qui offrent deux modalités de dénégation de la sexualité, qu'il s'agisse de l'enfant ou de l'adolescent :

Sensualité, sans doute, mais sensualité diffuse et très chaste, où des psychiatres avertis auraient peut-être dénoncé l'approche de l'âge sexuel, mais qui, selon moi, ne recelait encore aucune trace de sexualité. Vraiment, à cette époque, mon innocence était totale. Je ne péchais ni « en pensées » ni « en action », comme dit crûment le catéchisme. Je ne soupçonnais même pas ce que ce pouvait être. Et si mes matinées se terminaient le plus souvent par un pèlerinage exalté aux environs de la mare, mes nuits étaient encore d'une pureté angélique. Le soir, dans la tiédeur du lit, en attendant le sommeil, je songeais à mille choses, mais aucune obsession d'ordre sexuel ne hantait ma rêverie. Non seulement je n'avais eu l'idée de me livrer sur moi au moindre attouchement, mais il ne m'arrivait même pas de relever, pour caresser mon corps, la longue chemise dans laquelle j'étais empaqueté. Si invraisemblable que cela puisse paraître à ceux qui ont eu l'expérience d'une perversité précoce, la troublante apparition de ces nudités s'ébrouant dans l'eau restait liée pour moi au décor où je les avais surprises, et je n'avais jamais eu la moindre velléité d'évoquer leurs formes impubères ailleurs que dans la campagne, au tournant fatidique du chemin creux.

Je me relis. Et je dois avouer que je suis un peu surpris de m'être si complaisamment étendu sur ces puérités. C'est que, à tort ou à raison, j'y attache une certaine importance. J'ai beaucoup réfléchi, tout au long de ma vie, aux phénomènes de la sexualité — de la

¹³ *Ibid.*, p.62.

mienne, en particulier — et me suis toujours efforcé d’aborder ces problèmes sans tricherie, avec une objectivité lucide. J’ai questionné des gens très divers, recueilli bien des confidences ; j’avais rassemblé sur ces questions nombre de documents curieux. Mettons que ceci en soit un. Cette insignifiante aventure méritait à mes yeux, d’être analysée avec quelque développement, pour deux motifs, qui m’inclinent à penser qu’elle a eu dans mon inconscient un retentissement non négligeable. N’est-il pas surprenant, en effet, que, après soixante-dix ans d’une existence bien remplie, ma mémoire ait encore gardé de cet épisode une empreinte aussi précise, aussi vivace ? Et, d’autre part, n’est-il pas significatif que l’image de cette baignade d’enfants — qui, en soi, n’avait rien d’obscène, ni même de très exceptionnel —, mon imagination morbide d’adolescent s’en soit emparée, quelques années plus tard, l’ait ravivée, amplifiée, pervertie, enrichie de détails scabreux, et lui ait donné une place de choix dans cette imagerie lascive où se repaissaient mes rêves de collégien dépravé ? J’aurai à revenir là-dessus. Quelles conclusions imprévues un psychanalyste d’aujourd’hui tirerait-il de mon récit ? Le moins qu’on puisse dire c’est que, le matin de mes dix ans où j’ai eu cette révélation fugitive du sexe féminin, j’ai reçu une secousse profonde qui a atteint en moi un point secret, et hypersensible. Aussi est-ce un témoignage que j’aurais regret d’avoir tu¹⁴.

Quel est le but de ce long passage ? Il semble s’agir par avance de repousser l’analyse psychologique en récusant la figure du psychiatre ou celle du psychanalyste. Pour le premier, c’est la confession à la vérité surprenante : l’absence de tout attouchement accompagne et prouve l’absence de fantasmes. En énonçant tout ce qu’il ne fait pas, Maumort déborde par sa sincérité l’analyse qui pourrait être faite de l’obsession enfantine pour la mare. Le récit sous la forme d’une confidence est alors facile, puisque sans objet :

¹⁴ *Ibid.*, p. 62.

on peut même emprunter sans danger au vocabulaire religieux de la confession (cela ne se fait ni « en pensées » ni « en action »). C'est un mouvement voisin qui permet d'écarter par avance les commentaires « imprévus » qui pourraient être faits par un psychanalyste : en détaillant sa sexualité de collégien, Maumort s'efforce de garder la maîtrise du discours sur ce thème. Ici, c'est plutôt l'excès des attouchements qui rendrait toute analyse supplémentaire incongrue : tout est dit. On va d'emblée dans le vif du sujet ; le confesseur (ou le médecin, ou l'analyste) est réduit au silence, ses questions ont été devancées, et l'aveu s'est glissé sous le stéréotype du collégien masturbateur.

En s'attardant sur cette scène, Maumort, à son insu, touche à la difficulté du discours sur la masturbation. Comment échapper à la forme de la confession, dont la difficulté majeure est qu'elle caractérise aussi bien le discours sexuel que l'autobiographie ? C'est peut-être la question liminaire de ce modèle commun qui ouvre le *Lieutenant-colonel de Maumort*.

Il convient de noter le paradoxe qui accompagne d'emblée le projet du narrateur d'aborder franchement la sexualité : ce souvenir, essentiel, n'est pas abordé directement, mais plutôt comme s'il répondait aux questions d'un confesseur que les premières paroles ne tromperaient pas. Or, dans les réflexions qui suivent le récit, Maumort, « en confrontant les dates », « s'aperçoit » que c'était l'année de sa communion, et que le sacrement avait dû être reçu peu avant son aventure. Il lie explicitement, sur un mode négatif, l'événement à la confession :

[...] Le doyen [...] s'était porté garant que son vicaire saurait, en six ou sept mois, me rendre parfaitement digne d'approcher de la table sainte. En confrontant les dates, je m'aperçois

que cette cérémonie, célébrée chaque année en grande pompe, le premier dimanche de mai, dans l'église de Menneville, avait dû précéder de peu (d'un mois ou deux peut-être) l'aventure de la mare aux filles ; et je m'étonne que ces premiers émois sensuels n'aient pas été compliqués de scrupules religieux et de pieux repentirs.

Dans ces visions, ces pensées « immodestes », comment n'ai-je pas flairé, avec effroi, un piège du Malin ? Sans avoir jamais montré une dévotion exaltée, ma première communion avait eu, néanmoins, dans ma vie d'enfant sage, l'importance d'un acte grave, d'une initiation. J'aurais dû éprouver des troubles de conscience, lutter, me débattre, chercher contre mes obsessions un secours spirituel. Or je n'ai le souvenir de rien de tel. Je ne crois même pas avoir fait allusion à ces choses, en allant, pour le 15 août, à confesse ? Peut-être mon innocence m'immunisait-elle contre le soupçon même du mal ? Peut-être aussi que ma réserve naturelle répugnait à des confidences embarrassantes dont j'estimais, en toute bonne foi, pouvoir me dispenser.

Qui croire alors de l'enfant qui sait faire des « cachotteries » à sa sœur ou une confession partielle et de l'enfant si innocent qu'il n'a pas conscience du péché ? Quand Maumort semble se rendre compte que l'épisode de la mare aux filles date probablement de l'époque de sa première communion, il déduit de l'absence de souvenirs d'une confession difficile et tourmentée que sa vision des petites filles n'a pu que suivre le sacrement religieux et sa préparation purificatrice, et non le précéder car il se rappellerait sans doute ses remords et ses scrupules. Raisonement curieux, alors qu'il s'est escrimé dans le passage précédent à attester l'innocuité de l'événement et l'innocence de l'enfant — c'est seulement plus tard, à l'adolescence, que le souvenir revêt un caractère érotique.

Les souvenirs imparfaits

On peut se demander quelle est la crédibilité du vieil homme racontant son enfance. La mémoire ici contredit Maumort de façon flagrante. Là où on pouvait s'attendre à des souvenirs marquants sur le premier professeur, au milieu de ces pages sur la découverte du monde et l'émancipation de l'enfant qui échappe à sa famille, pas même le moindre effort de mémoire n'est fait. Rien n'est rappelé de ces leçons trois fois par semaine : « La leçon durait deux petites heures : un peu de latin, beaucoup de catéchisme¹⁵. » Le personnage qui affleure dans les souvenirs, c'est le vieux doyen auquel Maumort se confessait deux fois l'an depuis ses sept ans. C'est donc à travers cette figure la confession qui reste dans la mémoire, ce que d'ailleurs reconnaît Maumort à sa façon :

Le bref passage de l'abbé Rumpert dans ma vie n'a guère compté. Il n'a même pas été mon confesseur¹⁶.

Manque éloquent. La mémoire constitue évidemment un enjeu de taille pour le mémorialiste qui s'efforce de trouver une vérité au souvenir intime et chemine avec prudence dans sa mémoire : « Je cherche à me rappeler, à retrouver des impressions dont je sois sûr¹⁷ ». Or ce « premier » souvenir, le premier à être longuement analysé en tant que souvenir, et dont la fonction véritable est d'ouvrir les mémoires, comporte une amnésie majeure. La seule explication offerte, le manque d'influence de l'abbé sur la formation, ne répond pas à la question de savoir pourquoi la figure du confesseur, vu à de très rares occasions, est celle qui prédomine.

¹⁵ *Ibid.*, pp. 62-63.

¹⁶ *Ibid.*, p. 64.

¹⁷ *Ibid.*, p. 64.

« Je n'ai donc guère de souvenirs de mon premier professeur¹⁸ » conclut ce long passage sur le premier souvenir. La seconde figure de professeur, celle de l'abbé Adry, occupe l'autre moitié du troisième chapitre à la suite de l'épisode de la mare. Au contraire de l'abbé Rumpert, le personnage est étoffé et par hasard croisera à nouveau les pas de Maumort devenu adulte ; il a la destinée tragique d'un ecclésiastique à la fibre révolutionnaire et sociale qui, écarté de l'Église, mourra dans la misère. Mais il s'agit plutôt d'un prétexte pour amorcer à partir de la figure du « vicaire socialiste » une réflexion sur la conviction religieuse, le doute, la foi et finalement sur la conviction athée de Maumort. L'intimité troublante des réminiscences est alors tout à fait absente de cette seconde partie du chapitre.

Le chapitre précédent comprenait lui aussi de nombreux souvenirs sur un professeur, le premier à véritablement parler. Il s'agit d'une institutrice à la retraite, Mlle Fromentot, et les nombreuses pages dévolues à la qualité de son enseignement attestent l'importance du personnage pour la formation de Maumort. « La reconnaissance que je lui dois n'a fait que croître avec le temps¹⁹ » souligne-t-il. Différence de traitement et de rang que peuvent motiver non seulement la différence de statut entre l'institutrice laïque et le professeur formé au séminaire — l'enseignement religieux gardant sa supériorité traditionnelle — mais aussi le plus grand respect témoigné à l'autorité masculine. On pourrait avancer, contre Maumort, que c'est ici que naît le personnage et qu'il n'est nul besoin de cette *tabula rasa* au chapitre suivant. Cette première éducation est d'ailleurs la condition de cette supposée naissance sur la route de Menneville. On a analysé la

¹⁸ *Ibid.*, p. 59.

¹⁹ *Ibid.*, p. 64.

découverte de la liberté par l'enfant comme une glose celant le souvenir érotique, les promenades rurales ne servant que de prologue à la scène de la mare. La véritable découverte est celle de la différence sexuelle, et elle se réalise à travers certaines opérations de raisonnement : « lentement, sûrement, de déduction en déduction, ma pensée suivait sa piste²⁰ » se rappelle Maumort. S'agit-il d'une première fois lorsque l'enfant commence à comprendre la sexualité grâce à ce modèle déductif qu'il applique à l'anatomie animale ? On ne peut être tout à fait certain de cela, car s'il est une chose à retenir de Mlle Fromentot, c'est « le parti exceptionnel qu'elle tirait de l'enseignement du calcul et des exercices d'analyse logique²¹ » :

Avec une persévérance et une ingéniosité que j'admire maintenant, elle excellait à guider ma réflexion tâtonnante, de déduction en déduction, jusqu'au dénouement attendu, espéré [...] ²²

Il s'agit ici de savoir comment se détermine l'enfance dans son rapport à l'éducation, et cela consiste à manipuler l'hypothèse d'un point d'origine — ce peut-être quand on commence à raisonner, quand on commence à imaginer. Est-ce que cela se précipite-t-il nécessairement dans la fantaisie du premier souvenir ? et s'agit-il de la fixation d'une scène qui a trait à la masturbation ?

Le premier souvenir

Peut-il exister un premier souvenir ? Telle est la question sous-jacente au début de cette autobiographie fictive. Question que se pose nécessairement celui qui amorce le récit des mémoires d'une vie. Question qui traverse dans des termes voisins la réflexion

²⁰ *Ibid.*, I, 2, p.51.

²¹ *Ibid.*, I, 3, p. 60.

²² *Ibid.*, I, 2, p. 50.

freudienne sur « notre trésor de souvenirs²³ » dans un texte majeur de Freud, *Über Deckerinnerungen*, paru en septembre 1899 dans la *Monatsschrift für Psychiatrie und Neurologie*. À cette époque, l'étude en cours sur les rêves n'a pas encore paru, mais certains des concepts importants de la psychanalyse se mettent en place, notamment l'affirmation de l'étiologie sexuelle des névroses, la découverte des mécanismes de défense et de refoulement, ou encore le tournant pris avec l'abandon de la théorie de la séduction infantile.

Freud constate dans cette étude que le manque d'intérêt et d'attention portés au sujet ont laissé accroire que l'amnésie qui enveloppe habituellement les souvenirs d'enfance était normale. Il ne se satisfait cependant pas de l'explication facile qui consiste à rapporter leur absence à une psychologie enfantine peu élaborée :

Nous sommes tellement habitués à cette absence de souvenirs concernant les impressions d'enfant que nous avons coutume de méconnaître le problème qui se cache derrière elle, et que nous sommes enclins à la faire dériver, comme allant de soi, de l'état rudimentaire des activités animiques de l'enfant. En réalité, l'enfant normalement développé nous montre dès l'âge de trois à quatre ans une quantité innombrable d'opérations de l'âme hautement composées, dans ses comparaisons, ses déductions et dans l'expression de ses sentiments, et on ne peut considérer sans plus qu'il doit nécessairement exister une amnésie pour ces actes psychiques si pleinement équivalents aux actes psychiques ultérieurs²⁴.

Le manque de matériel narratif est une des difficultés pour Freud qui commence à élaborer ses concepts et qui n'est pas encore reconnu ; aussi souligne-t-il l'intérêt d'une

²³ *Ibid.*, p. 51.

²⁴ Freud, « Des souvenirs-couverture », OC III, p. 275 (trad. Joël et Roland Doron). On préfère la traduction de « souvenir-couverture » à celle de « souvenir-écran », car la notion d'enfouissement, de refoulement, de trésor est ainsi mieux convoyée.

récente enquête parue en 1896 dans la jeune revue française *L'Année psychologique*²⁵. Cent vingt-trois Russes, Français, Anglais et Américains avaient répondu au questionnaire sur le souvenir d'enfance publié dans cinq revues différentes au cours de l'année précédente.

Freud, qui s'intéresse aux souvenirs qui posent problème, utilise les réponses citées dans l'article illustrant son propos, c'est-à-dire les souvenirs pour lesquels la mémoire se concentre de façon incompréhensible sur des choses du passé apparemment insignifiantes et dont la valeur est « problématique » ou « énigmatique »²⁶. Alors que l'adulte normal établit un rapport proportionné entre l'importance de l'événement et la façon dont il est retenu, Freud a observé que ce rapport se délitait chez les cas névrotiques. C'est à partir de cette expérience clinique qu'il modèle son hypothèse : le souvenir de l'enfant s'apparente à celui du névrosé, et peut inverser la proposition : ce qui est à l'œuvre dans le souvenir du névrosé est du même ordre que la dynamique qui sous-tend le souvenir d'enfance énigmatique. De ce fait, Freud note que « c'est seulement dans certains états de l'âme pathologiques que la relation, valable pour l'adulte normal, entre l'importance psychique et l'adhérence mémorielle d'une impression est de nouveau dénouée²⁷. » L'un des buts de l'article est de mettre en évidence la relation entre l'enfance et la névrose adulte ; c'est pourquoi cette amnésie du souvenir d'enfance est analysée de la même manière que celle rencontrée dans les névroses. Freud discerne les mêmes mécanismes de répression qui se cachent derrière la persistance de souvenirs apparemment de faible

²⁵ *Ibid.*, p. 256.

²⁶ Victor et Catherine Henri, « Enquête sur les premiers souvenirs de l'enfance », *L'année psychologique*, 1896 vol. 3, pp. 184-198.

²⁷ Freud, « Des souvenirs-couverture », p. 255.

importance : le souvenir banal est le fruit d'un compromis entre deux forces psychiques. Une résistance s'oppose à la mémorisation que produit la forte impression laissée par l'expérience vécue. Ce conflit voit sa résolution dans un déplacement qui remplace l'image mnésique « originellement bien fondée²⁸ » par une autre image, mais atténuée — et c'est précisément la banalité du souvenir d'enfance qui atteste la réalité de ce mécanisme de refoulement et de déplacement. Le trésor de souvenirs dont parle Freud se trouve ainsi déplacé :

Pour me servir d'un apologue populaire, une certaine expérience vécue à l'époque de l'enfance prend valeur dans la mémoire, non pas parce qu'elle est elle-même de l'or, mais parce qu'elle s'est trouvée dans le voisinage de l'or²⁹.

Afin de mieux expliquer ce modèle, Freud présente un exemple : il s'agit d'un adulte, pas ou très peu névrosé selon les termes de Freud qui a déjà pu le traiter comme patient. Le caractère non hystérique de la personne est à souligner, car ce faisant, il permet de démontrer que le mécanisme de refoulement névrotique est à l'œuvre de manière générale dans les souvenirs d'enfance, quel que soit l'état psychique de l'individu. L'article prend alors la forme d'un échange entre Freud et son correspondant manifestement intéressé par la question. Ce dernier divise ses souvenirs d'enfance en trois catégories, et les deux premières ne lui apparaissent guère problématiques. Il y a d'abord les scènes qui ont été racontées par l'entourage : parfois cela n'éveille aucun souvenir, mais pour celles qui forment souvenir, il ne peut savoir si l'image s'en est formée à l'origine ou d'après les récits répétés. Il y a également les scènes qui persistent dans la mémoire, qui quant à elles n'ont pu être racontées et répétées, car les

²⁸ *Ibid.*, p. 256.

²⁹ *Ibid.*, p. 260.

protagonistes ont disparu. Elles semblent plus réelles, quoique le souvenir ne concerne pas les événements majeurs de la vie de l'enfant à l'époque. Mais ces déplacements semblent intelligibles, et on peut remonter la chaîne qui permet de comprendre pourquoi l'enfant a mémorisé quelque chose d'apparemment accessoire.

En revanche, la troisième catégorie consiste en des souvenirs énigmatiques. Le propos se réduit en l'occurrence à un seul souvenir qui va permettre d'illustrer brillamment la méthode freudienne. « Il s'agit ici d'un matériel — une scène et plusieurs petits tableaux — dont je ne sais effectivement que faire » écrit l'interlocuteur de Freud : « La scène me paraît assez indifférente et sa fixation incompréhensible³⁰. » La description qui suit recense une prairie fleurie de pissenlits jaunes, une maison devant laquelle discutent une paysanne et une bonne d'enfants, et trois très jeunes enfants de deux à trois ans :

Permettez-moi de vous la dépeindre : je vois une prairie rectangulaire, un peu en pente, verte et à l'herbe drue ; dans le vert, énormément de fleurs jaunes, de toute évidence du pissenlit commun. En haut de la prairie, une maison de paysan devant la porte de laquelle deux femmes debout bavardent ensemble avec animation, la paysanne, un foulard sur la tête, et une bonne d'enfants, je suis l'un d'entre eux (âgé de deux à trois ans), les deux autres : mon cousin, qui a un an de plus, et sa sœur, ma cousine, qui a presque exactement mon âge. Nous cueillons les fleurs jaunes et tenons chacun à la main un bon nombre de fleurs déjà cueillies. C'est la petite fille qui a le plus beau bouquet ; mais nous, les garçons, nous lui tombons dessus comme d'un commun accord et lui arrachons ses fleurs. Toute en pleurs elle remonte la prairie en courant et en consolation reçoit de la paysanne un grand morceau de pain. À peine avons-nous vu cela, nous jetons les fleurs, nous nous précipitons aussi vers la maison et réclamons de même du pain. nous en recevons à notre tour, la paysanne coupe la mich

³⁰ *Ibid.*, p. 260.

avec un long couteau. Ce pain a dans mon souvenir un goût absolument délicieux et là-dessus s'interrompt la scène³¹.

Cette scène anodine trouble manifestement celui qui en a le souvenir : il peut bien noter que le jaune des fleurs lui semble trop prononcé tout comme le bon goût du pain, mais il ne comprend pas l'intérêt qui aurait pu le conduire à graver cette scène dans sa mémoire. « Qu'y a-t-il donc dans cette expérience vécue qui justifie la dépense mémorielle à quoi elle m'a amené³²? » s'interroge-t-il.

Une structure dialogique se met en place et va permettre au patient de découvrir la signification de ce souvenir. De brèves questions successives l'aiguillent sur la voie de son souvenir — la tâche n'est pas bien difficile, car le patient, déjà initié à la tâche, va trouver de lui-même les réponses. La question essentielle pour Freud est de savoir à quel moment est apparu le souvenir, et le patient révèle que ce souvenir et d'autres se sont réveillés à l'âge de dix-sept ans, à l'occasion du retour dans une petite ville de province qu'il avait dû quitter à l'âge de trois ans. Il découvre que ce souvenir est un amalgame qui a consisté à projeter l'un sur l'autre deux fantasmes amoureux survenus à dix-sept et vingt ans et liés à la médiocre situation financière du patient. Pour ce qui est du premier, il a trait au déménagement consécutif à un revers de fortune familial survenu pendant sa jeune enfance et les dures années qui s'ensuivirent ; lorsqu'il a dix-sept et passe ses vacances à la campagne, le patient tombe amoureux de la fille de ses hôtes, famille amie qui a prospéré. La fantaisie éprouvée lors de ce séjour consistait à réécrire le passé : sans faillite et sans déménagement, l'enfant serait resté au pays et aurait fait un mariage prospère. Le second fantasme apparaît à l'occasion d'une visite dans la famille de ses

³¹ *Ibid.*, p. 264.

³² *Ibid.*, p. 264.

cousins qui avait déménagé en même temps que la famille du narrateur, mais avait retrouvé une fortune ; le projet familial était celui d'un mariage avec sa cousine auquel il ne fut pas donné suite, le narrateur étant alors plongé dans ses études universitaires. Par la suite, il a pu regretter ce projet de mariage qui lui eût assuré une situation confortable.

Freud compare cette fabrication du souvenir à une fiction poétique et note qu'il s'agit d'un mécanisme fréquent de l'inconscient. Ce type de souvenir est celui précisément défini comme souvenir-couverture : la scène peut être authentique, mais elle n'a pas plus de valeur que d'autres scènes puisées dans le vivier de l'enfance. Ce qui importe ici est que le contenu de la scène permet de représenter inconsciemment un état psychologique ultérieur. La scène d'enfance est la meilleure représentation consciente, car elle semble inoffensive. Dans le cas étudié, elle permet de masquer les pulsions agressives de défloration sexuelle par un bouquet de fleurs. La question qui se pose alors pour le patient est celle de l'authenticité du souvenir, car il éprouve un sentiment que cette scène a existé tout en comprenant qu'il s'agit d'un fantasme transposé et projeté dans l'enfance. Or, quoique l'exactitude du souvenir n'ait pas beaucoup d'importance pour ce type de souvenir, Freud en défend néanmoins l'authenticité. Le souvenir va certes déformer la scène, mais c'est justement parce que la scène est disponible (elle s'est réellement déroulée) qu'elle est utilisable et peut devenir consciente. Les éléments laissés de côté et qui ne trouvent pas d'explication, une fois la fantaisie mise en évidence, attestent l'authenticité de la scène : l'inconscient s'était sur la scène consciente mais ne peut pas rendre raison de tous ses éléments.

Le dialogue entre Freud et son patient prend pour finir une véritable tournure socratique. Après que l'élève guidé par le maître a découvert le mécanisme du souvenir-

couverture de lui-même, Freud lui soumet deux souvenirs tirés de l'enquête française sur les souvenirs d'enfance. Le premier souvenir auquel Freud fait référence est le suivant :

Un professeur de philologie nous écrit qu'un de ses premiers souvenirs est une table servie sur laquelle est une assiette avec de la glace ; âge, 3 à 4 ans ; à la même époque eut lieu la mort de sa grand'mère. On lui a raconté que cette mort avait produit une forte impression sur lui et qu'il prenait les fleurs qui étaient sur le cercueil ; il ne se rappelle plus cet événement, mais il se rappelle l'assiette avec la glace³³.

L'interlocuteur de Freud peut pointer un déplacement, mais s'avoue incapable de percer plus avant le mécanisme à l'œuvre dans ce souvenir. Il a en revanche une interprétation à proposer pour le second souvenir évoqué qui se rapporte à une promenade :

Enfin, une troisième personne nous écrit au sujet de son premier souvenir : « C'est le souvenir d'une promenade ou, plutôt, d'un épisode banal d'une promenade pendant laquelle je cassai une branche d'arbuste. C'est à la représentation visuelle que le souvenir se rattache ; je vois le fait avec beaucoup de netteté, à ce point que je pourrais indiquer quel était le lieu où je me promenais. Les figures des personnes présentes se brouillent dans mon esprit. Toutefois, je puis affirmer qu'il y avait plusieurs personnes et que l'une m'a aidée... Comment ? Ici, la représentation visuelle fait défaut... Je ne distingue plus, tout se brouille et s'efface³⁴.

L'interprétation, annonce-t-il, serait possible s'il s'agissait d'un souvenir exprimé en allemand. Il y a alors un retournement : c'est à Freud de devenir l'élève, et de ne pas comprendre que le déplacement pourrait s'effectuer par le biais d'une expression argotique de la masturbation : *sich einen ausreissen*. Arracher une branche pourrait

³³ *Ibid.*, p. 264.

³⁴ « Enquête sur les premiers souvenirs de l'enfance », *L'année psychologique*. 1896 vol. 3. p. 190.

vouloir signifier quelque chose comme « s'en tailler une ». La scène enfantine précoce reporterait le souvenir d'une scène plus récente dont les éléments seraient la séduction (c'est la personne qui aide dans le souvenir) et sa conséquence, l'onanisme. Freud soutient alors cette interprétation hypothétique qu'il n'avait pas envisagée en prolongeant l'explication tentée qui bute sur la présence d'autres personnes : il est vrai que « le dévoiement vers l'onanisme doit obligatoirement avoir eu lieu dans la solitude et le secret. Pour moi, c'est justement cette opposition qui plaide pour votre conception ; elle sert une fois de plus à rendre la scène inoffensive³⁵. » L'exercice reste cependant une plaisanterie, conclut Freud, qui se demande si le Français reconnaîtrait ici l'allusion à l'onanisme.

Quel Français ? Dans l'enquête des Henri, il n'est pas précisé quelle langue parle la personne qui se rappelle cette scène de son enfance. Il peut tout aussi bien s'agir d'un Russe — les deux tiers des réponses provenant de Russie. Mais la plus grande bizarrerie est le refus de Freud de prendre l'initiative dans ce dialogue et de feindre la surprise quand l'analyse du souvenir mène à évoquer la masturbation. Car il s'agit d'une mise en scène du souvenir : Freud questionne Freud. Il est son propre interlocuteur, et le souvenir d'enfance dans la prairie est autobiographique : les autres enfants sont les enfants de son demi-frère né d'un premier mariage du père, la bonne d'enfants est la sienne. Tel est le paradoxe de ce texte : sous la forme d'une maïeutique socratique, où le disciple chemine dialectiquement vers une forme de vérité, se cache un dialogue avec soi-même.

Comment, d'un cas exemplaire démontrant et fondant la méthode analytique, en arrive-t-on à la masturbation ? La notion de souvenir-couverture pose un jalon important

³⁵ *Ibid.*, p. 190.

dans l'essor de la théorie psychanalytique. Comme le rappelle Didier Anzieu dans *L'Auto-analyse de Freud*, c'est un moment de grande fécondité conceptuelle au cours de laquelle Freud, grâce à l'analyse de ses rêves, confirme la parenté entre le rêve et la névrose en clivant le souvenir d'enfance sur un fantasme inconscient³⁶. Or ce souvenir princeps est une rêverie masturbatoire, ainsi que l'interprète Anzieu. Il s'agit d'un souvenir dont l'on retrouve des éléments dans d'autres rêves que Freud fait à la même époque. Ce souvenir masque probablement un fantasme lié au fantasme originaire de la différence des sexes. La dispute entre les deux petits garçons et la petite fille permet la représentation imaginaire du coït, et ces images font partie de la masturbation. Par ailleurs, Anzieu note le déplacement du désir pour Nannie, la bonne d'enfants de Freud, vers Pauline sa nièce (devenue sa cousine dans le souvenir) : c'est un désir incestueux où la bonne d'enfants porte une image maternelle. Pour juguler la peur qui saisit l'enfant qui joue avec les fleurs (le sexe) de sa petite cousine, la solution consiste à se réfugier auprès de la paysanne, seconde figure maternelle nourricière. (Le souvenir de la vision de sa mère nue traverse le récit du souvenir : c'est un des « petits incidents » mentionnés dans le récit préliminaire et que Freud, dans cette fiction du médecin traitant, est supposé se rappeler.)

L'authenticité des souvenirs

Ce qui attire ici notre attention est la manière dont Freud envisage l'authenticité du souvenir d'enfance. « Il me faut maintenant me faire le défenseur de l'authenticité³⁷ »

³⁶ Freud, « Des souvenirs-couverture », p. 273.

³⁷ Didier Anzieu, *L'Auto-analyse de Freud*, V, 5, pp. 525-533.

annonce-t-il après avoir conduit son interlocuteur fictif à reconnaître quelles pulsions fondamentales, la faim et l'amour, sont représentées dans le souvenir. Peut-être une distinction doit-elle être établie ici entre ce qui serait authentique et ce qui serait véridique. Le souci de la véridicité poursuit le mémorialiste : Maumort, on l'a vu « cherche à [se] rappeler, à retrouver des impressions dont [il soit] sûr³⁸ ». Or, Freud le rappelle à la suite des témoignages rassemblés dans l'article qu'il a pu lire dans *L'Année psychologique*, le souvenir d'enfance a cette particularité qu'on ne peut jamais à proprement parler se le rappeler. Ce qui constituait la conscience enfantine, et donc l'univers alentour, ne peut pas être retrouvé : c'est la psychologie adulte qui informe le souvenir, voire se projette dans sa propre conscience passée, qui a certes existé mais a définitivement disparu. Cette caractéristique fondamentale autorise Freud à mettre en doute l'idée d'une immédiateté du souvenir et ce faisant de poursuivre l'élaboration des concepts de symptôme et de refoulement :

Nos souvenirs d'enfance les plus précoces feront toujours l'objet d'un intérêt particulier parce que le problème mentionné d'entrée — comment se fait-il donc que les impressions qui auront le plus d'effet pour tout l'avenir n'ont pas besoin de laisser derrière elle une image mnésique ? — invite à réfléchir sur l'apparition des souvenirs conscients en général. On sera sûrement enclin de prime abord à éliminer comme constituants hétérogènes, parmi les restes mémoriels de l'enfance, les souvenirs-couverture dont nous venons de traiter et à se faire des autres images cette représentation simple, à savoir qu'elles apparaissent simultanément à l'expérience de vie comme conséquence immédiate de l'action exercée par le vécu et qu'elles font à partir de là, par moments, retour suivant les lois connues de la reproduction. Mais l'observation plus fine fournit des traits isolés qui s'accordent mal à cette

³⁸ Freud, « Des souvenirs-couverture », p. 272.

conception. Ainsi, avant tout, le trait suivant : dans la plupart des scènes d'enfant significatives et d'ordinaire irréfutables on voit dans le souvenir sa propre personne comme enfant ; mais on voit cet enfant comme le verrait un observateur en dehors de la scène. Les Henri ne manquent pas de faire remarquer que beaucoup de leurs informateurs mettent expressément en relief cette particularité des scènes d'enfant. Il est désormais clair que cette image mnésique ne peut pas être la répétition fidèle de l'impression reçue jadis. On se trouvait en effet en plein dans la situation et on ne faisait pas attention à soi, mais au monde extérieur.

Partout où dans un souvenir la personne propre entre en scène ainsi, comme un objet parmi d'autres objets, on peut avoir recours à cette opposition entre le moi qui agit et le moi qui se souvient comme une preuve que l'impression originelle a connu une surélaboration. On dirait qu'une trace mnésique de l'enfance a été retraduite à une époque ultérieure (époque de réveil) en plastique et visuel. Mais d'une reproduction de l'impression originelle, rien ne nous est jamais parvenu à la conscience³⁹.

Ainsi peut-on douter de la véridicité de tout souvenir d'enfance, mais peut-être pas de son authenticité. Une scène d'enfance peut certes perdre de sa vérité car, dans le cas du souvenir-couverture, un fantasme inconscient s'appuie sur la scène pour produire un souvenir, mais cela n'invalide pas son authenticité.

La falsification du souvenir est pour Freud, avec l'impossibilité comme on vient de le voir pour l'adulte de répéter l'impression éprouvée enfant, le second élément plaidant pour ses thèses. Il ne s'agit là ni d'une pure invention ni d'une imprécision de la mémoire :

³⁹ *Mémoires du lieutenant-colonel de Maumort*, I, 3, p. 59.

[ces scènes] sont fausses dans la mesure où elles transportent une situation à un endroit où elle n'a pas eu lieu [...], fusionnent ou permutent entre eux des personnages, ou bien se donnent à reconnaître somme toute comme l'assemblage de deux expériences vécues séparées. Une simple infidélité du souvenir ne joue justement pas ici, étant donné la grande intensité sensorielle des images et la capacité opératoire de la fonction mémorielle dans la jeunesse, un rôle considérable ; une investigation minutieuse montre bien plutôt que de telles falsifications du souvenir sont tendancieuses, c'est-à-dire qu'elles servent aux fins du refoulement et remplacement d'impressions choquantes ou désagréables⁴⁰.

La découverte que l'authenticité du souvenir-couverture n'est pas invalidée par sa falsification permet peut-être de renverser la problématique de la sincérité qui semble sous-tendre l'autobiographie. Tirons à l'extrême les conclusions freudiennes et appliquons-les au difficile récit d'une vie : on peut alors se demander si, en défaisant le carcan de la vérité, en inférant que c'est un leurre dès le premier souvenir, le récit pourrait trouver un registre qui ne soit plus coloré par le ton de la confession. À sa manière, c'est ce que le texte de Freud réalise en évitant d'évoquer la masturbation à la première personne.

C'est, curieusement, le contre-pied qu'adopte Maumort. Pour ce dernier, le souvenir sexuel est limpide et, plus tard — c'est à propos d'un autre épisode à caractère sexuel — il fera un long développement sur la mémoire de tels événements :

J'ai, en outre, fait cette remarque : alors que nombre de nos souvenirs de jeunesse sont à demi effacés et flottants, tous ceux qui, par quelque point, se rattachent à nos découvertes

⁴⁰ Freud, « Des souvenirs-couverture », p. 275.

sexuelles, ont, de façon surprenante, gardé intactes leur précision, leur fraîcheur, leur intensité. Cette constatation, chacun, ou peu s'en faut, peut la vérifier en lui-même⁴¹.

Le souvenir de la mare semble intervenir tardivement et avoir pour fonction de marquer un commencement en ce qui regarde la sexualité du personnage : on comprend par avance que la sexualité adolescente pourra être rapportée à cet épisode originaire donné une première fois dans un contexte d'innocence enfantine. Mais l'enfant était déjà doté du vice de la déduction, et ce souvenir peut bien masquer un autre — par exemple celui de l'escarpolette. Il s'agit d'un souvenir lointain, l'enfant n'apprend pas encore, il joue l'été dans un coin du jardin pendant que l'institutrice donne la leçon à sa grande sœur :

J'y avais ma pelle, ma brouette, mon tas de sable, et, entre deux hêtres, une escarpolette fabriquée par mon père, sur laquelle je savais me hisser seul, et où il m'arrivait de rester juché la matinée entière, sans une seconde d'ennui à rêvasser en me balançant dans l'ombre tachetée de soleil⁴².

Bien plus tard, alors que seront abattus des arbres morts, Maumort découvre avec surprise un crochet de la balançoire fiché dans un des arbres. Cela peut constituer une métaphore troublante du souvenir : Maumort décrit un crochet de fer « enkysté » dans la branche, « dernier vestige de mon escarpolette⁴³ ». Le souvenir ne s'apparente-il pas à un kyste — c'est-à-dire ce qu'on appelle un corps étranger ? Et en remontant l'étymologie grecque de *kustis*, de la vessie comme récipient et comme organe, ne voit-on pas le spectre de la masturbation resurgir à travers ses premières manifestations oubliées ? Peut-être cela

⁴¹ *Ibid.*, p. 276.

⁴² *Mémoires du lieutenant-colonel de Maumort*, I, 4, p. 99

⁴³ *Ibid.*, I, 2, p. 39.

permet-il de saisir pourquoi, malgré l'abattage des arbres et la réalisation de travaux d'excavation, Maumort déclare que le terre-plein de son enfance n'a pas changé :

Ce « rond » n'a guère changé ; ni moi ; j'y rêvasse toujours⁴⁴.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 39.

VI. Guérir !

Après la petite enfance, où Maumort cultive de manière plutôt innocente sa sexualité en germe, l'adolescence va cristalliser l'attention du mémorialiste. C'est là que le livre est attendu et c'est là qu'arrive le moment de la vie de son personnage offrant au thème de la masturbation un entier développement : « [...] je veux tout dire franchement, crûment » écrit Maumort qui place ce récit sous un exergue de Montherlant à propos des audaces du vieil âge¹. Le thème des « tristes audaces de l'avant-tombe » a déjà été amorcé par le narrateur puisque ces dernières sont au cœur du projet romanesque de Martin du Gard.

La puberté est la période qui va par excellence illustrer le thème de la masturbation. C'est d'une part l'époque du plein développement intellectuel de Maumort et de son passage à l'âge adulte, c'est-à-dire un moment tout aussi décisif, sinon plus, pour le mémorialiste que ne pouvait l'être l'enfance ; c'est d'autre part la partie du roman où peut être développé dans un contexte adéquat le discours sur la sexualité et la masturbation, mais aussi sur l'enseignement, et plus généralement sur l'adolescence et sur l'éducation.

Cependant, sous cet apparent déballage sans contrition des turpitudes de la jeunesse, ainsi que le vieil homme les qualifie avec indulgence, une tension parcourt le récit de ces années. Revient ça et là un plaidoyer pro domo qui consiste à banaliser le comportement de Maumort en le rapportant aux autres adolescents qu'il côtoie, plaidoyer sur lequel

¹ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, I, 6, p. 193. Maumort rappelle que cette citation sur l'audace à traiter sans fard d'un sujet est liée à un contexte de bestialité.

s'entrelace le rapport entre masturbation et formation intellectuelle, notamment à travers la menace de l'échec scolaire.

L'initiation

Mais portons-nous déjà sur la fin. Cette période de formation se clôt sur l'initiation sexuelle de Maumort et l'annonce de sa prochaine entrée dans la carrière militaire. L'apparition concomitante des deux éléments n'est pas surprenante ; en effet, sans même qu'il soit besoin d'insister sur cela, une telle coïncidence permet a fortiori de porter une tonalité négative sur les années de masturbation immédiatement reléguées dans l'infra, le liminaire ou, pour reprendre le titre de l'un des premiers romans de Martin du Gard, le devenir. Roman dont le héros André Mazerelles, après son dépucelage au bordel, dira que « Ce n'est que ça !² ». Seulement cela, mais aussi beaucoup pour tous ces héros qui brûlent de devenir hommes. Voici des enfants-hommes, dirait Baudelaire. Version traditionnelle : l'âge adulte marque de son sceau le dépassement d'un stade perçu au mieux avec indulgence. Maumort imprime cela encore plus en répétant le geste qui consiste à marquer une rupture avec l'enfance — d'un coup, l'adolescence, même les années de jeune adulte, sont reléguées dans l'enfance, parce qu'entachées par la masturbation. Le geste est si radical qu'il ne fait plus de distinction entre les différents stades de l'enfance et de l'adolescence.

Cette première expérience sexuelle intervient par substitution et de manière inopinée. Maumort doit faire la connaissance de la maîtresse d'un ami, une Anglaise venue s'établir à Paris pour travailler la peinture. Quand tous les deux arrivent à l'atelier, Maumort a le

² *Devenir !*, OC I, p. 164.

temps d'apercevoir le modèle qui posait, une jeune Antillaise, se réfugier derrière un paravent. La vision fugitive du corps nu ébranle le narrateur et lui procure « une violente secousse³ ». Dans le prolongement des expériences faites jusqu'ici, le lecteur peut s'attendre à ce que l'image rémanente entre probablement au panthéon onanique de Maumort. Et pour cette raison, après que la mère et la tante du jeune modèle sont venues la chercher à l'atelier, Maumort ne tient pas à s'attarder parce que son imagination le travaille déjà, mais réussit d'abord à se persuader que seule l'attitude silencieuse de l'amie peintre l'incite à écourter la visite.

[le mutisme de l'amie peintre] ne m'incitait guère à prolonger ma visite. D'ailleurs, je souhaitais être seul. La vision du corps de Zabelle entre les deux feuilles du petit paravent de peluche verte avait jeté en moi un trouble profond, et m'obsédait⁴.

On imagine le narrateur reprendre le récit de ses nuits troublées par de nouvelles visions. Mais, au sortir de l'atelier, il croise la tante du modèle ; elle l'attendait, sans qu'il ne se soit rendu compte du stratagème de la rencontre fortuite. Après une journée passée à attendre le jeune modèle, Maumort, exaspéré par l'impatience et la déception de ne pas passer la nuit avec Zabelle, fond en sanglots quand il apprend que ses espoirs sont trompés. Célie, dite Doudou, le console et prend par défaut, en se substituant à l'image de sa jeune nièce, le rôle de l'initiatrice maternelle.

La guérison

Dans la description émerveillée que fait Maumort de sa métamorphose, on retrouve sans surprise le lexique qui, par comparaison, dévalorise la masturbation en faisant valoir

³ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, II, 17, p. 578.

⁴ *Ibid.*, p. 581.

la « réalité » et le caractère « naturel » de l'expérience sexuelle — idées qui ne peuvent prendre sens que lorsqu'elles sont rapportées au paradigme de la chimère anti-naturelle, irréaliste. La perte de la virginité ne s'apparente ni plus ni moins qu'à une guérison, comme si la maladie, c'est-à-dire la masturbation, continuait de définir le coït. Inauguration problématique : l'érotisme est toujours précédé par l'auto-érotisme, c'est-à-dire, si l'on suit la métaphore de Maumort, la maladie est toujours là en premier. C'est une fièvre inguérissable, tierce, quarte, quinte : la salubrité est une altération. D'où ce mouvement à rebours qui passe par la métaphore d'un équilibre physiologique que l'on rétablit. Si on recouvre la santé, si l'initiation sexuelle constitue un remède immédiat et miraculeux aux maux de l'adolescence, c'est que l'on croit à la fable d'une bonne santé originelle⁵. Il est plus facile, et c'est un mouvement incessant dans le texte, de clore la période qui précédait, de faire retour, de se rétablir, que de définir quelque chose de nouveau parce qu'il n'y avait rien de bien établi :

Une transformation profonde s'était, en ces quelques heures, opérée en moi. Ma vie sexuelle prenait un nouveau cours. La réalité de l'amour physique, naturel, repoussait brusquement dans le passé de mon enfance, les troubles fictifs dont je me repaissais, faute de mieux, depuis quatre ou cinq ans. J'avais franchi une étape décisive. Le climat cauchemardesque dans lequel, jusque-là, s'exerçait mon activité sensuelle se trouvait soudain dissipé. Le corps de la femme, dont je rêvais imaginativement, maladivement, m'était révélé dans son intimité la plus secrète. C'est une sorte de santé virile que je récupérais tout à coup. Je ne nierai pas que j'aie persévéré, quelque temps encore, dans mes

⁵ Cf. ce qu'écrit Derrida sur Rousseau : « Si la présence que [l'auto-affection] se donne alors est le symbole substitutif d'une autre présence, celle-ci n'a jamais pu être désirée « en personne » avant ce jeu de substitution et cette expérience symbolique de l'auto-affectation. La chose même n'apparaît pas hors du système symbolique qui n'existe pas sans la possibilité de l'auto-affectation » (« Ce dangereux supplément », *De la grammatologie*, p. 221).

habitudes solitaires ; mais, de moins en moins, de plus en plus exceptionnellement, et avec des satisfactions de plus en plus incomplètes, et comme un pis-aller, un dérivatif, dont l'insuffisance me détachait rapidement. J'en aurais été guéri sur l'heure, je crois, si j'avais pu vivre avec Doudou, et l'avoir régulièrement à portée de désir⁶.

Le jeune homme devient un vrai homme, réalise qu'il n'était qu'un enfant en « récupérant » sa santé virile. C'est un raisonnement circulaire auquel conduit la masturbation, et comme il s'agit d'un vice, c'est un cercle vicieux.

Mais ne gâchons pas le plaisir de Maumort : ce coït tant attendu produit donc les effets escomptés, à savoir la réussite au concours d'entrée de Saint-Cyr, la fin des études et le passage à la vie adulte. C'est aussi, avec l'arrêt concomitant de la masturbation et des études, la chute brutale d'une tension constante entre les deux termes, alors que l'un n'allait pas sans l'autre, de la scène de la mare sur le chemin qu'emprunte le jeune enfant pour aller à ou pour revenir de ses leçons, aux sorties d'étudiants dans les maisons closes. Maumort, qui tout d'abord craignait que sa première maîtresse ne l'empêchât de réussir aux examens, constate le phénomène contraire :

[...] j'ai rarement autant et si bien travaillé que pendant ces deux mois qui ont suivi notre rencontre. Jamais je ne me suis senti l'application au travail plus allègre, et toutes mes facultés en bon équilibre. La pensée de Doudou m'obsédait, et j'attendais avec impatience chaque occasion de la revoir. Mais cette pensée fidèle n'avait aucun rapport avec les obsessions morbides qui dévoraient ma jeunesse depuis cinq ans. Elle était légère et saine. J'avais des nuits chastes et réparatrices. J'étais joyeux, confiant en moi, en mon succès prochain.

⁶ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, II, 17, p. 597.

Et en effet, je fus reçu à Saint-Cyr dans un très bon rang⁷.

Curieuse distinction que celle parvient à distinguer une obsession saine d'une obsession morbide, mais dont les effets sont certains. Le registre est moral, car il ne permet pas d'expliquer ce changement de valeur de l'obsession : si le problème de la masturbation tient au caractère illusoire des représentations qui l'accompagnent, on peut se demander ce qu'il reste de ce préjugé lorsque son objet devient tangible. Comment cette pensée « légère » et « saine » peut-elle le devenir ? Après tout, que l'objet de la pensée soit la maîtresse possédée ou une silhouette inconnue, c'est la même faculté, l'imagination, qui est en jeu. Un fantasme ne change pas de nature avec son objet ; il demeure une représentation mentale.

Pensée saine, intelligence sauvée. Il faut revenir quelques années auparavant, au moment où le jeune Maumort passe et rate son bachot : c'est en particulier une note très basse à l'oral d'allemand qui le fait échouer. Or, la classe d'allemand emblématise la masturbation avec son rituel hebdomadaire, le parallèle est éloquent : l'onanisme est la cause implicite de l'échec scolaire et, de manière plus générale, intellectuel. On voit alors comment cet heureux dénouement de l'initiation sexuelle en période d'examen écarte définitivement la double menace d'un affaiblissement physique et intellectuel⁸.

⁷ *Ibid.*, pp. 598-599.

⁸ Il faut se rappeler que la société française après la chute du Second Empire est hantée par la décadence. Maumort naît précisément dans ce contexte le 1er juillet 1870, soit deux mois avant la défaite de Sedan le 1er septembre. La III^{ème} République portera une grande attention à l'éducation, et nourrira en particulier un complexe par rapport au modèle allemand.

L'allemand est enseigné au collège depuis 1830, et c'est la principale langue vivante. Le chahut de la classe d'allemand s'explique peut-être par le prestige moindre de ses professeurs. Même si l'uniformité de la soutane dans l'établissement religieux tend à gommer les différences, il faut se souvenir que le modèle que Martin du Gard a connu, cependant, est le collège laïque. Le père Müller, on l'apprendra plus tard dans le roman, est tenu en piètre estime par ses collègues.

Les cancre

Ce défaut intellectuel pourra être porté par l'étude des mœurs du pensionnat. Peut-être cette description qui d'abord confronte un enfant innocent à l'univers clos du collège de garçons est-elle la plus détaillée que l'on puisse trouver en littérature, même si *Sébastien Roch* est déjà passé par là. Mirbeau, en revanche, avait une haine de l'institution catholique que Martin du Gard n'avait pas. L'enfant se redonne un vernis d'innocence et arrive au collège Saint-Léonard avec « de grandes ignorances, de grandes naïvetés⁹ » — il ne comprend pas par exemple l'interdiction de se rendre seul aux toilettes la nuit. En s'incorporant à ce qu'il qualifie de troupeau, Maumort va recevoir le choc violent que provoque la lubricité de ses condisciples :

Ainsi, dès le premier jour, je fus jeté, sans précaution, dans cette fermentation morbide des imaginations de ces garçons de seize ans, et le choc que j'en reçus, aggravé par l'état d'innocence relative [...] m'ébranla cette fois en profondeur et détermina la crise de puberté qui domine pour moi tous mes souvenirs de collègue¹⁰.

La débilité physique a déjà été incarnée dans le récit par Guy, le cousin de Maumort, de manière assez radicale puisqu'il mourait de tuberculose. Sa mort intervient cependant trop vite pour que son manque d'envergure intellectuelle puisse être constaté, même si le lecteur ne peut douter que cet enfant qualifié d'« indécrottable paresseux¹¹ », devenu adulte, aurait représenté une tare pour le milieu intellectuel dont il est issu. Aux yeux de

⁹ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, I, 6, p. 184.

¹⁰ *Ibid.*, p. 194.

¹¹ *Ibid.*, I, 4, p. 120.

Maumort, la pratique onaniste semble mener directement son cousin sur le chemin de l'échec scolaire :

Je dois à la vérité de dire qu'il ne progressait guère. Il était mon aîné d'un an, il avait été au collège, et il était d'une ignorance lamentable. Étrange phénomène de cette intelligence vive, incontestablement, et de cette paresse apparente. Tout ce qui était sérieux l'ennuyait, et il ne faisait aucun effort pour vaincre son indolence. Il vivait dans un monde à lui et tout le reste lui était indifférent. Pas même assez d'orgueil pour essayer de n'être pas à la traîne. Il avait admis que j'étais « fort » en tout, et qu'il était un cancre. Il était docile et absent. Il faisait ses devoirs sans trop s'y dérober, mais en les bâclant, et comme une corvée.

J'attribue cette déficience à deux choses : à son état de santé, et à ses obsessions sexuelles¹².

Ce que l'on peut réduire aux seules obsessions sexuelles, puisque l'état de santé découle de ces dernières. « Je ne crains pas d'affirmer que ses préoccupations sexuelles ont joué un rôle important dans cette affaire. Et de deux façons, physique et morale » affirme Maumort un peu plus loin¹³. Les obsessions de Guy annoncent celles des collégiens, pareillement incapables d'étudier, de se rendre disponibles à autre chose que leur univers onaniste. C'est un tableau apocalyptique qui est dressé par anticipation :

¹² Ms Maumort, « XVII, 1er état de Guy au Saillant », f° 87.

¹³ Il continue ainsi : « Nul doute que ses « mauvaises » habitudes aient contribué à user la vigueur d'un organisme chétif et menacé. Sans donner dans le travers des pédagogues conventionnels qui voient un danger de santé dans la pratique de l'onanisme, je pense que ce danger existe en effet, d'abord quand le sujet a commencé trop jeune, avant les sollicitations normales de l'adolescence, avant que la sécrétion génésique devienne une fonction de l'organisme adulte, et ensuite quand des circonstances trop favorables, l'isolement, le développement excessif de l'imagination, l'absence de toute entrave, favorise, facilite l'abus. C'était le cas » (Ms Maumort, XVII, f° 88). La version finale du chapitre montre un narrateur un peu plus prudent : « Sans donner dans le travers des moralistes conventionnels, je pense que les « mauvaises habitudes » — pour naturelles et quasi inévitables qu'elles soient à l'âge de la puberté — peuvent causer du préjudice à l'organisme d'un enfant, lorsque l'isolement, le loisir, le développement excessif de l'imagination, en facilitent l'abus » (*Le Lieutenant-colonel de Maumort*, 1, 4, p. 120). La position est précisément morale, et contredit l'attitude générale de Maumort en vieillard sceptique et affranchi de tout préjugé.

Il faut vraiment n'avoir, dans ses souvenirs de jeunesse, aucune expérience de ce que sont des obsessions de ce genre, pour s'étonner qu'elles aient pu paralyser totalement les capacités studieuses de Guy. C'est parce qu'il ne pensait qu'à cela, qu'il ne pouvait s'intéresser à rien. En un âge où l'esprit a besoin d'être libre pour se prêter à l'extraordinaire gymnastique que les programmes scolaires exigent des adolescents, ceux que leur tempérament livre sans recours à ces hantises, ont le cerveau bloqué, indisponible. J'ai fréquenté, au collège, nombre de « paralysés » de cette espèce. La fainéantise des cancre n'a bien souvent pas d'autre origine¹⁴.

Maumort ne s'exonère pas ici, et explique que sa jeunesse, son retard au plan de la maturité sexuelle, ont causé une déflagration encore plus retentissante. Bien sûr, il y a le thème du meneur et des suiveurs qui est présent : « Je sais très bien qu'il suffit de 2 ou 3 garçons « meneurs de jeu », parfois même d'une seule brebis galeuse pour communiquer la gale à toute la bergerie » écrit Maumort sans développer plus avant le thème¹⁵. En revanche, cette différence d'âge, en l'occurrence la différence entre les adolescents qui se masturbent déjà et ceux qui commencent la pratique, annonce la suite des souvenirs. À l'instar de ses camarades, Maumort sera capable plus tard de canaliser la masturbation, de

¹⁴ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, I, 4, p. 121.

¹⁵ « St Léonard

Insister sur ceci :

Je porte témoignage, mais *simplement* sur ce qui se passait, en classe de rhéto, en 84. Il est fort possible que cette année, cette classe, aient été exceptionnelles — différentes des précédentes, différentes des suivantes. Je ne dis pas du tout que les choses se passaient ainsi dans tous les collèges et pour tous les garçons qui avaient 15 ans à cette époque. Je sais très bien qu'il suffit de 2 ou 3 garçons « meneurs de jeu », parfois même d'une seule brebis galeuse pour communiquer la gale à toute la bergerie. Etc...

[...]

Et il faudra montrer dans la classe de Maumort le perturbateur, avec le petit groupe qui s'est constitué autour de lui, *cancre* et *précocement obsédés*. Un groupe dont Maumort n'a jamais fait partie, et qui lui inspirait même une sorte de malaise, de réprobation, de répugnance naturelle » (Ms Maumort, XIX: « Le collègue Saint-Léonard », f° 19).

la reléguer aux marges nocturnes — forme de maîtrise de soi dont il se montre incapable à Saint-Léonard :

Je dis que j'en fus le plus atteint, parce que cette brutale glissade dans l'enfer eut sur mon travail l'influence la plus corrosive, à un degré qu'aucun de mes camarades ne connut. Et cela s'explique. Ils étaient tous, de longue date, acclimatés à leurs vices, comme des intoxiqués le sont à la drogue. L'effet nocif était émoussé chez eux. Ils avaient dépassé ce stade de la puberté où les frénésies de l'imagination lubrique occupent toutes les facultés de l'être. Ils étaient déjà à l'âge où, au contraire, certains commencent peu à peu à se reprendre. Cela leur permettait de mener de front, le jour, une vie presque sérieuse, une vie de travail [...] et, le soir, dans leur lit, de s'adonner à leurs penchants et à leurs songes malsains. Ils faisaient en somme, ces rhétoriciens, deux parts de leur vie. [...]

Ce stade maudit, où la lubricité s'empare en maîtresse de tout l'être, ils l'avaient connu, et dépassé, au cours d'une des années précédentes¹⁶.

C'est, tout simplement, le combat entre l'intelligence et l'imagination, un combat déterminant, comme s'il menaçait la conscience de soi. On est mieux armé pour ce combat si l'on part assez tard à l'assaut. C'est d'une certaine façon la chance de Maumort, contrairement à son cousin Guy encore enfant lorsqu'il commence. Figure paradoxale à nouveau du temps : on le sait, la masturbation s'oppose au patient travail de la nature. Derrida pointe cela chez Rousseau : elle est le contraire de la pédagogie¹⁷. Mais l'accent mis sur la disproportion du sexe de Guy montre que la nature a mal fait son

¹⁶ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, I, 6, p. 195.

¹⁷ Cf. « Ce dangereux supplément », *De la grammatologie*, pp. 216-217. Rousseau parle de la destruction de « bonne constitution qu'avait rétablie en moi la nature et à qui j'avais donné le temps de se bien former » : la nature rétablit l'équilibre. À nouveau le problème de l'origine se pose.

travail : le cancre est un monstre qui a un joujou bien trop *vieux* pour son âge. Il accélère et par là détruit ce que la nature a déjà accéléré.

Dans l'immédiat, ce sont les cours d'allemand qui vont constituer la scène d'un théâtre onaniste sur laquelle Maumort se trouve entraîné et, à nouveau, comme pour les autres lieux, la mémoire se fixe : « Cette salle est restée très présente à mon esprit », se souvient Maumort, « car elle est liée aux souvenirs les plus dissolus¹⁸ ».

Maumort a remarqué dès le lendemain de son arrivée dans l'établissement un élève assis non loin de lui pendant le cours de latin. Le garçon garde une main enfoncée dans son pantalon tandis que Maumort l'observe, et comprend — « [...] un soupçon m'effleura, qui me fit monter une bouffée de sang au visage¹⁹. » Maumort fait la connaissance de ce garçon dès le lendemain, Raoul de Luzac, et s'installe à ses côtés le surlendemain en cours d'allemand. La salle a encore de vieux bureaux — c'est l'exception, car ils ont été partout ailleurs remplacés par de simples tables. On comprend pourquoi : ce sont des meubles fermés sur les trois côtés, et qui permettent de se cacher. Dès le premier jeudi, Maumort se fait masturber à travers son pantalon par son camarade. La jouissance est quasiment immédiate ; Maumort va apprendre à faire durer son plaisir et, pendant plusieurs semaines, ils s'en tiennent à ces attouchements : « [...] je m'abandonnais à ses caresses me déroband et me livrant tour à tour jusqu'à ce que je ne puisse plus retarder la fin de mon plaisir²⁰. » Progressivement, la main de son camarade s'aventure dans la poche jusqu'au jour où il fend le tissu de la poche d'un coup de canif

¹⁸ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, I, 6, p. 201.

¹⁹ *Ibid.*, p. 199.

²⁰ *Ibid.*, 202.

pour accéder directement au sexe de Maumort. Dès lors, les orgasmes simultanés deviennent l'habitude, mais Maumort ne rend pas vraiment les caresses, ce qu'il ira presque à regretter dans ses souvenirs.

Il y aura un prix à payer pour cette débauche, l'échec aux examens et en particulier le retard de points creusé par la note d'allemand. Dès lors, la masturbation va être tenue à distance du travail intellectuel et reléguée aux fins de chapitres, comme si une forme d'équilibre était atteinte à travers une mutuelle exclusion. Ainsi, en est-il du séjour chez les Nacquot après l'échec à l'examen pendant lequel Maumort prépare la session d'octobre avec M. Nacquot, professeur de mathématiques en vacances dans la région. Le récit s'attarde d'abord à décrire les méthodes de travail, l'approche intellectuelle et pédagogique, le goût des mathématiques, avant d'adresser la question de la masturbation :

N'escamotons pas la question sexuelle. Je n'étais pas devenu un petit saint parce que j'étais pensionnaire dans une brave famille de professeur, et que j'avais pris et tenu de bonnes résolutions de travail. D'autant moins que l'abondance de bonne chère, une cuisine trop riche et trop épicée, un régime carné, les digestions lourdes qui suivaient les repas, enrichissaient à l'excès mon jeune sang et agissaient sur mon tempérament. Le démon ne m'avait pas quitté²¹.

Alors que ce sont ici les passages les plus détaillés ou explicites sur le sujet, Maumort semble plus intéressé par la psychologie de Luzac — on peut supposer que se dresse une

²¹ *Ibid.*, I, 7, p. 241.

typologie de l'homosexuel à travers de nombreuses notations de la féminité²², ou qu'à tout le moins le stade de l'onanisme ne sera pas dépassé. Lors d'un court séjour chez son ami pendant le congé de Pentecôte, il n'est fait aucune allusion à la masturbation. C'est seulement dans la voiture sur le chemin du retour que Raoul de Luzac reprend ses habitudes sous un tablier de cuir les protégeant de l'orage et des regards du cocher. Qu'il ne se soit rien passé pendant les deux jours que Maumort a séjourné à Luzac reste une énigme pour ce dernier : « Pourquoi avait-il attendu ce moment ? [...] Pourquoi n'avait-il pas profité du voisinage de nos chambres [...], ou du fourré de la forêt [...], ou des mille occasions qui s'étaient offertes à nous pendant ce séjour à Luzac ? Je me le demande encore²³. » Maumort semble indiquer que le comportement de son camarade laisse présager des bizarreries futures.

En se plaçant comme objet de l'attention de son camarade, plus que comme sujet, Maumort parvient à lier les descriptions les plus minutieuses de la sexualité de l'adolescent à des analyses de caractère. Ce qui est masqué ici, c'est la représentation fantasmatique qui accompagne la masturbation. Il est plus aisé de décrire son camarade et dresser un profil de l'onaniste, car cela permet au passage de désigner l'autre comme onaniste. « Je suis enclin à croire que cet énigmatique garçon avait besoin, pour satisfaire ses désirs, de certaines circonstances exceptionnelles, et surtout de retrouver les habitudes qui étaient liées à nos déportements », analyse Maumort qui précise : « Il lui fallait aussi pouvoir, en quelque sorte, se passer de mon consentement, n'avoir pas à le solliciter. Il fallait peut-être aussi que je fusse placé de façon à ne pas voir son visage, à ne pas

²² « Je dirais qu'il avait l'air d'une fille s'il n'eût été le contraire d'efféminé : un gros bébé garçon grandi » (*Ibid.*, I, 6, p. 199).

²³ *Ibid.*, I, 6, p. 217.

rencontrer son regard²⁴. » On ne saura pas ce qu'il deviendra, mais un camarade l'année suivante, dans la classe de philo, rappelle étrangement un personnage martinien. Il s'agit de René Chénereilles, ou Chazereilles suivant la version : l'amitié est chaste, ou sublimée. « Nous nous sommes fait bien des confidences » raconte Maumort. La sexualité étant canalisée, on en parle autrement, de façon savante : « nous nous sommes avoué certaines curiosités [...] et avons mis en commun nos connaissances théoriques, pour nous éclairer l'un l'autre sur les points qui nous restaient obscurs²⁵. » Conversations qui ne sont ni obscènes ni grossières, aucun aveu sur les habitudes nocturnes, tout cela a été rapidement remis à l'enfer de l'année de rhéto. Les adolescents finalement se brouilleront. Maumort conclut le portrait par quelques détails qu'il apprendra plus tard : son ancien condisciple a repris l'exploitation familiale après la mort de son père et s'est marié. Il écrit de temps à autre dans le journal local. Destin qui rappelle étrangement celui de Charles Chevry qui avec l'héritage paternel fonde un journal dans lequel il se ruine avant de reprendre une petite exploitation agricole. Or Chevry, on le sait depuis le projet avorté de *La Confession trop précise*, est un grand onaniste, tout comme Chénereilles probablement. Maumort, entouré de cancre, est un cafeteur — c'est peut-être la manière dont il espère embobeliner son lecteur sans se prendre dans son fil.

Le second développement sur l'institution scolaire, presque convenu mais attendu, se révèle du même acabit. Maumort se doit de décrire les mœurs du dortoir — il s'agit d'un passage obligé pour un livre qui veut évoquer sans fard la sexualité et, en tentant de décrire avec force détails les habitudes du collège, Martin du Gard pense peut-être tenir là

²⁴ *Ibid.*, pp. 217-218.

²⁵ *Ibid.*, p. 281.

son morceau de bravoure. On trouve d'ailleurs dès 1911 des notes de Martin du Gard sur la « perversité des collégiens²⁶ » qui détaillent des jeux sexuels. Dans *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, Maumort se souvient de l'exhibitionnisme de ses camarades qui préluait à « leur onanisme solitaire », ainsi que de « débauches moins enfantines », à savoir la pratique de quelques-uns qui consistait à se glisser dans les lits pour engager un rapport sexuel. Maumort reçoit dans son lit deux fois la visite d'un « explorateur », René Couraud — « les deux seules expériences de « plaisir au lit » et même de « déplaisir à deux » que je devais avoir jusqu'à ma vingtième année, jusqu'à ma rencontre au Luxembourg, avec Doudou²⁷ ». L'expérience homosexuelle est évoquée avec détachement, probablement parce que Maumort peut se placer dans la position de victime, mais aussi parce que c'est une expérience à mettre sur le compte de la situation propre aux pensionnats. Même si Martin du Gard a laissé des fiches qui mentionnent des vieillards homosexuels refoulés, l'introduction du personnage de Xavier de Balcourt, le précepteur des enfants pendant le séjour de Guy au Saillant, sera suffisante. Son destin malheureux permet de dresser un portrait d'homosexuel en insérant la nouvelle « La Noyade » dans le roman, texte autonome qui raconte son attraction pour un jeune apprenti qui se noie accidentellement lors de leur premier rendez-vous. Si la mécanique du secret des êtres doubles tend à confondre homosexualité et masturbation (quelque chose est caché dans les deux cas), l'homosexualité peut se traiter facilement et séparément. Il n'en va pas de même avec la masturbation.

²⁶ Cf. Ms Maumort, XIX: « Le Collège Saint-Léonard », ff° 81-82.

²⁷ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, I, 6, p. 211.

Escamoter la question sexuelle

Désormais le récit passera en revue les matières nobles avant de glisser sur la matière sexuelle. Un changement intervient qui avait été déjà annoncé par ses camarades plus âgés : la masturbation est toujours pensée comme néfaste, mais elle devient un moindre mal si elle est cantonnée au dehors et ne compromet pas le travail. Maumort réussit à s'en tenir là : les bonnes et les mauvaises habitudes deviennent régulières, ce qui permet de consacrer sagement ses journées au travail, tandis que les « débordements solitaires » sont réservés à « cette heure de la nuit qui précède le sommeil²⁸ ». Cet été passé à réparer l'échec au baccalauréat annonce l'année de philosophie, dernière année de Maumort au pensionnat. Il y a maintenant une discipline qui ne le quittera plus, un équilibre trouvé au prix d'une scission.

Le retour après l'été à Saint-Léonard confirme que la classe est devenue sérieuse. Maumort l'attribue pour partie aux expériences sexuelles que ses camarades auraient pu avoir pendant l'été ainsi qu'au passage du baccalauréat qui en a fait des adultes. « Le stade Luzac était dépassé. Il ne devait guère y avoir de « poches décousues » parmi notre classe de philosophes » analyse Maumort²⁹. Et si Maumort se souvient que « la plus grande partie de [ses] soirées solitaires³⁰ » était consacrée à des débordements imaginaires avec Mme Nacquot, la femme du professeur chez lequel il avait préparé l'examen pendant l'été, cela ne nuit aucunement au succès du bachelier : « je devais

²⁸ *Ibid.*, I, 7, p. 242.

²⁹ *Ibid.*, I, 8, p. 273.

³⁰ *Ibid.*, p. 273.

quitter Saint-Léonard en beauté : je fus reçu à mon bachot avec la mention « bien », qu'on décernait assez rarement³¹. » La leçon a été apprise, l'écolier s'est limité.

Il n'y a curieusement aucune mention sexuelle pendant les quelques pages décrivant l'été suivant passé au Saillant, alors que Maumort prépare sa rentrée parisienne. La lecture semble même avoir remplacé l'onanisme : « A l'heure chaude de ces journées de septembre, je m'allongeais sur mon lit, dans un courant d'air, et pendant deux ou trois heures, je dévorais les livres que m'avait envoyés mon oncle Éric³². » Alors que ni la torpeur des après-midi estivaux ni celle des nuits ne suscitent des souvenirs érotiques, une parenthèse se referme définitivement pour Maumort : « Ces vacances marquent la fin de mon enfance et le seuil de ma jeunesse³³. » On comprend que ce qui marque la rupture est son départ pour Paris, sa vie future d'étudiant fréquentant les milieux intellectuels, et l'abandon de la maison ; mais le moment n'est pas déjà sans rappeler la première rupture, c'était une « naissance » alors, lorsque le jeune enfant commença à prendre des leçons avec le curé du village voisin. Comme ici, c'est l'éducation, l'émancipation intellectuelle qui en apparence scande les âges de la vie. Seuil mouvant... seuil de Sisyphe. Il faudra à nouveau marquer le seuil de sa jeunesse...

Maumort illustre un schéma trouvé chez Léon Daudet qui permet de délimiter l'adolescence et de construire une certaine forme de biographie. La référence n'est pas glissée de manière totalement anodine, car elle suit un long développement sur le milieu intellectuel parisien dans lequel Maumort va s'immerger. Par l'intermédiaire de l'oncle Chambost-Lévadé, qui vient d'être nommé au Collège de France, le jeune homme

³¹ *Ibid.*, p. 287.

³² *Ibid.*, p. 293.

³³ *Ibid.*, p. 293.

rencontre les gloires intellectuelles de l'époque : Renan, Taine, Berthelot, Brunetière, Tourguéniev, Charcot... La fiction fait même figurer Daudet, dont les mémoires littéraires sont restés célèbres, parmi les invités de la maison. La réflexion de Daudet se trouve dans ses souvenirs de Louis-le-Grand :

Je crois aux formations successives. Jusqu'à dix ans, l'enfant est un petit sage, un judicieux bonhomme, et ceux qui se sont élevés contre la première communion à sept ans ont prouvé qu'ils ignoraient tout du jeune être pur et lucide, prêt au divin, que cet âge a formé. De dix à dix-sept ans, ou un peu plus tard suivant le cas, l'adolescent est un sexuel. Ce mot dit tout et indique de quel côté sont les pièges les plus graves qui menacent l'existence, risquent de la gâcher à jamais. Ce laps est celui des images troubles, renforcées par la volupté soudaine, quelquefois indéracinables. Interrogez les débauchés et les pervers. Ils vous confieront toujours que leur vice remonte à un songe malsain, poursuivi pendant l'adolescence, à une mauvaise rencontre, à une influence de cette époque réellement climatérique. De dix-huit à vingt ans, c'est le goût de la spéculation, de l'abstraction qui prédomine, comme si le cerveau, avant d'engranger les faits solides de l'expérience, éprouvait le besoin de se mesurer lui-même, de connaître son fonctionnement et ses limites. Une idée fausse, une doctrine paradoxale, à ce moment-là, sont aussi obsédantes et dangereuses qu'une vision obscène pendant le stade antérieur³⁴.

Maumort souscrit à de tels propos et reprend le même raisonnement :

J'avais, en quelques mois, franchi l'étape, qui, vers la dix-septième année, selon le dire de Léon Daudet, sépare *l'âge sexuel de l'âge de la spéculation et de l'abstraction*. Il y a du vrai, je crois, dans cette observation. Pendant mon séjour chez les Nacquot, au cours des vacances 86, j'étais encore un gamin livré aux visions obscènes et aux rêves érotiques ;

³⁴ Léon Daudet, *Fantômes et vivants. Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux de 1880 à 1905*, III, pp. 137-138.

cependant, j'avais pris goût au travail, et je lui faisais enfin une grande part dans ma vie intérieure. Avec mon arrivée à Paris, au mois d'octobre et le changement d'existence, d'entourage, l'essor intellectuel, une véritable fringale des choses de l'esprit, s'était emparée de moi, et cette nouvelle passion m'avait transformé, au point d'être devenue ma véritable raison de vivre. Le reste n'était plus qu'accessoire³⁵.

Étrange tour de passe-passe qui voit le principal devenir l'accessoire, sur la foi d'un schéma psychologique, alors même que Martin du Gard comme son personnage tiennent la sexualité pour essentielle dans l'étude d'un caractère. Il semble que la condition nécessaire pour que la sexualité s'efface au profit de l'intelligence ou de toute forme supérieure de l'esprit soit d'avoir réglé le problème de la masturbation. Or Maumort se désole de n'avoir pas encore atteint ce stade : il peut se maîtriser en ce qui concerne la fréquence, mais pas encore en ce qui concerne l'intensité.

Mais, l'accessoire, je veux dire les obsessions sexuelles, continuait à m'habiter, et si elles n'étaient plus exclusivement le centre brûlant de toutes mes préoccupations, elles me dévoraient encore, à leurs heures, et me soumettaient à leurs caprices avec une violence qui avait diminué de fréquence mais non d'intensité. Ce qui était nouveau, c'était qu'elles ne compromettaient plus mon équilibre physique et moral. Je n'étais plus un envoûté. L'érotisme avait trouvé sa place dans ma vie, et il y restait profondément enraciné. Mais je n'étais plus que par intermittence sous son empire. Une grande partie du temps, il me laissait l'esprit libre. Il s'était fait sa place. Il avait ses moments, ses heures. Il ne débordait plus sur tout le reste. Une sorte d'accoutumance s'était faite. Je sacrifiais à ses exigences ; moyennant quoi, il me laissait vivre et travailler en paix.

³⁵ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, II, 14, p. 501.

Si j'avais eu une maîtresse, une liaison facile et à ma portée, je lui aurais consacré deux soirées par semaine, et j'aurais eu une existence saine, équilibrée, satisfaite, parfaitement normale. Mais j'étais vierge, et mes besoins sexuels, privés d'exutoire naturel, demandaient de périodiques satisfactions que, seul, le vice solitaire pouvait lui fournir. Après quoi, j'étais de nouveau tranquille pour quelques jours³⁶.

La courbe

Cette croyance aux formations successives, partagée par Maumort, est celle des âges de la vie, orientés par une direction qui leur donne sens. L'idée de mener le récit complet de la vie d'un personnage n'est pas nouvelle, c'est aussi le modèle qui gouverne *Jean Barois*. C'est aussi la métaphore de la courbe de la vie, image que l'on trouve déjà dans une ancienne idée de Martin du Gard pour un roman qui s'appellerait « La Courbe » et décrirait en trois périodes (trois volumes) l'adolescent, l'âge fort et la déchéance d'un homme. Déjà un projet d'ampleur dès 1910, puisque chaque période consisterait en un volume³⁷. Cette trilogie n'aurait-elle pas pu avoir pour deux premiers volumes « L'Âge sexuel » et « L'Âge de la spéculation et de l'abstraction », à supposer que Martin du Gard fût prêt à traiter du thème ? On peut se le demander.

On retrouve l'image de la courbe chez l'écrivain vieillissant à de nombreuses reprises. À Anne Heugon-Desjardins, Martin du Gard écrit en 1945 que le « monstrueux branle-bas » de la guerre l'empêche de « parfaire honnêtement [sa] courbe » comme il aurait pu le faire en temps normal, le chaos ayant fait de lui un spécimen de temps révolus³⁸.

³⁶ *Ibid.*, p. 501.

³⁷ Cf. Lettre à Marcel de Coppet, 27 février 1910 (*Journal*, I, p. 294).

³⁸ Lettre à Anne Heugon-Desjardins, 22 mars 1945 (*Correspondance générale*, IX)

« Poursuivre son œuvre, accomplir sa courbe³⁹ », voici le devoir des écrivains qui est « en parachevant leur courbe, de laisser un témoignage du passé, de leur passé⁴⁰ ». Sur cette idée d'un témoignage à laisser aux générations futures, Martin du Gard fait cause commune avec son personnage. Ce sont d'ailleurs les réflexions sur les bouleversements amenés par la guerre glissant du journal de Martin du Gard à celui de Maumort qui poseront des problèmes d'écriture : l'écrivain réalise qu'il se confond avec son personnage. Nul doute alors que Maumort a cette même image de courbe à l'esprit lorsqu'il rédige ses mémoires : donner sens à sa vie, ordonner la succession des périodes, parfaire la courbe.

Mais comment cette conception d'une succession temporelle s'accorde-t-elle avec l'onanisme ? L'onanisme fait tout le temps le rappel insidieux de son caractère immédiat et répétitif. Sade tenait dans sa cabalistique « Récapitulation générale des six ans passés à la Bastille » que, pendant quelque temps, il n'eut que des masturbations « simples, sans action et sans idée fixe que des pommes ». Cent quatre-vingt-six exactement. La pomme, définitivement un fruit de discorde, désigne ce gouffre de l'auto-érotisme, ce rien et ce tout, ce vide d'une imagination sans bornes, ce paradis toujours là, à la manière d'un Bosch ou d'un Chardin, on ne le sait pas, d'un verger infini.

Les années de masturbation de Bertrand de Maumort

Dérouter le fil de la masturbation n'est-il pas le plus sûr moyen d'entraver ce mouvement ? Car il semble que la masturbation, pour lui donner un sens, doive être

³⁹ Lettre à Gilbert Cohen, 9 août 1946 (*Ibid.*, IX)

⁴⁰ Lettre à Robert Ranc, 10 juillet 1949 (*Ibid.*, IX).

toujours reléguée dans le passé ou dans la marge. On a vu que l'on pouvait retourner la métaphore médicale, en doutant d'un retour à l'équilibre. Le succédané précède la présence réelle ; c'est l'absence qui est première, c'est ce qui ne cesse de revenir, identique à soi, mais dans une forme d'identité mouvante — l'identité ici se trouve dans la répétition. C'est un point aveugle de la pensée, mais aussi du récit, comme si *Maumort* était un roman de formation continuellement sapé par une forme de sexualité considérée comme infantile.

Pourtant masturbation et roman font la paire. Ils naissent ensemble — on sait même où et quand. En Angleterre, avec la première parution de *Onania*, cette brochure de charlatan, en 1715, suivie de peu par *Robinson Crusoé* en 1719. Puis arrive la grande tradition du roman d'apprentissage, et ce au moment où la grande peur qui secoue l'Europe, pour reprendre l'expression de Jean Stengers et Anne Van Neck, s'installe durablement. Quand Martin du Gard compose son roman, la tradition s'est déjà délitée : on a compté des cancrenards parmi les écrivains ! On a vu des romans de *déformation*, et l'analité de Céline ou Vallès, ou la phrase continue proustienne, ont réglé le problème, au moment où de toute manière la masturbation n'était plus un problème. Guérin, prisonnier pendant la guerre, a écrit le roman d'un stagiaire voyeur et onaniste, *L'Apprenti*, qui risque bien de le rester toute sa vie. Baudelaire et sa méfiance des enfants-hommes les avait précédés, sa préférence pour la vie colorée du magasin de joujoux plutôt que le bel appartement bourgeois ; eux prennent le parti de l'enfant-enfant. Malgré cela, *Le Lieutenant-colonel de Maumort* s'obstine, comme le vieux garçon littéraire qu'il est.

Parce qu'il s'agit du roman d'une vie, le récit de *Maumort* emprunte au roman de formation ; mais cela devient plus problématique quand la forme autobiographique des

mémoires s'articule sur le souvenir. Maumort emploie une métaphore assez limpide au début de ses mémoires en décrivant les parties de pêche qu'il faisait enfant avec sa sœur. De même qu'ils remontaient avec précaution la ligne de fond des profondeurs et qu'ils s'exclamaient à chaque fois que sortait de l'eau un poisson ayant mordu à l'appât, le mémorialiste dévide le fil de la mémoire :

[...] pareillement, au fond de ma mémoire, gît comme un interminable chapelet de souvenirs ensevelis, et que je crois perdus, et qui sont curieusement enchaînés les uns aux autres, qu'il me suffit d'en retrouver un, par bonheur, et de haler doucement le filin pour en voir bientôt surgir un à la remorque, puis en troisième, et finalement pour tirer hors de l'oubli toute une séquelle de menus faits qui, magiquement, font soudain revivre tout mon passé⁴¹.

Parfaite image du déroulement de la pelote, du trésor du souvenir d'enfance. Mais c'est précisément le souvenir qui pose problème, le souvenir d'enfance et particulièrement le souvenir sexuel d'enfance, dont on sait dès le départ que ce sera un objet majeur du texte. Souvenir flottant, réinventé, stagnant dans l'eau, filin sans tension, s'emmêlant, dérivant, ou même disparu — le filin de pêche étant immergé par les enfants la veille de la pêche : c'est le démon de l'imagination qui est présent au moment où l'écrivain est à sa table de travail. À travers la figure de la masturbation, c'est ce que *Le Lieutenant-colonel de Maumort* tente de dominer.

« Et quand je suis devenu grand, j'avais autre chose à faire »

Comment, au plan romanesque, se constitue cette rupture ? On peut souscrire au mythe de la complétude que seule permettrait la découverte de l'altérité ou, dans les

⁴¹ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, I, 2, p. 35.

termes dans lesquels Maumort en fait l'expérience, « cette sensation inconnue de former à deux, un seul être amalgamé, et cette résonance en soi de la volupté de l'autre⁴² », on peut croire à l'« abîme » des sens — mais alors comment ce point culminant s'inscrit dans le projet littéraire ? Les *Thibault* ont montré une façon de résoudre le problème avec *Le Cahier gris* et *Le Pénitencier*, chacun des deux premiers romans s'achevant sur l'adolescent devenant homme ; la rupture apportée par chaque volume au sein de la fresque permet par un hiatus de liquider la masturbation tout aussi discrètement qu'elle était évoquée. Le thème peut s'évanouir naturellement ; et ce qui a trait à la sexualité tourne alors autour de perversions liées de façon assez anecdotique à des personnages annexes qui se donnent à travers des allusions mystérieuses. Cette discrétion n'est pas de mise dans *Le Lieutenant-colonel de Maumort*. Mais si ce roman, dont l'enjeu principal est de traiter de la sexualité, doit s'achever sur cette scène, il s'apparente alors une forme de roman d'adolescence ou de jeunesse qui s'arrête à une délimitation traditionnelle, celle de la perte de virginité et de l'octroi du statut d'adulte. Cela le rapprocherait plus à un roman de genre mineur traitant des pensionnats qu'à cette grande somme littéraire à laquelle Martin du Gard aspire. En revanche, dès lors que c'est vie complète d'un personnage qui est embrassée, le clivage proposé par le dépucelage n'est peut-être pas aussi net — il y a quelque chose qui continue peut-être d'agir à bas bruit.

Or ce qu'on a appelé la matière sexuelle du *Lieutenant-colonel de Maumort* s'arrête sur cet épisode. Il est assez difficile de juger ici un projet inachevé, mais c'est

⁴² *Ibid.*, II, 17, p. 595.

précisément à ce moment que l'écriture du roman se grippe⁴³. Il y a six cents pages que l'on peut considérer comme plus ou moins achevées, le plus souvent comprenant deux brouillons et un manuscrit final : Maumort de sa naissance à son premier rapport sexuel. Puis cent autres pages, rédigées de façon décousue, qui retracent son mariage, un portrait de sa femme, le mariage tardif et la mort de sa sœur. Et enfin, le reste... c'est-à-dire de 1907 à 1950, soit la majeure partie de la vie de Maumort. Il y a des notes sur la carrière coloniale, sur Lyautey, etc. Or, il n'y a plus aucune trace de sexualité que ce soit dans les pages sur le mariage ou les notes préparatoires sur le Maroc. Disparue ! C'est que la courbe se rapproche et devient menaçante. Autant le narrateur peut se dégager en désignant le masturbateur comme l'autre (soi-même adolescent, ou les camarades et cousins), autant l'âge adulte est celui d'une ipséité. Ça le rattrape.

À l'aune de la cohésion romanesque, on ne comprendrait pas que Maumort ne parlât jamais de sexualité dans ses souvenirs adultes. Martin du Gard a recueilli quelques anecdotes sur les mœurs sexuelles du Maghreb. Son personnage pourrait aussi gloser sur ses subalternes — il ne faut jamais oublier que le subalterne peut facilement incarner l'onaniste par le moyen du voyeurisme. Vieille histoire d'esclaves, de valets ou de garçons d'hôtel : « *Masturbabantur Phrygii* » rappelle Martial à sa femme dans ses récriminations. La femme d'Hector, elle, chevauchait son époux, et les esclaves phrygiens se masturbaient derrière la porte⁴⁴. Ceux qui n'auraient pas le droit à la chose même. Martin du Gard pourrait recycler ce thème ; il songe à « créer un personnage de

⁴³ On peut soutenir que l'édition de *Maumort* est une censure. Quand les brouillons deviennent trop fragmentaires, l'éditeur a recomposé le livre en fonction d'une figure de mémorialiste maître de soi, magnanime et ordonné dans ses souvenirs.

⁴⁴ « *Masturbabantur Phrygii post ostia serui*
Hectoreo quotiens sederat uxor equo » (Martial 11, 103, 13).

garçon d'hôtel » qui serait l'ordonnance de Maumort en 1914 et 1915. On subodore que ce serait salace, l'homme s'appelant Victor Savoureau⁴⁵, mais toutes ces anecdotes, et probablement les réflexions sentencieuses de Maumort sur les mœurs, ne pourraient tromper sur son silence.

Premier écueil : il n'est pas impossible que la masturbation ait été conçue par Martin du Gard comme un thème à glisser pendant l'adolescence, comme l'aurait été la coloniale pour les années 1907-1914. Ce qui est possible pour l'un : se documenter sur le Maroc, sur la religion musulmane, anecdotes sexuelles exotiques, vie des garnisons coloniales, etc. puis intégrer le tout à une fiction, est impossible pour l'autre : la masturbation n'est pas un thème, dans la mesure où elle ne peut pas être circonvenue. Son personnage peut se mouvoir sur fond d'enfance campagnarde, de pensionnat, de vie parisienne, de carrière militaire, mais avec la masturbation, cela ne se peut pas. Le terrain est mouvant, ou plutôt il n'y a pas de terrain, pas de subjectivité qui puisse se constituer dans une destinée romanesque. C'est entre les pages que ça se passe, que ça se répète, que c'est identique dans son absence d'identité.

Second écueil : la disjonction et les secrets d'un caractère. Le mensonge est le filigrane de Maumort, filigrane naturel puisqu'il s'agit d'écriture, mais pas aux yeux de Maumort qui s'en étonne à chaque fois. Aussi, la découverte que l'on peut mentir est-elle répétée à plusieurs reprises : une première fois, de façon innocente et naturelle, pour amener la scène de la mare ; une deuxième fois, au voisinage du cousin onaniste, où Maumort apprend à mentir ; et enfin, au moment où Maumort adulte comprend que tout le monde a une vie cachée. Telle est la thèse exposée par son ancien précepteur, Xavier de

⁴⁵ Ms Maumort, XIX: « Le collègue Saint-Léonard », ff° 71-72.

Balcourt, devenu le secrétaire d'Éric Chambost-Lévadé : « tout homme a deux vies bien distinctes, et souvent contradictoires : sa vie sociale, c'est-à-dire sa vie devant les autres, en famille, dans le monde ; et puis sa vie secrète, disons tout net : sa vie sexuelle⁴⁶. » Il est question à ce moment de l'oncle Chambost, mais Maumort comprend que cela s'applique également au secret homosexuel de Balcourt. Et surtout à lui-même :

Je fis un retour sur moi-même, et dus convenir, dans mon for intérieur, que, en ce qui me concernait, l'observation de Xavier s'avérait cruellement exacte. Entre celui que j'étais devant les miens, et même devant mes meilleurs amis, et l'être réel, secret, qui traînait dans son passé les expériences du collègue, qui s'abandonnait, la nuit, à ses obsessions luxurieuses, il ne semblait pas qu'il pût y avoir commune mesure⁴⁷.

Pour les premières parties de l'autobiographie, le secret gît dans le passé. La difficulté est que le souvenir sexuel se confond avec la masturbation : un souvenir, un fantasme, on ne sait plus très bien démêler l'un de l'autre, le vrai du faux. Car c'est bien ce qui se révèle alors : l'édifice de soi, comme autobiographie, est sapé puisqu'il est maçonné de mensonges. Dès lors, le projet autobiographique est compromis, sauf à maintenir une dualité temporelle, entre celui en train d'écrire et celui qui, jeune, s'est masturbé. Affabulation que la masturbation barre d'un trait de l'imagination. De la suite du roman, il reste des fiches que Martin du Gard pensait utiliser. L'une d'elle s'intitule « Maumort. Les démons intérieurs » et reprend cette idée du secret des êtres, de double vie, d'authenticité cachée. Ces « ferments cachés » seraient inconnus à ceux qui en sont affectés, sauf aux plus perspicaces qui devineraient quelques instincts troubles. Et sauf à Maumort, mais au prix d'une conjugaison au passé : « Mais moi qui ai vécu dans le

⁴⁶ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, II, 12, p. 402.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 403.

commerce de ces démons, ces apparences ne me trompent pas⁴⁸. » La masturbation ne connaît que la conjugaison au présent : il est impossible de la reléguer au passé, car le souvenir même à supposer qu'il soit authentique rattrape sans cesse le mémorialiste.

Cette impossibilité passe également dans la lecture : le lecteur est devenu complice et se voit pris dans les mêmes rets. Naïveté là aussi : Maumort croit pouvoir atténuer la portée scandaleuse de son discours en rappelant par un plaidoyer pro domo que son comportement n'a rien d'exceptionnel. Ni plus ni moins qu'un autre : il associe son lecteur à ses obsessions de jeunesse et en appelle à sa bonne foi. On parle bien évidemment du passé :

En racontant ces quatre ou cinq années de ma vie entre ma quatorzième et ma dix-neuvième année, j'ai l'air peut-être de raconter un cas de turpitude et de perversité juvénile. Ce n'est ni mon désir, ni l'impression que j'ai eue, en retournant vers ma jeunesse. Je raconte l'histoire d'un garçon normal et sain, d'un tempérament ordinaire dans des circonstances courantes. Cet obsédé sexuel était un garçon bien doué, sérieux, de conscience scrupuleuse ; une nature droite, très convenablement équipé pour la vie, l'histoire de quelqu'un de *bien*. Que le contemporain, ou mieux : que l'homme de bonne foi qui me lira, se penche avec attention et sans complaisance sur son « âge ingrat », sans interposer d'écran rétrospectif devant son passé, et je suis certain qu'il aurait une confession analogue à faire. Les détails seraient différents. Le fond d'obsession sexuelle sera sensiblement le même. Je ne me sens ni meilleur ni pire, dans ces années de mon adolescence, que l'homme moyen de mon temps, de tous les temps⁴⁹.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 999.

⁴⁹ *Ibid.*, I, 8, pp. 275-276.

C'est une fois encore le mode de la confession qui dirige la connivence de l'écrivain avec son lecteur (car Maumort fait bien œuvre d'écrivain dès lors qu'il pense à son lecteur). On ne peut pas y échapper : cette façon de se dédouaner sur le mode du tous coupables, tous pécheurs, atteste la trace indélébile d'un sentiment de culpabilité, d'un embarras à tout le moins, qui contredit le souci du personnage d'offrir des vues dégagées, « sans vaniteuse effronterie et sans honte conventionnelle⁵⁰ ». Cette manière de s'excuser, d'affirmer que l'adolescent ne se distingue guère des autres, trouve son corollaire dans l'accent mis sur la psychologie et l'importance du comportement sexuel pour analyser le caractère — ce qui permet, comme le note Martin du Gard, de « défendre le journal de Maumort du reproche d'érotisme, d'obsession sexuelle⁵¹ ».

Ce partage fictif de souvenirs est bien candide, car il fait l'impasse sur ce que le texte met peu à peu en place, malgré lui. Il faudrait un lecteur de bonne foi qui ne pose pas d'« écran rétrospectif » entre lui et son passé : cela sera difficile. Et, s'il s'agit de confession, autant revenir au maître en la matière. Rousseau, dans le troisième livre des *Confessions*, raconte qu'il a déjà connu sa première « éruption » et évoque le danger qu'il court à laisser son imagination divaguer sur tous les objets qui l'entourent et lui rappellent Mme de Warens. Il en appelle alors au lecteur : « Que de stimulants ! tel lecteur qui se les représente me regarde déjà comme à demi mort⁵². » Immédiatement, le mal est transmis. Vient-il à peine de parler du « dangereux supplément » qu'il prend le lecteur comme témoin et complice en faisant appel à son imagination dans le *présent* de

⁵⁰ *Ibid.*, p. 276.

⁵¹ Ms Maumort, XIX: « Le Collège Saint-Léonard », f° 65.

⁵² Rousseau, *Les Confessions*, III, OC I, p. 109.

la lecture. Non, le lecteur à demi-mort lui aussi, car il n'y a pas de raison qu'il soit épargné, le lecteur devenu grand n'a pas autre chose à faire...

VII. La mare de la honte

Dans le court récit autour de la mort de sa grand-mère, le narrateur du roman d'Éric Laurent, *À la fin*, revient passer quelques jours chez ses parents et pénètre dans la chambre de sa jeunesse. La pièce n'a pas changé, le papier peint est resté le même, le mobilier n'a pas été déplacé. Le bureau est le lieu d'un souvenir particulier, celui de l'écriture à l'âge de seize ans de la première œuvre de fiction, à savoir une nouvelle érotique brochant sur un fantasme de l'adolescent : l'initiation par une femme plus âgée, tour à tour une professeur, une voisine, une tante, une amie de la mère ou, comme dans la nouvelle, la mère d'un camarade.

Le narrateur rappelle brièvement l'intrigue du texte disparu, mais en s'appropriant la forme subjective du fantasme, alors que la nouvelle imposait la distanciation prudente d'un récit à la troisième personne de peur que les parents du jeune écrivain ne découvrirent le texte. La scène joue avec le stéréotype de la mère d'un camarade auquel on rend visite et qui, en l'absence de ce dernier, finit par se jeter sur le jeune narrateur et lui faire découvrir les plaisirs de la chair. L'essentiel n'est pas dans la pauvreté convenue du fantasme, mais dans la scène d'écriture qu'il convoque immédiatement :

Assis à mon bureau dans le pavillon désert, je m'étais mis à ce court texte par un après-midi de printemps, alors que j'eusse dû, celles-ci étant toutes proches, revoir les épreuves du baccalauréat de français. Grisé par la chaleur qui régnait ce jour-là dans l'air et la tournure lascive qu'avaient prise mes pensées, je m'étais entièrement dénudé et, tout en écrivant, me caressais la verge, non toutefois en faisant aller et venir mon poing autour d'elle, ainsi qu'on procède en pareil cas, mais en promenant simplement sur mon prépuce la paume de ma main gauche.

C'était moins en effet le plaisir sexuel que je recherchais qu'une innocente sensation de bien-être, pour la raison que, à la vérité, j'ignorais comment susciter celui-là, tout chaste que j'étais encore. (J'étais si peu instruit des choses de la nature que les verbes « se branler », « s'astiquer », « se polir », « juter », « gicler », que j'entendais cent fois par jour dans la bouche de mes camarades de lycée, ne recouvraient pour moi aucune réalité, je ne savais même pas comment s'accomplissait l'acte sexuel — j'ai, par exemple, longtemps cru qu'« enculer » consistait à se frotter, dos à dos, mutuellement les fesses — ; quant à ce résidu de pollutions nocturnes qui empesait presque chaque matin l'entrejambe de mon pantalon de pyjama, je l'attribuais jusque-là à une variété d'énurésie.)

Soudain je m'étais senti défaillir, comme sous l'emprise d'un de ces vertiges dont ne m'avaient auparavant affecté que des crises d'hypoglycémie, des accès de fièvre ou des horions : de mon corps juvénile, ce corps auquel je n'avais jusqu'ici prêté qu'une attention lointaine malgré les métamorphoses patentes que lui apportait jour après jour la puberté, ce corps jamais quiet, de toutes parts et sans cesse travaillé par les lancinantes poussées de la croissance, ce corps fruste qui ne me servait qu'à me mesurer à mes congénères dans ces confrontations animales qui fondent les rapports parmi les sociétés adolescentes, ce corps toujours douloureux et moulu, éternellement ravagé par des courbatures, des ecchymoses et des plaies, de ce corps montait maintenant, ample et inexorable, mystérieuse mais rassurante, une sensation nouvelle, c'était comme si, d'un seul coup, la vie eût revêtu une forme différente, s'installant dans une tonalité plus profonde, plus colorée, plus délicate — je découvrais la volupté.

J'avais aussitôt écarté ma main de mon bas-ventre, et c'est alors que, sans que je sache précisément dire pourquoi il en fut le cas cette fois-ci plutôt qu'une autre (car cette manière de me caresser était mienne depuis plusieurs années déjà, à cette nuance près, et ceci explique peut-être cela, que je ne m'y employais pas en écrivant, non plus qu'en élaborant

des images mentales, mais en feuilletant les pages d'une revue de charme), c'est alors que, par petits jets successifs, chauds et lourds comme une ondée d'été, et qui, m'aspergeant jusqu'au cou, me semblèrent un temps devoir ne jamais prendre fin, j'avais éjaculé¹.

Parodie proustienne dans l'allongement de la phrase comme dans l'image du jet, qui rappelle la première éjaculation des « Sommeils » et le jet d'eau du parc de Saint-Cloud, celui-là même qui arrosera Mme d'Arpajon dans *Sodome et Gomorrhe* : « Enfin, s'éleva un jet d'opale, par élans successifs, comme au moment où s'élance le jet d'eau de Saint-Cloud, que nous pouvons reconnaître — car dans l'écoulement incessant de ses eaux, il a son individualité que dessine gracieusement sa courbe résistante — dans le portrait qu'en a laissé Hubert Robert [...] »² Or ce jet d'eau est lié à une forme de quête artistique de la grand-mère de Marcel qui souhaite, dans *Du côté de chez Swann*, qu'il soit environné dans sa chambre par les plus beaux paysages et monuments. Le jet d'eau est lié au problème de la reproduction et de la recherche par la grand-mère du plus grand degré d'art, les photographies ne trouvant pas grâce à ses yeux, d'où la préférence accordée à la reproduction d'un tableau d'Hubert Robert plutôt qu'à une simple photographie du monument. Le développement sur ce thème dans *Du côté de chez Swann* se conjugue à la lecture et au choix des livres : ceux de la grand-mère, jugés peu adaptés à un enfant, retournés au libraire et échangés pour les romans champêtres de Sand, lus par la mère, « lectrice infidèle » cependant qui écarte les scènes d'amour.

Portrait chez Proust de l'éjaculat — le terme est un peu anachronique et scientifique, mais nous sommes dans une famille de médecins — en artiste. Car il s'agit bien d'une allégorie : selon l'auteur de la *Recherche*, Hubert Robert a composé le « portrait » d'un

¹ Éric Laurent, *À la fin*, pp. 46-49.

² Proust, « Sommeils », *Contre Sainte-Beuve*.

jet qui a son « individualité ». Éric Laurent quant à lui offre l'image d'une conjonction troublante sur le texte de la première nouvelle :

L'intensité de ce premier et quelque peu tardif orgasme fut telle que je m'en trouvais profondément et longuement irradié (je veux signifier par là que, exactement comme une douleur rappelle le trauma qui l'a provoquée, ses effets me furent perceptibles des jours durant, et ce dans la double acception de l'épithète, c'est-à-dire tout à la fois par le corps et l'esprit), sans qu'à aucun moment, en dépit de l'éducation religieuse que j'avais reçue et du silence, parfois même du dégoût, qui entourait à la maison tout ce qui touchait de près ou de loin à la sexualité, nulle culpabilité ne vint le charger, pénétré que j'avais au contraire été aussitôt par l'impression très vive de connaître une renaissance au-dessus de cette page écrite, au centre de laquelle, en petites grumes éparses et translucides, ondoyant de reflets flavescents et nacrés, auréolés chacune de macules pelucheuses et gaufrées dont la teinte gris perle se marbrait des arabesques bleutées et veloutées de quelques mots, du sperme à de l'encre s'alliait³.

Alliance de l'écriture au plaisir solitaire sur l'idée de naissance et de découverte en toute ingénuité. Cette spontanéité manque à Maumort, qui date l'événement avec précision et platitude : « J'avais alors exactement quatorze ans et dix mois⁴. »

L'encrier

À une question de Raymond Queneau sur son premier souvenir sexuel, Benjamin Péret répondait : « Vers 7 ou 8 ans j'ai vu à l'école un petit garçon s'enduire le sexe d'encre et se masturber sous le pupitre⁵. » On ne sait si l'exemple fut imité. Ou s'il décida

³ Éric Laurent, *ibid.*, p. 49.

⁴ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, I, 6, p. 197.

⁵ *Archives du surréalisme IV*, « *Recherches sur la sexualité* ». Janvier 1928 - Août 1932, p. 75.

sur le champ l'écolier de sa vocation de poète. Ce souvenir littéraire de sexe et d'encre qui vient à l'esprit de l'auteur des *Rouilles encagées* nous indique, s'il en était encore besoin, la voie d'une liaison intime entre le souvenir sexuel, la masturbation et l'écriture. Dans *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, après une première année de collège qui le voit rater l'examen au baccalauréat, il est convenu que Maumort passera la fin de l'été jusqu'à la session d'octobre chez un professeur en vacances non loin de là. Le soir de son arrivée est marqué par un souvenir « cuisant » qui masque toute mémoire du premier repas. Maumort profite d'un moment avant le dîner pour déballer ses affaires et s'installer dans sa chambre. C'est alors qu'il s'apprête à disposer ses livres et cahiers sur une table de travail en cerisier que l'incident arrive :

Un volume m'échappa des mains et vint heurter l'encrier de cristal. L'encre éclaboussée se répandit sur la table. Certains souvenirs sont comme des cloches endormies qu'un heurt suffit à faire vibrer de tout leur son. J'ai beau vouloir sourire aujourd'hui de cette puérole aventure, l'écho qu'elle éveille en moi est celui d'une poignante angoisse, et la bouffée de sang qui vient, en ce moment, battre mes vieilles tempes, est celle qui monta brusquement à mon visage quand je vis la visqueuse coulée noire s'étaler sur le bois verni. [...] Mon regard de détresse a fait le tour de la chambre. Étancher, instantanément ! Mais avec quoi ? Ni papier buvard, ni chiffon, pas même un vieux journal... Appeler ? Non, pour rien au monde ! Héroïquement, j'ai tiré mon mouchoir de ma poche et l'ai appuyé sur la flaque. Le linge s'imbibait vite. J'en ai pris un second, dans la commode. Puis un autre, encore. Prêt à sacrifier la douzaine... Je suis de peur. Qu'allais-je leur dire ? [...] J'ai couru pousser le loquet : on pouvait venir, me surprendre. Le troisième mouchoir était à peine taché. La couche de vernis avait protégé le bois, l'encre n'avait pas eu le temps de pénétrer. Un immense élan d'espérance, — dont le souvenir m'est aussi présent que celui de ma

panique... Avec un quatrième mouchoir, trempé dans le pot à eau, j'ai lavé, épongé, frotté, tant et si bien qu'il ne restait plus qu'une place un peu terne et un reflet ardoise, à peine visible. Fou de joie, j'ai reculé de quelques pas, pour juger de l'effet : vraiment, il fallait être dans le secret, pour remarquer ce léger halo bleuâtre... Sauvé ! Restait à faire disparaître les mouchoirs, éparés sur le carrelage. J'en ai fait un tapon, que j'ai gaillardement envoyé sur le dessus de l'armoire. Demain, j'y attacherais une pierre, et je les noierais dans la Clayette... Je n'en revenais pas de ma chance ; mais j'avais le souffle coupé, mon cœur battait le tambour, et je flageolais sur mes jambes. Je me revois, assis sur le lit à l'écoute comme un criminel, et tenant devant moi mes mains maculées... J'avais une demi-heure pour me remettre, avant le dîner... J'ai eu tout le temps d'effacer, sur mes doigts, à coups de brosse et de pierre ponce, les derniers vestiges compromettants⁶.

Voici le moment le plus honteux du livre, où le souvenir d'une peur se déploie dans une anamnèse tout également honteuse. Alors que tout au long de ses mémoires le vieillard s'est targué de ne ressentir aucune honte, le vieil homme rougit à propos d'une faute qui semble tout à fait mineure. Un peu d'encre, la belle affaire ! Quelques éléments troublants se joignent cependant à l'incident domestique : la peur d'être pris sur le fait, et aussi cette volonté d'absorber la tache avec des mouchoirs, puis de cacher ces mouchoirs en attendant d'aller les jeter à la rivière. Or le jeune cousin onaniste, Guy, faisait un trafic de mouchoirs — et ce que cela signifie peut trahir Maumort, soit qu'il comprenne immédiatement (dans une première version, Maumort en comprend immédiatement

⁶ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, I, 7, pp. 230-231.

l'usage en voyant un air honteux chez son cousin⁷), soit que ce soit plus tard, en se souvenant, qu'il comprend (dans la version finale, c'est lors de sa première éjaculation, à « exactement quatorze ans et dix mois », qu'il comprend mieux le rôle du mouchoir⁸).

Que reste-t-il de cette mare d'encre ? une trace, un « halo bleuâtre » que seuls sauront déceler ceux qui sont dans le secret. On se rappelle que dans le train de Gênes se trouvait, pour qui savait lire, un adolescent au teint verdâtre et aux yeux cernés. Curieuse apparition aussi, que cet œil cerné, sur la table de travail. À peine discernable, masqué dans la réflexion du vernis appliqué sur le plateau de guignier, mais présent comme un mauvais œil. Le passage se termine de la manière la plus anodine, c'est-à-dire en nous faisant revenir au thème de la masturbation qui a constitué l'ordinaire de l'année précédente :

(Je confesserais tout, j'irai jusqu'au bout de mon souvenir. Une exaltation triomphante avait succédé à ma frayeur. Pour fêter ma délivrance et me détendre les nerfs, je n'ai pas résisté à la tentation de recourir au plaisir...)

Telle a été ma première heure de solitude dans ma chambre du Pré-Jeannet⁹.

Le bout de ce souvenir, comme l'évoque Maumort, semble exister pour faire fonctionner la confession, lui donner un objet. En d'autres termes, la masturbation semble plus que toute autre chose masquer quelque chose de honteux, comme cet œil à peine visible à chaque fois que Maumort s'assied à sa table de travail.

⁷ Le narrateur voit Guy se saisir d'un « mouchoir en taponus » qui était sous le traversin : « Rien que de naturel. Mais ce qui ne l'était pas, c'était son air, lorsqu'il se vit surpris. Cet air me révéla tout. Cet air cachait un secret honteux, qui se lisait sur son visage. Je compris soudain à quoi lui servait ce mouchoir qu'il mettait chaque soir sous le traversin. Je découvris, par un seul regard, le secret de ses mauvaises habitudes, dans tout leur sordide, vilain, dégoûtant détail. J'avais tout compris, en un instant. » (Ms XVII, « 1er état de Guy au Saillant », ff° 55-56).

⁸ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, I, 6, p. 196.

⁹ *Ibid.*, I, 7, p. 231.

La confession

Dans ses cours de 1975 sur ce qu'il appelle les anormaux, Foucault émet l'hypothèse d'un glissement dans le rituel de la pénitence. Observant qu'à l'origine la pénitence était un statut temporaire ou définitif marqué par des cérémonies quand le pénitent entrait ou sortait de son état, et qu'il n'était nul besoin d'aveu ou de confession, Foucault note l'évolution amenée par l'instauration de la pénitence tarifée qui repose sur des modèles judiciaires de la peine : à chaque péché correspond une peine spécifique, ce qui conduit donc à énoncer la faute, en raconter même les détails afin que le prêtre puisse appliquer la peine la plus appropriée. À ce qui pour l'instant n'est qu'un aveu destiné à déterminer une peine s'ajoute l'humiliation. Le sentiment de honte que l'aveu entraîne va faire partie de la pénitence au point même de devenir la peine : c'est l'*erubescencia*, qui donne à Dieu selon Alcuin une juste raison de pardonner. Mais si l'aveu suffit à la rémission, le pouvoir du prêtre s'amoindrit : il suffit de se faire honte en racontant ses péchés. Foucault inscrit la ritualisation tridentine dans un contexte de reprise en main par l'Église de la pénitence : en obligeant à la régularité de la confession, au moins annuelle, à sa continuité et à son exhaustivité, qui fait avouer tous les péchés depuis la dernière confession, même ceux qu'on juge les moins graves, l'ecclésiastique va détenir un pouvoir majeur et perfectionner son pouvoir d'examen¹⁰.

Tout ce qui peut s'apparenter à la confession représente une forme avec laquelle Martin du Gard se sent mal à l'aise. Assez curieusement, il n'établit pas toujours une nette distinction entre les mots de « confiance » et de « confession », différence pourtant

¹⁰ Cf. Foucault, *Les Anormaux*, Cours du 19 février 1975, pp. 155-165.

essentielle. La confidence appelle la discrétion, voire le secret ; rien n'indique que son objet est forcément scandaleux, encore moins honteux. La confession n'est pas discrète, loin s'en faut, et se doit d'être totale, raclant sur son passage jusqu'aux derniers recoins de l'âme. C'est aussi un genre littéraire, ce que la confidence n'est pas — tout juste peut-elle être fautive chez Marivaux. Ce qui sépare l'une de l'autre chez Martin du Gard est ténu : *Confidence africaine* a certes la forme d'une confidence, dite à mi-voix en privé pendant une traversée de la Méditerranée, mais la faute de l'inceste est si forte qu'elle s'apparente à une confession. Et, parmi les titres retenus pour le projet des rêves érotiques antillais de Chevry, celui de « Confession trop précise » retient l'attention, car une confession n'est jamais trop précise. Comme l'a souligné Foucault, sa nature est d'être devenue précise, complète. Le mot et l'idée de confession se suffisent à eux-mêmes (le problème est que Rousseau, encore plus qu'Augustin, occupe le terrain et le titre de manière absolue).

Pour le récit de Maumort, ce pourrait être « Confidences de l'âge blet¹¹ », « Inventaire de ma mémoire sexuelle¹² » « Lt-CI de Maumort/SOUVENIRS/[Fragments : Éducation sexuelle]/recueillis par/R. Martin du Gard¹³ », toutes idées de titre successives. On retrouve la différence entre une confidence et une confession. L'inventaire, avec son bilan comptable, s'apparente à la confession : il ne faut omettre aucun détail, sinon l'opération est fautive ou l'autobiographie est à lire sous bénéfice d'inventaire. Au contraire, l'idée de souvenirs livrés sous la forme de fragments n'engage pas une totalisation du récit qui s'apparente à la vérité : si on dit tout, on doit être sincère, mais si ce ne sont que des

¹¹ Ms Maumort, XI. « Maumort — Généralités », f° 37.

¹² *Ibid.*, f° 38.

¹³ *Ibid.*, f° 50.

bribes d'une vie, l'enjeu est différent. Maumort ne saisit pas la différence et méconnaît le danger. Ainsi, lorsqu'il fait référence à la quatrième promenade des *Rêveries du promeneur solitaire*, la question du mensonge et de la honte est, elle aussi, escamotée :

La sincérité des souvenirs

Maumort développera ceci :

« En relisant les *Rêveries* de J.J. Rousseau, je suis frappé du souci qu'il a sans cesse, et de dire la vérité, et de se persuader qu'il ne la trahit jamais, et de persuader autrui qu'il est véridique. C'est une véritable obsession.

« Rien de semblable, chez moi. Absolument rien. Cette préoccupation ne me travaille aucunement. J'écris pour moi seul, et l'intérêt de mes souvenirs est leur exactitude. Pas le souci de paraître meilleur¹⁴. »

Maumort, il est vrai, se veut au-dessus de tout, aristocrate au-delà des préjugés ; il entend user de cette position pour traiter de la sexualité.

Mais je reviendrai sur tout cela ; car je n'éprouve aucune vergogne à m'étendre sur ces détails psychologiques ; j'entends même m'y attarder tout à loisir, avec une franchise totale et une précision appliquée. Quand on aborde le terrain de la sexualité, il ne faut pas être avare de confidences personnelles, ni craindre de mettre les points sur les i : c'est en s'engageant sans réticence dans le labyrinthe de l'auto-investigation, puis dans la voie des

¹⁴ *Ibid.*, f. 75.

aveux les moins déguisés qu'on a quelque chance d'éviter les erreurs courantes et d'échapper aux lieux communs¹⁵.

Une note de la même époque juge sévèrement les mémoires de Duhamel : pour Martin du Gard soit l'écrivain n'a pas d'aveux à faire, soit il veut laisser un portrait flatteur en mettant ce qu'ils taisent sur le compte de la pudeur¹⁶.

Le romancier eut entre les mains un autre modèle de roman lui montrant comment traiter de la masturbation sans s'encombrer de confessions. La scène est identique : un lycéen doit potasser son bachot. C'est la première page des *Faux-monnayeurs* dont il corrigea les épreuves — Gide était pressé de partir au Congo. Fausse monnaie qui ne fait aucun tort, c'est Rousseau qui l'affirme d'emblée lorsqu'il cherche à définir le mensonge et demande si l'homme qui non seulement ne dit pas la vérité mais dit le contraire, ment ou ne ment pas : « l'on ne saurait dire qu'il ment ; car s'il donne de la fausse-monnaie à un homme auquel il ne doit rien, il trompe cet homme, sans doute, mais il ne le vole

¹⁵ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, I, 4, pp. 98-99. Martin du Gard cite ce passage légèrement modifié dans une lettre à Gide le 31 mars 1948, après que ce dernier a pris connaissance quelques jours auparavant du rapport Kinsey : « [...] voici ce que mon « colonel » écrivait, le mois dernier, dans son journal.. Je transcris !

«... Mais je reviendrai sur tout cela ; car je n'éprouve aucune vergogne à m'étendre sur ces détails psychologiques. J'entends même m'y attarder tout à loisir, avec une franchise totale et une exactitude appliquée. Quand on aborde ce genre de sujets, il ne faut pas être avare de confidences, et ne pas craindre de mettre les points sur les i : c'est en s'engageant sans réticence dans le labyrinthe de l'investigation, de l'introspection, puis dans la voie des aveux les moins déguisés, qu'on a quelque chance d'éviter les lieux communs. Dans ce domaine, mensonge ou dissimulation sont trop constamment la règle. Si tant de mystères de la sexualité sont encore impénétrés, il faut s'en prendre à l'hypocrisie générale, celle des hommes, celle de la société. »

¹⁶ « fev 48

Journal

à propos des mémoires de Duhamel, — je pense que *si l'on est avare de confidences très intimes*, c'est un genre auquel il faut renoncer : on n'évite *les lieux communs* qu'en s'engageant résolument dans *la voie des aveux les plus secrets*.

Quand on veut intéresser autrui à soi, il faut *tout dire*, et ne pas craindre d'y mettre la plus cynique *complaisance*. » (Ms Maumort, XI. « Maumort — Généralités », f° 78)

pas¹⁷. » C'est le problème auquel est confronté Maumort qui veut tout dire sur la masturbation : il ne peut voler son lecteur... Gide semble être à l'opposé : les premières lignes montrent cet adolescent qui vient peut-être de s'accorder du plaisir (« La famille respectait sa solitude ; le démon pas. ») et découvre qu'il est un enfant adultérin. La chaleur est étouffante, et une goutte de sueur vient s'écraser sur la lettre amoureuse de son vrai père : « Ça joue la larme, pensa-t-il. Mais mieux vaut suer que pleurer¹⁸. » Réduction de la tache d'encre : la goutte de sueur se mêle et délave probablement l'encre. Et point d'entrée dans le roman : la sincérité est un jeu, il ne faudrait pas confondre la larme et la goutte.

Figures de confesseurs

Martin du Gard sait toutefois combien un certain exercice de la parole suppose un sentiment de culpabilité sans lequel il n'y aurait pas grand-chose à confesser : il s'agirait de seulement raconter — la religion est passée par là, mais aussi la forme s'est sécularisée au point qu'elle est devenue la forme absolue de tout discours sexuel. Or c'est une forme inadéquate, de l'aveu même de l'un de ses personnages. Dans *Le Pénitencier*, Jacques Thibault, lorsqu'il parle à son frère des dessins érotiques qu'on lui commande et auxquels il repense la nuit, éprouve ce sentiment paradoxal où la parole s'apparente à un aveu :

Il éprouvait un malaise étrange : il lui semblait mentir malgré lui, et que, plus il cherchait à dire la vérité, moins il y parvenait. Pourtant, rien de ce qu'il racontait n'était inexact ; mais,

¹⁷ Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, IV, OC, I, p. 1026.

¹⁸ Gide, *Les Faux-monnayeurs, Romans et Récits*, II, p. 175.

par le ton, par l'exagération de son trouble, par le choix des aveux, il avait conscience qu'il présentait de sa vie une image un peu falsifiée et qu'il ne pouvait pas faire autrement¹⁹.

La présence d'un narrateur permet dans les *Thibault* de pointer l'écart du discours, tandis que l'absence de ce même narrateur dans *Maumort* n'offre pas un recul sur la forme du discours. Les seuls moments où peut apparaître une réflexion sur la confession sont finalement des moments religieux, terrain d'autant plus facile pour Martin du Gard qu'il correspond à un lieu commun de la littérature des lycées, et plus généralement du discours laïque.

La confession tient une place de choix dans la littérature anticléricale qui a bien saisi le paradoxe de l'obscénité de la confession. D'où les supercheres éditoriales qui consistent à inventer des documents secrets à l'Église, réservés aux ecclésiastiques aguerris, et permettent d'inverser la moralité en opposant la figure du père de famille laïc à la dépravation cachée au sein de l'Église. Telle est la façon d'introduire *Les Livres secrets des confesseurs dévoilés aux pères de famille*, édité par Gabriel-Antoine Jogand-Pagès sous le pseudonyme de Léo Taxil, et dont le sous-titre mentionne qu'il s'agit d'une « édition scrupuleusement conforme aux textes originaux des traités de luxure en usage dans les séminaires ». On peut sourire à la fable de cette littérature devenue clandestine, que l'imprimeur diocésain ne délivrerait au séminariste que contre autorisation de l'évêque, mais la question n'est pas nouvelle pour l'Église. La pratique n'était pas sans risques, et la confession des fidèles aux fidèles telle qu'elle se trouve recommandée dans l'épître de Jacques posait des problèmes épineux. Ainsi, avec le développement de la confession monastique au VII^{ème} siècle, les couvents tombèrent sous l'accusation de

¹⁹ *Le Pénitencier*, OC, I, p. 715.

n'être plus que des harems où la dépravation résulte de l'imaginaire qui circule d'une confession à l'autre. Bède admittra la confession aux laïcs des fautes vénielles uniquement²⁰, avant que la confession ne devienne un sacrement au IV^e concile de Latran en 1215 et que ne soit notamment codifié son caractère privé et secret.

Il n'est pas anodin que Martin du Gard ait hésité entre un collège laïque et un collège jésuite pour camper son roman, au-delà de la question problématique du réemploi des souvenirs de Martin du Gard à Janson. Il ira même jusqu'à imaginer une solution « mixte » dans laquelle « 1°) Bertrand aurait passé son année de *rhéto* dans une jésuitière, le *Collège St Léonard*. Où les troubles sexuels seraient endigués (et compliqués) par la religion. » et « 2°) L'expulsion des Jésuites obligerait le père Maumort à le mettre, pour sa *philo*, au *lycée d'Alençon*, dans un tout autre milieu, et où la perversité est plus cynique²¹. » Finalement, en adoptant le parti pris d'un personnage détaché de la religion, Martin du Gard opte pour l'établissement religieux²².

La question de la confession, évoquée auparavant pendant l'enfance de Maumort, est de ce fait à nouveau abordée dès l'arrivée du jeune garçon au collège. La première figure du confesseur, le père Desnuits, qui semble porter son nom comme un protecteur indulgent, est celle d'un vieux supérieur débonnaire qui n'attache plus grande importance à la confession. Ce sont les confessions à la chaîne les veilles de fête religieuse. « Avec lui, se souvient Maumort, les confessions étaient rapides et faciles ! Quel que fût l'aveu

²⁰ PL XCIII, c. 39-40.

²¹ Ms Maumort, XIX: « Le Collège Saint-Léonard », f° 14.

²² Le dernier état du manuscrit laïcise le collège, mais cette version a tout juste été ébauchée. L'hypothèse reste ouverte. Cependant, l'importance conférée au thème pendant l'enfance de Maumort et le placement très spécifique dans le texte qui le lie au souvenir sexuel autorise à souligner tous les passages s'y rapportant.

— et je frémis en songeant à ceux qu’il devait recueillir — on s’en tirait avec quelques mots d’exhortation, une petite tape sur la joue ; et un *Pater* « pour votre pénitence »²³. » Une telle indulgence a permis à l’adolescent de s’abandonner à la pratique de la masturbation, de ne pas réprimer sa libido, de s’affranchir de toute idée de mauvaise conscience et de dépasser ce stade :

Je dois à cette « direction » indulgente et distante de n’avoir jamais trouvé dans la religion un frein, un obstacle, à la crise sensuelle qui se déchaîna en moi pendant mon séjour à Saint-Léonard. Je ne le regrette pas. Je me souviens de certains condisciples, tourmentés en vain par de scrupules pieux, qui ne suffisaient pas à endiguer leurs passions et ajoutaient des terreurs angoissées, des craintes de damnation éternelle, aux troubles que leur puberté, leur tempérament, la nature, déchaînaient en eux. Surcroît bien inefficace au supplice qu’ils enduraient déjà. Je considère plutôt comme un moindre mal d’avoir pu m’abandonner sans lutte à ce flot impur qui emporte nos adolescences. Je ne vois pas ce que j’aurais gagné à ces tiraillements de conscience, ces effrois nocturnes, ces exaltations de piété succédant à des débordements de lubricité. L’équilibre s’est rétabli tout seul, à son heure, par la force des choses. Il y a des fièvres qu’il vaut mieux ne pas couper brutalement pas des doses de quinine²⁴...

Toujours cette métaphore médicale de la guérison, du rétablissement — mais c’est oublier qu’il est des fièvres sextuples, septuples, optuples, autrement des fièvres qui reviennent...

Le long développement sur les professeurs à travers leur enseignement comme leur manière de confesser s’enrichit avec la figure du père Huxler qui enseigne le français, le grec et le latin. Pour celui-ci, responsable de l’année de rhétorique, l’année scolaire est

²³ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, I, 6, p. 188.

²⁴ *Ibid.*, p. 188.

une lutte acharnée pour préparer les élèves à l'examen et leur faire décrocher le baccalauréat. Cette même ténacité semble se retrouver dans son approche de la confession, et Martin du Gard offre ici un portrait saisissant du confesseur et du confessé :

Ce brutal avait assez peu de pénitents. Mais ceux qu'il avait sous sa coupe, il les tenait bien. J'ai su, par des confidences de camarades, l'extraordinaire confesseur qu'il était. Il mettait à défricher une âme la même énergie qu'à décrocher un cancre. À confesse, il changeait les rôles. Il n'attendait pas les confidences. Il les provoquait, avec une fougue indiscrète et sacrée ; il fouillait les cœurs, de ses questions subtiles et perspicaces. Les consciences qui lui étaient livrées, il lui fallait les posséder jusque dans leurs plus intimes replis. Ses pénitents sortaient de son confessionnal, rouges, confus, pantelants, labourés. Il se mettait à l'œuvre dans la conscience d'autrui, traçait à ses pénitents un programme d'amendement progressif, un véritable régime de cure morale. Il s'attaquait aux défauts, par ordre d'importance, les capitaux d'abord, comme un médecin dévoué s'installe au chevet d'un malade jusqu'à ce qu'il ait dépesté et fait reculer le mal. Et cela, sans doute, sans violence, sans sévérité excessive qui eût arrêté les élans et aigri le bon vouloir. Je suppose que sa rudesse pouvait, dans le tête-à-tête, se montrer affectueuse, et que son but était de convaincre le pénitent qu'il était une victime du mal, pas complètement responsable, que chaque péché est un avantage pris par le Démon, enragé à nuire, et que le salut de l'âme dépendait de cette lutte à laquelle il participait personnellement. Ils étaient deux, le confesseur et le confessé, à défendre le terrain menacé contre le maraudeur diabolique qui profite de toutes faiblesses pour venir y semer ses mauvaises graines. J'ai toujours été surpris de l'attachement sombre que ses pénitents avaient pour lui²⁵.

²⁵ *Ibid.*, p. 191.

L'attitude tout à fait différente du père Huxler le range du côté de ceux qui traquent l'imaginaire. Avec le premier type de confesseur, il s'agit probablement de reconnaître le péché, mais sans entrer dans les détails, alors que le second type incite, questionne, ne se contente certainement pas de savoir qu'il y a eu des mauvaises pensées, mais veut encore savoir lesquelles.

Pour finir, Maumort évoque la figure d'un troisième ecclésiastique, le père Billadon, l'économiste du collège. Hasardant le sentiment que ce dernier devait avoir « une sensibilité exquise, une âme indulgente, compréhensive, paternelle²⁶ », Maumort exprime son regret de ne pas avoir été son pénitent, comme si peut-être son confesseur avait été trop indulgent. Ce regret pourrait indiquer l'emprise du régime de la confession, alors qu'essayant d'articuler un discours moderne sur la sexualité, notamment la sexualité adolescente, Maumort pourrait adopter une position véritablement critique à l'égard de l'Église, et plus particulièrement de la confession.

Entrer en confession

Au contraire, la confession semble résonner tout au long du texte. C'est d'ailleurs après ce long passage sur les jésuites, où chaque portrait se clôt sur la manière de chacun de confesser, que commence la matière sexuelle du chapitre sur Saint-Léonard. La confession informe le récit, mais il est des manières de déjouer cela : chez Céline par exemple la transe permet l'entrée dans le récit de *Mort à crédit*, chez Proust le sommeil. Mais le modèle est tenace : même le narrateur d'*A la fin* ne peut s'empêcher de parler, malicieusement, de confession. Est-ce que par hasard sa scène si convenue d'initiation

²⁶ *Ibid.*, p. 193.

sexuelle ne serait pas tirée d'une ces revues de charme qu'il retrouve enfouies dans les tiroirs de son bureau ? Il faisait acheter ces revues érotiques par des camarades plus âgés en leur donnant les pièces de monnaie que sa mère lui mettait dans la main chaque dimanche à la messe au moment de la quête et auxquelles il substituait de la ferraille. Petite monnaie. Ce souvenir appelle celui de la confession, trois fois par an, ou plutôt de la semi-confession du vol en oubliant les circonstances comme le but poursuivi. C'est après que le narrateur se souvient de son fantasme, et enfin de cette première scène d'écriture.

On a déjà vu que Maumort avait des troubles à se rappeler la figure de quelqu'un qui n'avait pas été son confesseur. Déjà jeune enfant, la parole s'inscrit dans la mémoire quand elle se donne comme confession, comme si seul le sentiment de honte fixait efficacement le souvenir. Puis, l'année de rhétorique se déroule sous l'égide de la confession : ceux qui apprennent à discourir sont les mêmes qui recueillent l'aveu. Finalement, seul le coût marquerait un coup d'arrêt à la pratique de la confession. C'est ce que dit la maîtresse antillaise : « Tu comprends, m'expliquait-elle, faire l'amour, ça ne se *confesse* pas ; mais le reste, c'est du *vice*, et *ça se confesse*²⁷. » Le reste... précisément les Antilles, les personnages qui écrivent des confessions, l'écrivain qui recycle son journal. En ne cessant de marquer tour à tour la fin de sa petite enfance, puis de l'enfance qui suit, puis de l'adolescence, Maumort se condamne aux rechutes dans la confession.

La culpabilité

²⁷ *Ibid.*, II, 17, p. 605.

Martin du Gard, a été sensibilisé à la psychanalyse, nous l'avons vu notamment avec le cas infantile exposé par Eugénie Sokolnicka. La conception que seules la honte et la culpabilité qui entachent la masturbation peuvent être sources de maux ne lui est donc pas inconnue. Il a également pris connaissance des travaux de Stekel sur les rapports entre névrose et masturbation : parmi ses notes constituant le dossier « Collège Saint-Léonard », le romancier marque qu'il doit relire « La Puissance » de Stekel²⁸. Il s'agit probablement d'une note erronée se référant à *L'Homme impuissant*, traduit en français en 1950. C'est précisément sur la question de l'onanisme que Stekel heurta la doxa psychanalytique. À partir de la domination de sa propre peur de la masturbation, crainte véhiculée notamment par les lectures médicales qu'il fit enfant, il put comprendre et élaborer l'absence de nocivité de la masturbation : seule la répression de l'envie de se masturber est source de névrose.

La légende veut que ce fut le point de contention avec Freud et ses disciples, mais il convient de nuancer cette idée lancée par Stekel lui-même. L'existence de désaccords théoriques concernant la distinction entre neurasthénies et névroses d'angoisse telle que la conçoit Freud était plus certainement à l'origine du différend²⁹. Le contentieux croissant entre Stekel et Freud devint évident lors des réunions de la société psychanalytique de Vienne. Les divergences exposées lors des séances de la société psychanalytique de Vienne consacrées à la perversité sexuelle ou à la masturbation sont néanmoins flagrantes et on assiste à des discussions violentes. Hitschmann, lorsqu'il introduit la cent neuvième séance sur les effets nocifs de la masturbation, explique que

²⁸ Ms Maumort, XIX: « Le Collège Saint-Léonard », f° 75.

²⁹ Cf. Jaap Bos, « A Silent Antipode. The Making and Breaking of Psychoanalyst Wilhelm Stekel », *History of Psychology*, Vol 6 (4), Nov 2003. pp. 331-361.

douter du caractère nocif de l'onanisme est une forme de résistance aux théories freudiennes. On évoque aussi le cas d'un jeune collègue qui se masturbe quotidiennement et Freud, lors de cette même séance, avance sous couvert d'erreur méthodologique :

Le professeur Freud répond que Stekel commet ici l'erreur que Freud lui a souvent reprochée, celle d'établir des principes généraux à partir de ses expériences personnelles.

Comme si toute discussion sur la question portait le risque de l'aveu et de la confession.

À cet égard, l'hypothèse formulée par Leendert Groenendijk est intéressante : Stekel fit une brève analyse avec Freud vers 1900, analyse au cours de laquelle il indiqua qu'il souffrait de déficiences sexuelles et que la masturbation était source d'angoisse. Peut-être Freud reconnut-il certains de ses problèmes, et peut-être cela n'échappa-t-il pas à Stekel. Freud conseilla à Stekel de renoncer à ses habitudes onanistes, suivant l'idée selon laquelle la masturbation est une décharge libidinale inadéquate qui entraîne la neurasthénie. Ce que Stekel ne fit pas, parce qu'il comprit par le biais des inhibitions et angoisses de Freud lui-même qu'il ne fallait pas suivre un tel conseil : c'est l'abandon de la masturbation qui entraîne un conflit ; la névrose d'angoisse est le résultat de l'abstinence de masturbation. Or on sait que Freud ne parviendra jamais à se déprendre de l'idée d'une nocivité de la masturbation. Reconnaître l'hypothèse de Stekel aurait conduit Freud à revisiter l'idée qu'il souffre de neurasthénie et de névrose, c'est-à-dire à reconceptualiser son rapport à la masturbation à partir de son expérience³⁰.

Freud de fait, que ce soit dans la séance du 1er juin 1910 ou dans ses remarques de conclusion générale de la question données lors de la séance du 24 avril 1912, note bien

³⁰ Cf. Leendert Groenendijk, « Masturbation and Neurasthenia. Freud and Stekel in debate on the harmful effects of Auto-Erotism », in Jaap Bos and Leendert Groenendijk, *The Self-Marginalization of Wilhelm Stekel. Freudian Circles Inside and Out*.

quelques avantages à la masturbation, à savoir qu'elle contrecarre l'abstinence et permet de décharger la tension sexuelle, qu'elle contribue à réduire la puissance sexuelle (ce qui est nécessaire dans la société, et en particulier dans la vie conjugale), que les jeunes hommes peuvent grâce à cette pratique se consacrer à d'autres tâches après la puberté, et qu'enfin la pratique solitaire a l'avantage de la prophylaxie et d'éviter les infections vénériennes. Il ne démord cependant pas que la pratique en est nocive, au niveau somatique : elle est l'occasion d'une activité sexuelle excessive, elle représente une forme inadéquate d'activité sexuelle, et elle altère la puissance sexuelle normale, mais c'est surtout au niveau psychique que les dommages sont plus graves : c'est la condamnation du « court-circuit » que produit la masturbation par l'habitude de satisfaire ses besoins sans effort, de poser la prédominance de la vie imaginaire sur la réalité, ce qui conduit à des exigences excessives et insatisfaites envers la réalité ainsi qu'à l'incapacité de supporter des restrictions sexuelles. L'évitement du monde extérieur produit un modèle pour la future vie sexuelle. Pour Freud, la masturbation est au fondement de la psychonévrose en ce qu'elle maintient une condition infantile.

Ce que Martin du Gard a retenu de Freud est l'idée que la sexualité d'un adulte trace ses origines dans la vie antérieure. C'est la devise de Maumort qui revient à de multiples reprises : « Dis-moi ce qu'a été ta puberté, et je connaîtrai ta nature, et je saurai tes secrets³¹ », « « Dis-moi ce qu'a été ta puberté, et je te dirai qui tu es...³² », « Dis-moi quelle a été ta vie sexuelle, et je te dirai qui tu es³³. » Ce n'est malheureusement pas aussi simple que cela, et d'ailleurs même cette formule semble contredite : on a vu que le

³¹ *Souvenirs*, OC, I, p. CXXXVI.

³² *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, I, IV, p. 100.

³³ Ms Maumort, XIX: « Le Collège Saint-Léonard », f° 68.

rapport entre la puberté et l'âge adulte chez Maumort ne semble pas évident, puisqu'il glisse au gré des déplacements de la délimitation des âges.

Les *Trois essais* freudiens sur la théorie sexuelle apportent des éléments essentiels sur la sexualité infantile. Tout d'abord l'amnésie infantile est le point de départ, Freud prenant ici pour modèle le refoulement névrotique — question essentielle pour ce qui a trait au souvenir d'enfance. C'est la découverte des différentes périodes des manifestations sexuelles masturbatoires qui offre un tableau plus complexe que la courte formule de Maumort. Freud distingue trois phases : d'abord l'activité masturbatoire du nourrisson, puis celle autour de l'âge de quatre ans, enfin celle de l'adolescence. C'est le réveil de l'activité sexuelle dans la seconde phase qui laisse des traces mnésiques et peut conditionner la névrose avec l'oubli de cette période et le déplacement des souvenirs. Ce qui nous importe ici est de voir que la sexualité remonte à bien plus loin que ce qu'un récit autobiographique peut vouloir le dire, comme si le point d'origine fuyait, échappait sans cesse, parallèlement à Maumort qui n'en finit pas de trouver des points de naissance, de passage, de clôture.

La mare

Le séjour chez le professeur Nacquot et sa femme est troublé par la visite de leur jeune neveu et de sa femme. La présence du couple tout récemment marié enfièvre la maison de sensualité. Mme Nacquot, observe le narrateur, a rajeuni, est devenue lascive et langoureuse, et jette des regards troubles. Maumort épie le couple qui occupe une chambre adjacente, écoute les bruits de l'autre côté de la paroi ou vole une vision fugitive de la jeune femme s'appêtant pour le dîner. Un changement s'est déjà opéré chez

Maumort qu'il attribue à la présence féminine de Mme Nacquot. Son imagination comporte désormais des images exclusivement féminines, au contraire du collège où la plupart étaient masculines. Maumort est passé du fantasme de l'accouplement des Nacquot à l'écoute de l'activité nocturne du jeune couple. Une première version du chapitre le faisait observer la maison de l'autre côté de la rue : il surprenait la bonne s'habillant, se lavant ou dans des ébats avec son amant.

Après le départ du jeune couple qui n'est resté que quelques jours, l'atmosphère s'anime encore davantage, comme si les jeunes mariés avaient instillé un lent venin : « Le virus magique qu'avait apporté le jeune couple ne cessa pas d'agir après leur départ ; c'est même alors qu'il se répandit dans nos veines avec son maximum d'efficacité³⁴. » Une complicité lie désormais le pensionnaire et la femme de son professeur dont la conversation tourne sans cesse autour du jeune couple et qui va jusqu'à raconter sa sexualité de jeune mariée à l'adolescent. « Cet amour jeune et sensuel la hantait, comme moi³⁵. »

Pour se donner un peu de contenance, le jeune homme, qui considère désormais ses expériences de collégien comme des « enfantillages, va s'inventer une histoire de jeune fille de la campagne surprise au sortir du bain et imaginer la liaison qui s'ensuit. « C'est tout naturellement autour des « filles de la mare » que mon imagination, prise de court, inventa une histoire vaguement plausible³⁶. » La même scène s'était produite à la rentrée précédente, lorsque les collégiens se targuaient tous d'avoir connu des aventures pendant

³⁴ *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, I, 7, p. 250.

³⁵ *Ibid.*, p. 251.

³⁶ *Ibid.*, 255.

l'été et qu'ils avaient commencé à questionner Maumort tout fraîchement arrivé. Ce dernier, bien en peine, prit la première chose qu'il avait en tête. Le souvenir réapparût :

Dès cet instant, je me sentis, à mon tour, hanté. Les fillettes de la mare, seul souvenir de ma jeunesse, dont je m'étais servi, dans mon désarroi, pour fabriquer gauchement une sorte d'aventure, se mirent à m'obséder ; et ce que j'avais inventé au hasard de l'improvisation prit corps, pour moi, et se développa bientôt comme un film quotidien et nocturne jusqu'à provoquer, certains soirs, le premier essor de ma sève naturelle³⁷.

La scène de la mare représentait ce premier souvenir compliqué qui mettait en jeu le caractère inné du mensonge et de la honte chez l'enfant. Souvenir convoqué, qui semble à chaque fois contraint, extorqué, que Maumort soit pressé par ses camarades ou par la femme de son professeur. Ce sont aussi à chaque fois, entre les récits sexuels de ses camarades ou ceux de la femme avec son mari, des moments de dévoilement de la différence sexuelle. Les camarades plus âgés, la femme mûre, sont des séducteurs, et des fauteurs de souvenirs, c'est-à-dire des créateurs de souvenirs. On peut se demander si cette fable répétée qui rend toujours les autres responsables de l'éveil à la sexualité n'est pas destinée à masquer la question de l'origine. Il y a la bonne mare, comme Doudou l'Antillaise qui attire « doucement ma tête contre elle, dans un geste très maternel³⁸ », grâce à laquelle on oublie la mare, l'onanisme et l'imagination, et il y a la mauvaise mare, comme Mme Naquot, dont on repousse les avances, mais que l'on possède en rêve à volonté,

une femme de province, petite bourgeoise sur le seuil du retour, et que le passage d'un couple amoureux avait laissée frémissante, livrée à ses remous intérieurs, comme une mare

³⁷ *Ibid.*, I, 6, p. 196.

³⁸ *Ibid.*, I, 17, p. 592.

stagnante qui semblait à peu près limpide et que le moindre barbotage de chien transforme en bourbier³⁹.

Maumort ne peut s'empêcher de retrouver la mare ; cela n'en finit pas de déborder.

³⁹ *Ibid.*, I, 7, p. 254.

Épilogue

« Maintenant, si tu peux raconter, raconte ! » C'est à l'aide de la traduction de Pascal Quignard des mots lancés par Diane à Actéon que l'on pourrait revenir sur la scène de baignade au centre de Maumort¹. En son centre, que déplace constamment la masturbation, c'est-à-dire un centre qui est un souvenir, authentique mais non vrai, un centre qui revient quand on manque d'inspiration, quand les camarades demandent des histoires, ou quand la femme d'un professeur en réclame elle aussi.

C'est par hasard qu'Actéon surprend Diane au bain dans cette grotte où la nature imite l'art. Le même hasard qui conduit l'enfant Bertrand de Maumort à la vision de petites filles au détour d'une haie. Vision qu'il ne cesse de raconter, qui ne peut être racontée, mais ne cesse de l'être, comme pour recouvrir d'autres visions ou d'autres souvenirs. Ou leur absence constitutive — avant de mourir lacéré par ses chiens, Actéon s'écrie qu'il est lui-même : « Actaeon ego sum », mais qui peut le reconnaître ? C'est ce que ne peut pas dire l'écrivain, qui perd sa voix, qui perd sa forme, qui voudrait s'écrier au moment de voir son reflet dans l'eau qu'il ne se reconnaît pas, mais qui ne le peut pas. « Nulla vox secuta est ! » À cette transformation, Diane a ajouté la crainte. Actéon hésite, craint tout autant d'aller se cacher dans la forêt qu'il éprouve de honte à l'idée de retourner au palais des pères. Les chiens, ses chiens ! l'aperçoivent. Il va mourir. *Pudor*

¹ Pascal Quignard, *La Nuit sexuelle*, p. 163.

sans aucune raison, sans explication, honte de l'innocent, honte d'avant. « Les bois éternels » du voyeur, écrit Quignard.

Mais, ajoute-t-il, le cerf ne fuit pas, il se réfugie dans les autres forêts, celles faites de tant de pages opaques et secrètes. Le cerf cherche la source de l'eau qui jaillit au fond de ces forêts-là. Une source, un jet d'eau... Saint-Cloud. Nouvelle métamorphose dans *Sodome et Gomorrhe*, où le célèbre jet d'Hubert Robert arrose Mme d'Arpajon sous les éclats de rire du grand-duc Wladimir. « Bravo, la vieille ! » dit le Moscovite qui applaudit la dextérité avec laquelle la comtesse se sort d'affaire. « Pas mal, le vieux ! » pourrait-on rétorquer au jet.

Actéon est victime du soleil, car il arrête la chasse au moment où le soleil est aussi éloigné de l'orient que de l'occident. Repos fatal après l'ardeur de la chasse pendant lequel il descend dans le vallon de Gargaphie et surprend Diane. Craindre le soleil, ou le surpasser : Proust dans la description de sa première éjaculation — c'est le jeune jet d'eau, le jet d'eau de Saint-Cloud dans sa première métaphore des « Sommeils ». Le soleil, haut dans le ciel, traverse la lucarne des cabinets sous les combles et gêne l'enfant qui veut s'asseoir sur le siège. « Je lui dis : « Ôte-toi de là, mon petit, que je m'y mette », et je tirai le rideau de la fenêtre, mais la branche de lilas l'empêchait de fermer. Enfin, s'éleva un jet d'opale [...] » Prendre la place du soleil, le traiter de petit, et sentir immédiatement cette branche de lilas qui passait dans la fenêtre : « À ce moment, je sentis comme une tendresse qui m'entourait. C'était l'odeur du lilas [...] »

La scène de bain revient à plusieurs reprises dans *Le Lieutenant-colonel de Maumort*. Mais il semble que le personnage de Martin du Gard soit incapable d'en prendre la pleine mesure. Que cache cet effroi ? que cache cette honte immédiate ? ce sont dans le roman

le lieu des premiers développements sur le mensonge et la confession. Une note de Martin du Gard dans le dossier du roman semble établir un lien positif entre masturbation et imagination. Premier mouvement, classique, l'onanisme est le fait d'imaginations trop fécondes. Second mouvement, plus rare, la masturbation développe l'imagination :

Il y aurait à étudier les rapports de la masturbation avec les facultés imaginatives. Je crois qu'en général un individu adonné à la masturbation est un grand imaginaire. Il se pourrait que son imagination l'ait conduit à la masturbation.

Mais il est très vraisemblable aussi que la masturbation, par l'état d'intensité passionnelle qu'elle éveille, par son besoin de variété et de précision, ait une forte influence sur le développement de l'imagination et habitue le sujet à créer de toutes pièces, avec un prodigieux luxe de détails, des scènes compliquées, d'une réalité saisissante, analogue à un rêve éveillé².

On ne saurait exprimer plus nettement l'analogie entre l'onanisme et la création littéraire. Quel secret Maumort a-t-il surpris en voyant les petites filles se baigner? Est-ce une image accompagnant la masturbation qui se donne sous la forme d'un souvenir, ou est-ce la première scène de masturbation qui laisse l'écrivain sans voix ? Question laissée ouverte par l'inachèvement du roman.

Après le collège, Maumort revient passer l'été au Saillant. Son père entretient l'illusion qu'il est devenu un homme, notamment en lui achetant un fusil de chasse et un chien, Strogoff. Quand l'Actéon à la petite meute ne chasse pas, aux plus chaudes heures de la journée, il lit. *Les Origines de la France contemporaine* de Taine, pas un de ces romans trouvés dans le pupitre de l'écolier Jacques Thibault. On l'avait vu: toute allusion à la masturbation disparaît cet été-là. Été pendant lequel se scelle une perte irrémédiable:

² Ms Maumort, XIX: « Le Collège Saint-Léonard », f° 59. Note qui suit des propos sur Baudelaire.

« [...] l'enfant grandi qui quitta le Saillant au début d'octobre n'y revint jamais³ ». C'est peut-être que pour retrouver la scène de cet effroi, trouver la voix pour en parler, il faut rester, ou redevenir — avec la masturbation, c'est heureusement la même chose —, enfant. Ou écrivain. Ce que, l'on comprend maintenant, ni Charles Chevry ni Bertrand de Maumort ne sont vraiment.

³ Le Lieutenant-colonel de Maumort, I, 8, p. 293.

Bibliographie

1. Œuvres de Roger Martin du Gard. Critique

Roger Martin du Gard, *Le Cahier gris*, Paris, Gallimard, 1922.

—, *Œuvres complètes*, 2 vol. Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1955.

—, *Correspondance générale*, 10 vol. Paris, Gallimard, 1980-2006.

—, *Le Lieutenant-colonel de Maumort : Mémoires du Lieutenant-colonel de Maumort. Lettres du Lieutenant-colonel de Maumort. Les Dossiers de la boîte noire*. Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1983.

—, *Journal*. Édition établie, présentée et annotée par Claude Sicard, 3 vol. Paris, Gallimard, 1992-1993.

Fonds Roger Martin du Gard, Bibliothèque Nationale de France, NAF 28190 Don 13227, non catalogué.

Roger Martin du Gard et le biographique. Textes réunis par Hélène Baty-Delalande et Jean-François Massol. Grenoble, Ellug, 2009.

Centre international de recherches sur Roger Martin du Gard, *Cahiers Roger Martin du Gard n° 4, Inédits et nouvelles recherches*, Gallimard 1994.

—, *L'Écrivain et son Journal*, *Cahiers Roger Martin Du Gard n° 5*. Paris, Gallimard, 1996.

Jean-Louis Jeannelle, « Maumort de Roger Martin Du Gard : Mémoires, Histoire et Travail du deuil », *Littérature* n° 128 (2002).

Jochen Schlobach, *Livres, lectures, envois d'auteur, catalogue de la bibliothèque de Roger Martin du Gard*. Paris, H. Champion, 2000.

Claude Sicard, *Roger Martin du Gard : les années d'apprentissage littéraire (1881-1910)*. Paris, Champion, 1976.

2. Ouvrages et articles ayant trait à la masturbation

Sarane Alexandrian, *La Sexualité de Narcisse*. Paris, Le Jardin des livres, 2003.

Anne Carol, « Les Médecins et la Stigmatisation du vice solitaire », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine* 49, n° 1 (2002).

Werner A. Krenkel, « Masturbation in der Antike », *Wissenschaftliche Zeitschrift der Wilhelm-Pieck-Universität Rostock. Gesellschafts- und Sprachwiss.*, 1979, 28.

Thomas W. Laqueur, *Solitary Sex. A Cultural History of Masturbation*. New York, Zone Books, 2003.

Patrick Singy, « Friction of the genitals and secularization of morality », *Journal of the History of Sexuality*, 12, n° 3 (2003).

—, « Le Pouvoir de la science dans L'Onanisme de Tissot », *Gesnerus* 57, n° 1-2 (2000).

Jean Stengers et Anne Van Neck, *Histoire d'une grande peur : la masturbation*, édition revue. Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo, 1998.

Théodore Tarczylo, « « Prêtons la main à la nature » : L'Onanisme de Tissot », *Dix-huitième Siècle* 12 (1980).

—, *Sexe et Liberté au siècle des Lumières*. Paris, Presses de la Renaissance, 1983.

Raimo Tuomi, *Syntax und Etymologie des Lateinischen Verbs masturbari/masturbare. Mit einem Appendix über mascarpio*. Turku, 1989.

3. Autres ouvrages et articles

James N. Adams, *The Latin Sexual Vocabulary*. Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1982.

Didier Anzieu, *L'Auto-analyse de Freud*, Paris, Presses universitaires de France, 1959.

Sandrine Aragon, *Des Liseuses en péril : Les Images de lectrices dans les textes de fiction de la Précieuse de l'abbé de Pure à Madame Bovary de Flaubert (1656-1856)*. Paris, Champion, 2003.

Charles Baudelaire, « Morale du joujou », *Œuvres complètes I*. Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1975.

Geoffrey Bennington, « L'Invincible Honte », *Lire, écrire la honte. Actes du colloque de Cerisy-La-Salle, juin 2003*. Presses universitaires de Lyon, 2007.

Philippe Bonnefis, « L'Enfance de l'art », *Lire avec Freud. Pour Jean Bellemin-Noël*. Paris, Presses universitaires de France, 1998.

Paul Bonnetain, *Charlot s'amuse...* Bruxelles, H. Kistemaeckers, 1883.

Jean Borie, *Le Célibataire français*, Paris, Le Sagittaire, 1976.

Jaap Bos, « A Silent Antipode. The Making and Breaking of Psychoanalyst Wilhelm Stekel », *History of Psychology* 6 n° 4 (2003).

Jaap Bos, Leendert Groenendijk, *Self-Marginalization of Wilhelm Stekel, The Freudian Circles Inside and Out*. New York, Springer, 2007.

Philippe Boyer, *Le Petit Pan de mur jaune : sur Proust*. Paris, Seuil, 1987.

Bernard Brun, « L'Enfance d'un roman : Du côté de chez Swann », *Revue des sciences humaines*, 96, n° 2 (1991).

—, « Le Dormeur éveillé, genèse d'un roman de la mémoire », *Études proustiennes IV*, 1982.

- Bureau de recherches surréalistes, *Archives du surréalisme. 4 : Recherches sur la sexualité. Janvier 1928 — août 1932*. Paris, Gallimard, 1990.
- Cahiers d'histoire culturelle*, « Lecture, livres et lecteurs du XVIIIe siècle », 1997/no. 12. Tours, Université François Rabelais, 2003.
- Frédéric Canovas, « De l'allusion à l'aveu : genèse d'un vice », *Bulletin des Amis d'André Gide* 34, n° 150 (2006).
- Maurice Crubellier, *L'Enfance et la Jeunesse dans la société française 1800-1950*. A. Colin, Paris, 1979.
- Peter Cryle, *La Crise du plaisir : 1740-1830*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2003.
- , « Taking Sade Serially : "Les Cent Vingt Journées de Sodome" », *SubStance*, Vol 20, n° 1, Issue 64 (1991).
- Léon Daudet, *Fantômes et vivants. Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux de 1880 à 1905*. Paris, Nouvelle librairie nationale, 1914.
- Jacques Derrida, *De la grammatologie*. Paris, Minuit, 1967.
- Serge Doubrovsky, *La Place de la Madeleine. Écriture et Fantasma chez Proust*. Paris, Mercure de France, 1974.
- Didier-Jacques Duché, *Histoire de l'onanisme*. Paris, Presses universitaires de France, 1994.
- Félix Dupanloup, *De l'éducation*. Paris, P. Téqui, 1897 (12e édition).
- Florence Dupont, *L'Invention de la littérature. De l'ivresse grecque au texte latin*. Paris, La Découverte, 1994.
- Harald Emeis, « Guy Au Saillant », *Bulletin des amis d'André Gide* 31, n° 137, 2003.
- Roger Fayolle, « Les *Confessions* dans les manuels scolaires de 1890 à nos jours », *Œuvres et Critiques. Revue internationale d'étude de la réception critique des œuvres littéraires de langue française* III, 1 (1978).
- Jean-Louis Flandrin, *Le Sexe et l'Occident : évolution des attitudes et des comportements*. Paris, Seuil, 1981.
- Gustave Flaubert, *Œuvres de jeunesse*. Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 2001.
- , *Correspondance*, III, Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1991.
- Michel Foucault, *Les Anormaux*, Gallimard/Le Seuil, Paris, 1999.
- Sigmund Freud, « La sexualité dans l'étiologie des névroses » (1898), *Œuvres complètes*, III, Paris, Presses universitaires de France, 1989.
- , « Sur les souvenirs-couvertures » (1899), *Œuvres complètes*, III, Paris, Presses universitaires de France, 1989.

- , *L'Interprétation du rêve*, *Œuvres complètes*, IV, Paris, Presses universitaires de France, 2003.
- , *Trois Essais sur la théorie sexuelle* (1905), *Œuvres complètes*, VI, Paris, Presses universitaires de France, 2006.
- , « Le poète et l'activité de fantaisie » (1908), *Œuvres complètes*, VIII, Paris, Presses universitaires de France, 2007.
- , *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (1910), *Œuvres complètes*, X, Paris, Presses universitaires de France, 1993.
- , « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa », *Œuvres complètes*, X, Paris, Presses universitaires de France, 1993.
- , « Discussion sur l'onanisme » (1912), *Œuvres complètes*, XI, Paris, Presses universitaires de France, 2005.
- , « Pour introduire le narcissisme » (1914), *Œuvres complètes*, XII, Paris, Presses universitaires de France, 2005.
- , « Un souvenir d'enfance de Poésie et vérité », *Œuvres complètes*, XV, Paris, Presses universitaires de France, 2002.
- , « "Un enfant est battu" », *Œuvres complètes*, XV, Paris, Presses universitaires de France, 2002.
- Françoise Gaillard, « Le Discours médical pris au piège du récit », *Études françaises*, 19, n° 2 (1983).
- André Gide, *Les Faux-monnayeurs, Romans et récits II*. Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 2009.
- , *Souvenirs et voyages*. Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 2001.
- Jean-Marie Goulemot and Arthur Greenspan, « Toward a Definition of Libertine Fiction and Pornographic Novels », *Yale French Studies* 94 : Libertinage and Modernity (1998).
- Jean-Marie Goulemot, *Ces livres qu'on ne lit que d'une main : lecture et lecteurs de livres pornographiques au XVIIIe siècle*. Paris, Minerve, 1994.
- M. Gourevitch, « À propos d'une source méconnue des Faux-Monnayeurs », *L'Encéphale* 59, n° 3 (1970).
- A. A. Greaves, « Paul Bonnetain (1858-96) : An Introductory Study », *Nottingham French studies*, V, n° 1 (1966).
- Philippe Grimbert, « Freud, le suçoteur », *Spirale* 2002/3, n° 23.
- Raymond Guérin, *L'Apprenti*. Paris, Gallimard, 1947.
- Victor et Catherine Henri, « Enquête sur les premiers souvenirs de l'enfance », *L'année psychologique* vol. 3 (1896).
- Gabrielle Houbre, « Prémices d'une éducation sentimentale : l'intimité masculine dans les collèges (1815- 1848) », *Romantisme*, 20, n° 68 (1990).

- Shojiro Kuwase, *Les Confessions de Jean-Jacques Rousseau en France, 1770-1794 : Les Aménagements et les Censures, les Usages, les Appropriations de l'ouvrage*. Paris, Champion, 2003.
- Éric Laurent, *À la fin*. Paris, Minuit, 2004.
- Philippe Lejeune, « Écriture et Sexualité » ; *Europe. Revue littéraire mensuelle* 502-503 (1971).
- , « L'Autobiographie et l'Aveu sexuel », *Revue de Littérature comparée* 2008/1, n° 325.
- Gilbert Lély, *Vie du marquis de Sade, avec un examen de ses ouvrages*. Nouvelle édition revue et corrigée et en maintes endroits refondue. 2 volumes. Paris, Tête de Feuilles, 1973.
- Maurice Lever, *Donatien Alphonse François, marquis de Sade*. Paris, Fayard, 1991.
- Sidney Levin, « A Review of Freud's Contributions to the Topic of Masturbation », *Bulletin of the Philadelphia Association for Psychoanalysis* 13 (1963).
- Dominique Mabin, *Le Sommeil de Marcel Proust*. Paris, Presses universitaires de France, 1992.
- George J. Makari, « Between Seduction and Libido : Sigmund Freud's Masturbation Hypotheses and the Realignment of His Etiologic Thinking, 1897-1905 », *Bulletin of the History of Medicine* 72, n° 4 (1998).
- Martial, *Épigrammes* tome II, 1ère partie : Livres VIII-XII. Texte établi et traduit par H.-J. Izaac. Paris, Les Belles Lettres, 1930.
- Max Milner, *Littérature et Pathologie*. Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1989.
- Octave Mirbeau, *Sébastien Roch. Œuvre romanesque*, vol I. Paris, Buchet-Chastel, 2000.
- Jean-Jacques Pauvert, *Sade vivant*. 3 vol. Paris, Robert Laffont, 1986-1990.
- Les Premiers Psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, 4 vol., trad. de l'allemand par Nina Schwab-Bakman. Édition d'Ernst Federn, Herman Nunberg. Paris, Gallimard, Collection Connaissance de l'inconscient, 1976-1983.
- Marcel Proust, *Du côté de chez Swann. À la recherche du temps perdu*, tome I. Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1987.
- , *Sodome et Gomorrhe. À la recherche du temps perdu*, tome III. Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1988.
- , *Contre Sainte-Beuve* précédé de *Pastiches et mélanges* suivi de *Essais et articles*. Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1971.
- Pascal Quignard, *La Nuit sexuelle*. Paris, Flammarion, 2007.
- Paul Renard, « Raymond Guérin : entre réalité et mythe », *Roman 20-50*, n° 6 (1988).

David Rollo, « The Phryné and the Muse : Onanism and Creativity in Chateaubriand's Mémoires d'Outre-Tombe and René », *Nineteenth-Century French Studies*, 18, n° 1 (1989).

Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, Fayard, 1994.

Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions. Autres textes autobiographiques*. Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque de la Pléiade, 1959.

D.-A.-F de Sade, *Les Cent Vingt Journées de Sodome*. Œuvres I, Édition établie par Michel Delon. Gallimard, Paris, 1990.

—, *Œuvres complètes. XII: Correspondance 1759-1814*. Paris, Tête de feuilles, 1973.

Guy Sagnes, *L'Ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue, 1848-1884*. Paris, A. Colin, 1969.

Marion Schmid, « Repression and Return : The Masturbation Scene in Proust's Du côté de chez Swann », *Romance Studies*, 31 (1998).

Eugenia Sokolnicka, « Analyse einer infantilen Zwangsneurose », *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, VI, 3 (1920).

Wilhelm Stekel, *Auto-Erotism, a Psychiatric Study of Onanism and Neurosis*. New York, Grove Press, 1961.

Raymond Trousson, « Jean-Jacques et les évêques : de Mgr Lamourette à Mgr Dupanloup », *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, tome LXI, n° 3-4 (1983).

Kenneth J. Zucker, « Freud's Early Views on Masturbation and the Actual Neuroses », *The Journal of the American Academy of Psychoanalysis* 7, n° 1 (1979).